

histoire de sexe et de sang

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Histoires de sexe et de sang



Épouvante

Histoire de sexe et de sang

traduit de l'américain par Bernadette emerich

J'AI LU

isbn : 2 277 232 254

INTRODUCTION

Seuls deux concepts sont de peu d'intérêt pour un esprit sérieux et studieux : le sexe et la mort.

W.B. Yeats

Depuis longtemps, les lecteurs de romans sont habitués au mélange de ces deux sujets tabous que sont le sexe et l'épouvante. Des générations de lecteurs ont goûté dans leur fauteuil – ou plus exactement dans leur lit – à ces noces célestes ou peut-être infernales du sexe et de l'épouvante.

Dans les classiques comme *Dracula* et *Notre-Dame de Paris* ainsi que dans les stars du box-office, telles que *Psychose* et *La Nuit des morts vivants*, le sexe et l'épouvante y sont d'étranges, mais de parfaits amants.

Histoires de sexe et de sang se veut la première anthologie exhaustive qui invite les plus éminents auteurs d'épouvante à nous faire participer à leurs intimes cauchemars sexuels.

L'attirance sexuelle est peut-être l'une des plus puissantes et mystérieuses forces de la nature, un élément tissé avec soin au fil de ces pages. Les lecteurs à l'affût d'une nouvelle aventure seront obligés, lorsqu'ils » auront achevé cette lecture, de réévaluer les qualités les plus fréquemment recherchées chez le sexe opposé, et de penser à ajouter l'épithète « humain » en tête de liste. À vrai dire, de nos jours, lire cette anthologie est sans doute l'un des rares moyens de pratiquer le *safe sex*.

Et n'est-ce pas là une pensée effrayante ?

Jeff Gelb
Lonn Friend, avril 1989

RÉINCARNATIONS EN CHAÎNE

Graham Masterton

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et elle apparut, le fixant droit dans les yeux, comme si elle avait su qu'il serait là. Un instant, il hésita, puis fit un pas en arrière pour la laisser passer.

— *Pardon, mevrouw*, dit-il en s'inclinant.

Elle eut un léger sourire et s'éloigna sans un mot, traînant dans son sillage les effluves d'un parfum tenace : *Obsession*, de Calvin Klein. Il se retourna et la suivit du regard. Elle traversa le hall en marbre et sortit par les portes à tambour. Comme elle s'arrêtait sur les marches, le vent d'avril souleva sa longue chevelure brune. Le groom s'approcha pour la saluer, mais elle avait déjà disparu.

— Vous montez ? demanda un Américain furieux qui s'impatiait dans l'ascenseur, un doigt sur le bouton d'ouverture.

— Pardon... ? Oh ! non... j'ai changé d'avis.

— Bonté divine ! maugréa l'autre, il y a des gens qui ne...

La fin de la phrase se perdit dans le brouhaha.

D'instinct, Gil avait traversé le hall à toute vitesse, se ruant à travers les portes à tambour juste à temps pour la voir s'engouffrer dans une voiture.

— Taxi, monsieur ? Proposa le portier en touchant sa casquette du bout des doigts.

— Non, non. Merci.

Il restait planté sur le trottoir, sa mallette à la main, les pans de son imper flottant au vent. Il suivit encore des yeux le taxi qui emportait la femme dans Sarphatistraat. Il se sentait abandonné, contrarié et bizarre, comme un de ces personnages des vieux films en noir et blanc. Le portier se tenait à côté de lui, un sourire contraint sur les lèvres.

— Est-ce que, par hasard, vous connaissiez le nom de cette dame ? s'enquit-il.

Sa voix était presque inaudible dans le vent. Son interlocuteur secoua la tête.

— Séjourne-t-elle à l'hôtel ?

— Je regrette, monsieur, je ne puis me permettre...

Une main déjà dans sa poche, Gil songea l'espace d'un instant à soudoyer le portier, mais quelque chose dans l'expression de ce dernier l'en dissuada.

— Mais... oui, bien sûr.

Il fit demi-tour, gêné, et retraversa les portes à tambour. Tandis qu'il s'approchait de l'ascenseur, les deux chasseurs toujours dans le hall s'inclinèrent, imperturbables. Ils avaient un certain âge, l'un obèse, l'autre maigrichon. On aurait dit Laurel et Hardy. Manifestement, les comportements bizarres ne les étonnaient plus.

La cabine de l'ascenseur qui l'emmenait au troisième étage était plaquée de bois de chêne. Dans un miroir orné d'un cadre en bronze, Gil s'examina attentivement, comme s'il se fût agi d'un associé sur le point de craquer.

Voilà des années qu'il n'avait agi ainsi, sur une impulsion ! Quelle mouche l'avait piqué de courir derrière cette femme ? Il était marié, père de deux enfants, et au sommet de sa carrière. Il habitait une villa de huit pièces à Woking, conduisait une Granada Scorpio et *Business Week* lui avait consacré un article où on le décrivait comme l'un de ces jeunes loups au dynamisme conquérant et prometteur.

Pourquoi dès lors courir après une femme, une inconnue qui plus est, comme un adolescent maladroit à la chasse aux autographes ?

Arrivé dans sa suite, il referma la porte derrière lui et resta planté au milieu de la pièce un long moment, perdu dans ses pensées, sa mallette toujours à la main. Pour finir, il la posa et lentement ôta son imper.

Il pouvait presque les entendre parler de lui au bureau :

« Ce pauvre Gil, il est tout désespéré... »

« Il était si maître de lui jusqu'à ce qu'il aille à Amsterdam...
Le surmenage, sans doute... »

Il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Elle donnait sur les eaux grises de l'Amstel, que le pont mobile de Hogesluis traversait à cet endroit. Les tramways en route vers les faubourgs passaient avec bruit sur l'écluse en faisant tinter leurs clochettes. Sous le vent glacial, les rideaux de mousseline frémissaient et Gil s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux.

Il se tâta le pouls. Celui-ci battait un peu vite, certes, mais pas au point d'appeler le médecin. Il ne se sentait pas fiévreux non plus. Il avait travaillé pendant quatre jours d'affilée, du mardi au vendredi, seize à dix-huit heures par jour, mais il avait fait attention à ne pas trop boire et à se reposer chaque fois qu'il l'avait pu. Bien sûr, il était difficile de juger de l'effet que ces négociations ardues avaient exercé sur son cerveau, mais il se *sentait* normal.

Pourtant, il pensait au visage de cette inconnue. Il se remémorait sa chevelure, son sourire ; un sourire qui s'était dissous aussi vite qu'une aspirine, puis elle avait disparu. À sa grande surprise, il en était tombé *amoureux* ! Enfin, peut-être pas amoureux comme il l'était de sa femme Margaret. N'empêche qu'il ne pouvait oublier ni son regard ni son sourire. Quant à son parfum, il l'avait subjugué... En dix secondes, il avait éprouvé plus d'excitation, plus de curiosité mêlée de désir pur qu'en dix ans de mariage.

C'est ridicule, se dit-il. Un moment de faiblesse. Je suis fatigué, surmené. La solitude, peut-être. Les gens ne comprennent pas à quel point on se sent seul au cours de ces voyages à l'étranger. Rien d'étonnant à ce que les hommes d'affaires restent si souvent dans leur chambre d'hôtel à siroter whisky sur whisky et à regarder des émissions de télé dont ils ne comprennent pas un traître mot. Rien de plus inhumain, n'est-ce pas, que de marcher dans les rues d'une ville étrangère avec personne à qui parler ?

Gil ferma les rideaux et se dirigea vers le minibar pour se servir une bière. Il alluma le poste de télévision et regarda les infos en hollandais.

Demain matin, décida-t-il, après avoir récupéré les contrats de la Gemeentevervoerbedrijf, je prendrai un taxi pour l'aéroport de Schophol et je retournerai à Londres.

Malgré la concurrence acharnée de Volvo et de M.A.N. Diesel, il avait raflé une commande pour vingt-huit autobus destinés au réseau municipal d'Amsterdam. Tous fabriqués à Oxford.

Au téléphone, Brain Taylor, son chef, l'avait surnommé « le champion des bus ». Et Margaret, comme toujours, avait fondu d'émerveillement.

Pourtant, l'image de la chevelure de cette inconnue, soulevée par le vent, ne cessait de passer et de repasser dans son esprit comme un bout de film coincé dans le projecteur. Les portes à tambour qui tournent, les cheveux qui se soulèvent... brillants et noirs, de ceux qu'on étale sur un coussin de soie.

La nuit tombait, les lumières de la ville se reflétaient et scintillaient sur les eaux de l'Amstel. Les tramways se frayaient un chemin en grinçant vers Oosterpark, puis filaient vers les faubourgs éloignés. Gil consulta le menu proposé pour dîner dans la chambre. Cependant, après avoir commandé de l'anguille fumée et une escalope de veau arrosées d'une demi-bouteille de vin blanc, il fut saisi d'une soudaine angoisse et il rappela pour annuler sa commande.

— Vous ne *voulez* pas manger ici ?

La voix était anodine, polie, mais aussi étrangement hostile.

— Non, merci. J'ai changé d'avis.

Il se rendit dans la salle de bains, se lava les mains et le visage, puis il refit le nœud de sa cravate, passa son veston et prit ses clefs. Il descendit alors au bar de l'hôtel qui donnait sur la rivière pour s'offrir un verre. L'endroit regorgeait d'hommes d'affaires américains et japonais. Il n'y avait que deux femmes, toutes deux cadres supérieures, à l'évidence. L'une d'une beauté un peu insolite, l'autre aux traits durs, masculins. Gil se jucha sur un tabouret et commanda un whisky-soda.

— Frisquet aujourd'hui, n'est-ce pas ? fit le barman.

Gil but son whisky trop vite. Il allait en demander un autre lorsque l'inconnue s'installa sur le tabouret juste à côté du sien. Elle était toujours vêtue de blanc, nimbée du même parfum. Elle sourit au barman et commanda un Bacardi en anglais.

Gil avait le souffle coupé. Il éprouvait une sorte de panique, la sensation d'être pris au piège. Pourtant, cette peur inconnue se teintait d'érotisme. Il commençait à comprendre pourquoi certains se serrent le cou et s'étranglent à moitié pour mieux bander : assis là, les poumons bloqués, il sentait son sexe durcir dans son pantalon. Il

entrevit son reflet dans le miroir derrière les bouteilles de gin et y chercha les signes de son débordement émotionnel. Mais quand on craque, est-ce que ça se voit ? Le visage tombe-t-il en morceaux comme un vase brisé ? Ou bien est-ce purement intérieur ? Le stress se passe-t-il loin derrière, dans le cerveau, là où personne ne peut le voir ?

Il jeta un regard furtif vers les cuisses de la jeune femme et un autre coup d'œil plus intrépide vers son visage. Elle gardait les yeux fixés droit devant elle sur le miroir. Elle avait un nez fin, des yeux cobalt légèrement bridés, des lèvres écarlates et brillantes, un type caucasien très marqué. Un bracelet d'or blanc et jaune tressé brillait à son poignet. Il avait dû valoir l'équivalent de trois mois de son salaire à lui, y compris les frais. Elle portait aussi une montre en or, une Ebel. Ses ongles étaient longs, au dessin parfait, du même incarnat que ses lèvres. Elle se tourna un peu vers lui sur son tabouret et Gil put ainsi apprécier la finesse de sa taille et la courbe exquise de ses seins.

Elle est nue sous sa robe, ou presque, songea-t-il. Trop sexy pour être vraie.

Mais que lui dire ? Devait-il lui adresser la parole ? Le pouvait-il seulement ? Dans un moment de lucidité, il pensa à sa femme, Margaret. Mais il se rendit compte aussitôt que c'était pour se donner bonne conscience. Cette femme venait d'une autre planète que Margaret, elle appartenait à une autre espèce. Elle était féminine, sensuelle, sauvage, élégante et probablement dangereuse, aussi.

Le barman s'approcha de Gil.

— Un autre whisky, monsieur ?

— Heu...

— Oh ! mais oui, voyons, dit la jeune femme en souriant. Je déteste boire seul.

Gil rougit, esquissa un geste confus...

— Dans ce cas, d'accord, répondit-il enfin.

Il se tourna vers l'inconnue :

— Vous en prendrez un aussi ?

— Merci. Avec plaisir.

Elle poussa son verre vers le barman. Il y avait dans sa voix une drôle d'intonation, comme si elle l'avait remercié pour tout autre

chose.

Le barman apporta les boissons. Ils levèrent leurs verres.

— *Prost !* dirent-ils en chœur.

— Habitez-vous ici ? lui demanda Gil.

Il espéra qu'il n'avait pas l'air trop guindé.

— À Amsterdam ?

— Non, ici, à l'hôtel Amstel.

— Ah ! non, pas du tout. Je vis au bord de la mer, à Zandvoort. Je suis seulement venu ici pour rencontrer un ami...

— Vous parlez un anglais impeccable, remarqua-t-il.

Gil se tut, pensant qu'elle lui dirait ce qu'elle faisait dans la vie, mais elle garda le silence.

— Moi, je suis dans les transports, reprit-il. Dans les autobus, en fait.

Elle le regardait fixement, mais ne disait toujours rien.

— Je rentre à Londres demain, ajouta Gil. J'ai fini le travail qui m'attendait ici.

— Pourquoi m'avez-vous suivi ? demanda-t-elle. Vous savez... cet après-midi... quand je quittais l'hôtel. Vous m'avez emboîté le pas, puis vous êtes resté devant le hall à me regarder, tandis que je m'éloignais.

Gil resta interdit. Enfin, il leva les deux mains, indécises.

— Je ne sais pas... Je ne sais vraiment pas. C'était... comment dire ? Je l'ai fait, c'est tout...

Les yeux de cette femme restaient fixés sur Gil comme l'objectif d'une caméra.

— Tu me désires, dit-elle.

Gil ne répondit pas. Il s'adossa gauchement à son tabouret.

Sans hésiter, la femme se pencha en avant et plaqua sa main ouverte entre les cuisses de Gil. Elle était tout près de lui, à présent. Il pouvait voir la pointe de ses dents entre ses lèvres légèrement écartées. Son haleine sentait le Bacardi. Une haleine chaude et douce, un souffle régulier.

— Tu me désires, dit-elle de nouveau.

Gil sentit la main le presser avec force. Elle recula sur son tabouret. Son visage exprimait un triomphe silencieux. Incrédule, Gil la regardait avec un mélange d'excitation et de gêne. Mais aucun doute. Cette femme merveilleuse dans une robe blanche s'était penchée en avant, osant un geste hardi. Cette femme d'une beauté extraordinaire, pour laquelle chacun des hommes d'affaires dans ce bar aurait donné sa prime de Noël, s'était assise à côté de lui.

— Je ne sais même pas ton nom ! dit Gil, devenant plus audacieux.

— Quelle importance ?

— J'aimerais le connaître. Moi, je m'appelle Gil Batchelor.

— Anna.

— Anna, c'est tout ?

— C'est un palindrome, dit-elle en souriant. On peut le lire dans les deux sens. J'essaie de m'en montrer digne.

— Est-ce que je peux t'offrir à dîner ?

— C'est vraiment nécessaire ?

Après trois longs battements de cœur, Gil put enfin répondre :

— Nécessaire dans quel sens ?

— Tu te crois obligé de me faire la cour, de m'offrir à dîner, de m'impressionner avec tes connaissances en bons vins, de me baratiner. De me raconter toutes ces histoires drôles que tes collègues de bureau ont déjà entendues des centaines de fois, j'en suis sûr... Est-ce que tout ça est bien nécessaire ?

Gil se passa la langue sur les lèvres, puis dit :

— Peut-être qu'on pourrait faire monter une bouteille de Champagne dans ma chambre...

Anna sourit.

— Je ne suis pas une prostituée. Le barman croit que j'en suis une, mais les putes sont bonnes pour faire marcher les affaires. Pourvu qu'elles soient vêtues comme il faut et qu'elles se conduisent selon les normes établies par l'hôtel, on les accepte. Si je monte dans ta chambre maintenant, laisse-moi t'avouer une chose : tu ne seras que le

deuxième homme avec qui j'ai couché de toute ma vie.

Gil eut un haussement d'épaules incrédule qui montrait bien qu'il se sentait flatté par cet aveu, mais qu'il avait du mal à l'admettre. Une femme avec le corps d'Anna et son arrogance ! N'avoir eu de sa vie qu'un seul homme !

— Tu ne me crois pas, observa-t-elle.

— Je ne suis pas obligé de te croire, non ? Cela fait partie du jeu.

Gil s'imaginait avoir trouvé une réponse spirituelle et amusante. Mais Anna tendit la main vers son épaule et retira un cheveu de son veston.

— Ce n'est pas un jeu, répondit-elle dans un doux murmure.

Elle se déshabilla en silence, près de la fenêtre. Son corps était souligné par la lueur pâle des réverbères dans la rue. Son visage restait dans l'ombre. Sa robe glissa à ses pieds dans un léger frou-frou. Elle était nue, hormis un minuscule cache-sexe en coton ajouré. Ses seins étaient opulents, presque trop lourds pour une femme dont le dos était si fin. Les tétons, larges et clairs comme du sucre candi.

Comme elle déboutonnait la chemise de Gil, il remarqua son sourire. Elle se plaqua contre lui et caressa les poils bruns de son torse, tira dessus pour le taquiner. Elle l'embrassa sur la joue, puis sur la bouche, et commença à défaire sa ceinture.

C'est immoral, songea Gil, bordel, je trompe la mère de mes enfants, la femme qui attend mon retour pour demain ! Mais combien de fois dans la vie un homme a-t-il l'occasion de vivre un tel rêve érotique ? À supposer que je lui dise de se rhabiller et de s'en aller, je passerai le restant de mes jours à imaginer ce que j'ai manqué.

Anna glissa ses doigts sous le pantalon de Gil. Ses longs ongles lui effleurèrent les fesses et il ne put s'empêcher de frissonner.

— Allonge-toi, laisse-moi te faire l'amour, murmura-t-elle.

Gil s'assit sur le bord du lit et lutta avec son pantalon. Puis Anna le renversa doucement. Il entendit le claquement mou de l'élastique. Elle avait retiré son cache-sexe. Elle se mit à califourchon sur son torse et lui sourit dans la pénombre, sa chevelure formant un voilé soyeux et mystérieux.

— Aimes-tu qu'on t'embrasse ? demanda-t-elle. Il y a tant de façons de le faire.

Anna se redressa. Provocante, elle approcha sa vulve de la bouche de Gil, l'effleurant de sa toison soyeuse. D'abord hésitant, Gil y enfouit son visage puis, tenant les lèvres écartées avec ses doigts, il la suçait profondément.

Elle poussa un long et doux soupir de plaisir tout en caressant les cheveux de Gil.

Cette nuit-là, ils firent l'amour quatre fois. Anna semblait insatiable. La première lueur gris ardoise de l'aube surprit Gil allongé sur le flanc, occupé à regarder dormir sa compagne dont les cheveux s'épalaient sur l'oreiller. Il posa sa main en coupe sur un sein puis laissa courir ses doigts le long de son ventre plat, délicatement, jusqu'à son sexe au noir velours. Elle était plus qu'un rêve. Elle était la réalisation des rêves de tous les hommes. Gil l'embrassa légèrement sur le front et quand elle ouvrit les yeux et lui sourit, il sut qu'il était amoureux.

— C'est aujourd'hui que tu rentres en Angleterre ? dit-elle doucement.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Tu pourrais donc rester encore un peu ?

C'était Anna que Gil voyait, mais en même temps il essayait d'imaginer les traits de Margaret comme dans un fondu enchaîné sur l'écran d'un cinéma. Il évoqua sa femme sur le canapé en train de coudre et jetant un coup d'œil à l'horloge toutes les trois minutes pour voir si l'heure de son arrivée à l'aéroport de Gatwick approchait. Il l'imaginait ouvrant la porte d'entrée, l'embrassant et lui racontant ce qu'Alan avait fait au jardin d'enfants.

— Un jour de plus, peut-être, s'entendit-il dire, comme si quelqu'un d'autre, ayant exactement la même voix que lui, était dans cette chambre et avait prononcé ces mots.

Anna pencha la tête et l'embrassa. Sa langue se glissa entre ses dents. Puis elle s'étira et chuchota :

— Pourquoi pas deux jours ? Je pourrais t'emmener à Zandvoort. Nous pourrions aller chez moi et passer toute la journée, toute la nuit et tout le jour suivant à faire l'amour.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir prendre deux jours.

— Appelle ton bureau et raconte-leur que tu es sur le point de vendre aux bons bourgeois d'Amsterdam quelques autobus supplémentaires. Un jour, une nuit et un jour de plus. Tu peux rentrer chez toi dimanche soir, il y aura moins de monde dans l'avion.

Gil hésita, puis l'embrassa.

— D'accord. Que diable ! Après le petit déjeuner, j'appelle la compagnie aérienne.

— Et ta femme. Tu dois aussi appeler ta femme.

— Je l'appellerai.

Anna s'étira de tout son long, souple et belle comme une panthère.

— Vous êtes un gentleman d'un genre très spécial, monsieur Batchelor, déclara-t-elle.

— Et vous, une dame très spéciale.

Au téléphone, Margaret avait reniflé. Gil s'était senti si coupable qu'il avait failli repartir sur-le-champ en Angleterre.

« Tu me manques, avait-elle dit. Tout est prêt pour ton retour à la maison et Alan n'arrête pas de réclamer son papa. »

Et *pourquoi* devait-il rester là-bas encore deux jours ? Les Hollandais auraient sûrement pu le contacter par téléphone ou lui envoyer un télex. Et pourquoi lui ? Pourquoi ce n'était pas George Kendall qui s'occupait de la vente de ces autobus ?

C'est finalement le ton plaintif de Margaret qui lui avait donné la force de répondre :

« Il le faut, c'est tout. Cela ne me plaît pas plus qu'à toi, chérie, crois-moi. Toi aussi, tu me manques, ainsi qu'Alan. Mais ce ne sont que deux jours. Et après, nous irons passer une journée à Brighton, qu'en penses-tu ? Nous irons déjeuner chez *Wheelers*. »

Puis il avait raccroché. Anna le surveillait de l'autre bout de la pièce. Vêtue seulement du pantalon de son pyjama de soie, elle était assise sur le sofa de cuir blanc. Contre ses seins nus, elle tenait un verre de Bacardi. Le cristal était froid et ses mamelons s'étaient rétractés. Elle lui souriait d'une manière qui le troublait étrangement. Elle avait l'air triomphant, comme si en le poussant à mentir à Margaret, c'était un peu de son âme qu'elle avait capturé.

Derrière elle, par la fenêtre qu'encadrait un lierre, il apercevait

la promenade et la vaste plage grise, les nuages épais et gris aussi, et enfin l'horizon menaçant de la mer du Nord.

Il s'approcha d'elle et s'assit sur le sofa, effleura les lèvres d'Anna du bout des doigts. Elle y déposa un baiser. Sa main descendit le long de ses seins opulents et doucement il joua avec leur pointe. Elle le regardait, toujours souriante.

— Crois-tu que tu pourrais un jour tomber amoureux d'une fille comme moi ? murmura-t-elle.

— Je ne crois pas qu'il existe quelqu'un comme toi. Tu es unique.

— Alors, pourrais-tu tomber amoureux de moi ?

— Je crois que je le suis, avoua-t-il finalement.

Elle posa son verre sur la table basse et se mit à genoux sur le sofa. Prestement, elle fit glisser le pantalon de son pyjama. Une fois nue, elle renversa Gil sur le dos et le chevaucha.

— Tu aimes m'embrasser, non ? souffla-t-elle.

Soulevant un peu la tête, il lécha la fente humide et en aspira le suc...

La maison était toujours plongée dans le silence. De temps à autre ils parlaient ou mettaient de la musique. Anna aimait les symphonies de Mozart, mais elle allait toujours dans une autre chambre pour les écouter. Les murs étaient blancs et nus, la moquette grise. On avait ainsi l'impression que l'intérieur prolongeait le paysage terne qui s'étendait au-delà des fenêtres. Les quelques dessins accrochés de-ci, de-là étaient de simples croquis d'hommes et de femmes nues, sans visage pour la plupart. Gil avait l'impression que cette demeure n'appartenait pas réellement à Anna ; qu'en fait des dizaines de personnes avaient occupé ces lieux et qu'aucune n'y avait laissé d'empreintes. C'était une maison sans caractère, mais inquiétante, car située au bout d'une ruelle qui donnait sur la plage. Les dalles grises des trottoirs étaient constamment recouvertes de sable gris, balayé par le vent qui soufflait sans cesse, comme une migraine tenace.

Ils faisaient l'amour sans discontinuer, puis ils se promenaient sur la plage, le col de leurs manteaux relevé contre la morsure du sable. Ensuite ils s'asseyaient devant une assiette de viande froide et un verre de vin blanc frais... Ils écoutaient Mozart dans une autre

chambre. Le troisième matin, Gil, en se réveillant, découvrit qu'Anna l'observait. Il tendit la main et lui caressa les cheveux.

— C'est aujourd'hui que je dois rentrer chez moi, dit-il, la voix encore endormie et pâteuse.

Elle saisit ses mains et les pressa.

— Ne peux-tu pas rester encore un jour ? Encore un jour et une nuit ?

— Il faut que je rentre. Je l'ai promis à Margaret. De plus, je dois être au bureau lundi matin.

Elle baissa la tête et il ne vit plus son visage.

— Tu sais que si tu pars, nous ne nous verrons plus jamais.

Gil ne dit rien. L'idée de ne plus jamais coucher avec Anna lui était insupportable. Il émergea des couvertures et se dirigea vers la salle de bains. Il alluma la lampe au-dessus du lavabo et se regarda dans le miroir. Il avait les traits tirés.

Normal, songea-t-il, quiconque aurait derrière lui deux jours et trois nuits d'orgie sexuelle avec une femme comme Anna serait épuisée.

Mais il y avait autre chose. Il avait changé... Il s'examina un long moment, perplexe, les sourcils froncés. Puis il remplit le lavabo d'eau chaude et pressa une giclée de mousse à raser dans sa main.

Ce n'est qu'au moment de l'étaler sur son visage qu'il prit conscience de ce qui l'avait intrigué : sa peau était lisse, sans la moindre trace de barbe.

Il hésita, puis rinça la mousse et vida le lavabo. Bah ! Il avait dû se raser la veille avant de se coucher et il l'avait oublié. À l'évidence ils avaient dû forcer sur la bouteille.

Il s'assit sur la cuvette des W.C. et pissa par à-coups rapides. Ce n'est que lorsqu'il se leva et s'essuya avec une feuille de papier toilette qu'il se rendit compte de ce qu'il était en train de faire. Je ne m'assois jamais pour pisser ! Je ne suis pas une femme, songea-t-il dans un éclair.

Debout dans l'embrasement de la porte, Anna l'observait.

— Je ne m'arrange pas ! dit-il en riant. Voilà que je m'assois pour faire pipi !

Elle s'approcha de lui et, passant ses bras autour de son cou, l'embrassa. Ce fut un long baiser, savant. Quand il rouvrit les yeux, elle l'examinait avec insistance.

— Ne pars pas, chuchota-t-elle, pas encore, je ne le supporterai pas. Donne-moi encore un jour, une nuit.

— Anna... Je ne peux pas. J'ai une famille, un travail.

Avec le même sans-gêne dont elle avait fait preuve au bar de l'hôtel Amstel, elle saisit son pénis qui réagit aussitôt.

— Ne t'en va pas, répéta-t-elle, le massant doucement. Depuis trop longtemps, j'attends un homme comme toi... L'idée de te perdre déjà m'est intolérable. Encore un jour, encore une nuit. Tu peux prendre l'avion de lundi soir et être de retour en Angleterre avant 9 heures.

Il l'embrassa. Il sut qu'il allait céder.

Ce jour-là, ils marchèrent jusqu'au bord de la mer. Un chien, le poil mouillé d'embruns et ébouriffé, courait autour d'eux en jappant. Le vent du nord soufflait avec force. Lorsqu'ils revinrent dans la maison, Gil se sentait inexplicablement épuisé. Anna le devêtit et le conduisit jusque dans la chambre en le soutenant.

— Je suis éreinté, dit-il en souriant.

Elle se pencha et lui donna un baiser. Il resta couché, les yeux ouverts. La musique de Mozart lui parvenait tandis que la lumière grise de l'après-midi dansait au plafond, éclairant un dessin à la plume qui représentait un couple enlacé. On aurait dit un puzzle. Impossible de déterminer où finissait le corps de l'homme, où commençait celui de la femme.

Gil s'endormit alors. Il avait commencé de pleuvoir, une pluie salée venant de la mer. Il dormit tout l'après-midi ainsi que toute la soirée. Le vent soufflait de plus en plus fort et la pluie battait furieusement les vitres.

À 2 heures du matin, il dormait encore lorsque la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser passer Anna. Elle se glissa doucement dans le lit, à son côté.

— Mon chéri, murmura-t-elle en caressant la joue de Gil devenue douce et lisse.

Il rêva qu'Anna le réveillait en le secouant. Elle lui soutenait la tête pour l'aider à boire un verre d'eau. Il rêva qu'elle le caressait et

lui murmurait des mots tendres. Il rêva aussi qu'il essayait de traverser en courant la vaste étendue de sable gris, mais le sable se transformait en colle et lui emprisonnait les chevilles. Il entendait de la musique, des voix.

Gil ouvrit les yeux. Le crépuscule tombait. La maison était silencieuse. Il se tourna pour consulter sa montre qui se trouvait sur la table de nuit. 19 h 17. Il avait la tête congestionnée, comme s'il avait la gueule de bois, et lorsqu'il passa sa langue sur ses lèvres, il les sentit enflées et sèches. Pendant un long moment, il contempla le plafond, les bras collés à ses flancs. Il avait sans doute été malade ou peut-être avait-il trop bu ? Jamais dans sa vie il n'avait éprouvé un tel malaise.

Ce ne fut que lorsqu'il leva la main pour se frotter les yeux qu'il commença à comprendre... Un frisson glacé de terreur le traversa. Il repoussa la couverture. Quand il vit son corps nu, il poussa un cri suraigu.

Il avait des seins. Deux seins lourds avec des tétons bien développés. Il les prit dans ses mains et se rendit compte que ce n'étaient pas des excroissances tumorales dues à un cancer, mais bel et bien de vrais seins de femme. Et quels seins ! Pleins et opulents, exactement comme ceux d'Anna.

En tremblant, il fit courir sa main droite sur son flanc et sentit une taille fine, un estomac plat, et plus bas, le poil soyeux d'un pubis. Les yeux clos, il ne parvenait pas à croire que son sexe avait disparu, qu'il avait été émasculé. Finalement, il glissa la main entre ses cuisses lisses et sentit les lèvres humides de sa vulve. Il hésita, déglutit, puis enfonça un doigt dans son vagin. Cela ne faisait aucun doute. Son corps était celui d'une femme. En apparence, du moins.

— Rien de tout cela n'est vrai, se dit Gil à haute voix.

Mais même sa voix était devenue féminine !

Lentement, il sortit du lit et ses seins se balancèrent, comme ceux d'Anna. Il traversa la chambre et alla se regarder dans le miroir en pied qui se trouvait à côté de la coiffeuse. Il vit une femme qui le regardait. Une femme nue, très belle, et cette femme, c'était lui-même !

— Cela n'est pas vrai, se répéta-t-il en palpant ses seins tandis qu'il regardait d'un air provocant le visage dans le miroir.

Les yeux étaient bien les siens, leur expression était la sienne.

Il pouvait se voir lui dans ce visage, sa propre personne, Gil Batchelor, l'homme d'affaires des autobus venu de Woking. Mais qui d'autre que lui-même serait capable de le reconnaître ? Que verrait Brian Taylor, son chef, si jamais il se montrait au bureau ? Et, Seigneur, que dirait Margaret s'il revenait à la maison sous cet aspect ?

Gil s'effondra sans bruit sur la moquette grise, en état de choc total. Il resta le visage plaqué contre le sol jusqu'à ce que la nuit tombe, frissonnant de froid, mais ne voulant pas ou ne pouvant pas bouger. Il ne savait pas s'il était capable de remuer et se refusait à le vérifier.

Lorsque la chambre fut plongée dans une obscurité totale, la porte s'ouvrit enfin et un faible rayon de lumière traversa la moquette. Gil entendit une voix qui disait :

— Tu es réveillé ? Je suis désolé, j'aurais dû venir avant.

Gil souleva la tête. Machinalement, il écarta ses longs cheveux emmêlés et leva les yeux. La silhouette d'un homme se découpait dans l'embrasure de la porte. Un homme vêtu d'un costume, chaussé de souliers vernis.

— Qui êtes-vous ? demanda Gil d'un ton brusque. Que m'est-il arrivé ?

— Tu as changé, c'est tout, répondit l'autre.

— Pour l'amour du ciel, regardez-moi ! Que diable se passe-t-il dans cette maison ? Vous avez fait cela à l'aide d'hormones ou quoi ? Je suis un homme ! Un *homme* !

Gil se mit à pleurer et des larmes roulèrent sur ses joues. Il en sentit leur goût salé sur ses lèvres.

L'homme avança, s'agenouilla à ses côtés et posa une main amicale sur son épaule.

— Ce ne sont pas des hormones, expliqua ce dernier. Si je savais comment cela est arrivé, crois-moi, je te le dirais. Tout ce que je sais, c'est que cela se passe ainsi. Un homme après l'autre. Celui qui était Anna avant moi et qui maintenant a pris mon corps – cet homme m'a tout expliqué, comme je suis en train de le faire avec toi maintenant. Et exactement comme *toi* tu le feras pour le prochain homme que tu choisiras à ton tour.

Juste à cet instant, la porte de la salle de bains s'ouvrit plus largement et le visage de l'inconnu fut éclairé par la lumière du couloir. Paralysé de terreur, Gil vit que celui qui se trouvait devant lui

possédait ses traits, son propre visage, ses propres cheveux, son propre sourire. Il portait sa montre-bracelet, son costard. Dans le couloir attendait, déjà fermée, sa mallette.

— Je ne comprends pas, dit Gil d'une voix faible.

Il essuya les larmes qui ruisselaient sur son visage.

— Je ne crois pas qu'aucun de nous le comprendra jamais, fut la réponse. On dirait qu'il existe une espèce de logique derrière cela. Une raison, mais impossible de découvrir laquelle.

— Mais dès le début, tu savais que cela arriverait, dit Gil. Dès le tout début, tu *le savais*.

L'homme opina. Gil aurait dû être pris d'un violent accès de rage, il aurait dû saisir ce type par le col et cogner sa tête contre le mur. Mais cet homme-là, c'était lui. Et pour une raison inexplicable, il était horrifié à l'idée de le tuer.

— Je suis navré pour toi, déclara l'autre d'une voix tranquille. Crois-moi, je t'en prie. Mais je suis tout aussi navré pour moi-même. J'ai été un homme comme toi. Mon nom était David Chilton. J'avais trente-deux ans et je louais des avions aux chefs d'entreprise. J'avais une femme, une famille, deux filles, et une maison à Darien, dans le Connecticut.

Il se tut, puis reprit :

— Il y a quatre mois, je suis venu à Amsterdam et j'y ai rencontré Anna. Une chose en entraîne une autre et elle m'a invité ici. Elle m'a fait faire l'amour nuit après nuit. Puis un beau matin, je me suis réveillé, et j'étais Anna ! Quant à Anna, elle avait disparu.

— Je ne peux pas croire un seul mot de tout cela, dit Gil. C'est de la folie pure. Je suis en train de faire un cauchemar.

L'homme secoua la tête.

— Non, c'est vrai. Et nous ne sommes pas les premiers. Ça dure depuis des années, sans doute.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que Anna a pris mon passeport et mes bagages. J'en ai déduit qu'il n'y avait qu'un seul endroit où mon substitut avait pu se rendre, un seul endroit où il avait pu continuer de vivre dans mon corps et avec mon identité...

Gil le fixa, bouche bée.

— Tu veux dire... dans ta propre maison ? Il a pris ton corps et est allé vivre chez toi ?

L'homme acquiesça, l'air sinistre. Gil n'avait jamais vu une expression aussi lugubre sur son propre visage.

— J'ai trouvé le passeport d'Anna et son chéquier... Ne t'inquiète pas, je te les laisse. J'ai pris ensuite l'avion pour New York, j'ai loué une voiture et me suis rendu dans le Connecticut. Je me suis garé près de ma propre maison et je me suis vu marcher sur ma propre pelouse, jouer avec mes propres filles et embrasser ma propre femme.

Il baissa la tête et ajouta :

— J'aurais pu le tuer. Moi, je veux dire, ou du moins, cette personne qui avait mon apparence. Mais qu'est-ce que ce meurtre aurait apporté ? Cela aurait fait de ma femme une veuve et de mes deux enfants, des orphelins. Je les aimais trop pour cela. Je les aime encore.

— Tu les as laissées ? Murmura Gil.

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ? J'ai pris l'avion pour retourner en Hollande, et me voici.

— Mais pourquoi n'es-tu pas resté une femme ? Pourquoi devais-tu prendre *mon* corps ?

— Parce que je suis un homme, expliqua David Chilton. J'ai l'éducation d'un homme, je pense comme un homme, et malgré toute sa beauté et sa richesse, une femme... Bon, tu verras ce que c'est par toi-même. Le plus misérable et le plus opprimé des hommes sur toute la surface du globe n'a pas à supporter ce qu'endurent les femmes. Imagine que chaque fois qu'une femme s'approche d'un homme, elle regarde son sexe au lieu de son visage alors qu'il s'agit d'un entretien sérieux... Tu crois que j'exagère ? C'est pourtant ce que tu as fait, toi, quand on s'est rencontrés à l'hôtel. Quatre-vingts pour cent du temps, tu matais mes nichons, et je savais à quoi tu pensais. Maintenant, c'est à toi que cela va arriver, et crois-moi, au bout de quelques mois, tu iras choisir un type, non pas parce que tu voudras vivre de nouveau comme un homme, mais parce que tu n'auras qu'une envie : prendre ta revanche sur tous ces connards qui t'auront traitée comme un objet de désir.

Gil s'agenouilla sur le sol et demeura muet. David Chilton consulta sa montre, cette montre que Margaret lui avait offerte pour leur dernier anniversaire de mariage, et dit :

— Je ferais mieux de m'en aller. J'ai réservé un vol à 11 heures.

— Non, tu ne... commença Gil.

David Chilton fit une grimace.

— Mais que puis-je faire d'autre ? Ta femme m'attend. Un homme ordinaire comme moi. Non pas une brune voluptueuse comme toi.

— Mais Margaret va tout de suite comprendre, te percer à jour. Tu as peut-être mon *apparence*, mais tu n'es pas moi, n'est-ce pas ? Elle verra que tu n'es pas moi à la seconde même où tu rentreras à la maison. Même mon chien, d'ailleurs.

— Bondy ?

Gil sentit la panique le gagner. Il n'avait jamais dit à Anna que son chien s'appelait Bondy.

— Gil, je n'ai pas pris seulement ton apparence. J'ai pris aussi ta mémoire. Dans le tiroir gauche du milieu de ton bureau, il y a une lampe de poche, uneagrafeuse, la plupart des relevés de tes cartes de crédit. Il y a un numéro spécial de *Playboy*, celui où ils ont cessé d'agrafer le poster du milieu. Ton père jouait du basson tous les dimanches après-midi et ça agaça ta mère.

— Doux Jésus ! s'exclama Gil en tremblant.

— Tu veux que je continue ?

— Tu ne peux pas faire ça ! C'est du vol.

— Du vol ? Mais comment un homme peut-il voler quelque chose que tout le monde reconnaîtra comme étant sa propriété ?

— Alors, c'est un meurtre, bon Dieu ! En fait, tu m'as tué !

— Un meurtre ? (David Chilton secoua la tête.) Allez, Anna, maintenant, il faut que je parte.

— Je te tuerai, menaça Gil.

— Je ne le pense pas. Peut-être y songeras-tu, comme moi j'ai songé à tuer le type qui avait pris mon corps. Mais il y a un journal dans le salon, un journal tenu par la plupart des hommes qui se sont transformés en Anna. Lis-le avant de prendre une décision que tu pourrais regretter.

Il tendit le bras et toucha les cheveux de Gil, presque à regret.

— Tu te débrouilleras. Tu as des vêtements, une voiture, de l'argent en banque. Tu as même un portefeuille d'actions. Tu n'es pas une femme pauvre. Les créatures de rêve ne le sont jamais. Si tu décides de rester Anna, tu peux vivre dans l'aisance le restant de tes jours. Sinon... si tu t'en lasses, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Assis par terre, Gil était incapable de faire quoi que ce soit pour empêcher David Chilton de partir. Il était traumatisé, avait l'esprit vide. David alla jusqu'au bout du couloir et saisit sa valise, puis il se retourna vers Gil, esquissa un sourire et lui envoya un dernier baiser.

— Adieu, chéri. Ne fais pas de bêtises.

Gil était toujours assis, les yeux rivés à la moquette quand la porte d'entrée se referma et que le corps dans lequel il était né disparut irrémédiablement.

Il dormit jusqu'au matin ; s'il rêva, il n'en garda aucun souvenir. Une fois réveillé, il demeura couché pendant au moins une heure, ne cessant de se palper le corps. C'était effrayant, mais aussi très excitant de posséder le corps d'une femme tout en gardant l'esprit d'un homme. Gil se malaxait les seins, tenant entre le pouce et l'index ses mamelons, comme il l'avait fait avec Anna. Puis il glissa une main entre ses jambes, se caressa doucement pour explorer son sexe, l'esprit à la fois tendu et intrigué.

Il se demanda ce qu'il éprouverait s'il y avait un homme dans le lit, un homme sur lui qui le pénétrerait.

Il se força à penser à autre chose.

Pour l'amour de Dieu, tu n'es pas un pédé !

Gil alla prendre une douche et se laver les cheveux. Leur longueur l'embarrassait, surtout quand ils furent mouillés. Et il dut faire quatre essais avant de réussir à se nouer un turban avec une serviette. Pourtant, Margaret, elle, y parvenait sans même se regarder dans le miroir. Il décida qu'à la première occasion il se les ferait couper.

Puis Gil alla inspecter dans le placard la garde-robe d'Anna. Il l'avait trouvée fort jolie dans une jupe bleu marine et un chandail blanc tricoté à grosses mailles. Il trouva ce chandail plié avec soin dans l'un des tiroirs. Il s'en vêtit maladroitement, mais quand il se regarda dans le miroir, il comprit qu'il devait mettre un soutien-gorge.

Il ne voulait pas attirer l'attention à ce point. Pas au début, en tout cas. Il ouvrit un tiroir plein de mystérieux soutiens-gorge en dentelle. Il en essaya un. Il avait beau s'efforcer de le fermer dans le dos, pas moyen. Les seins ne cessaient de s'échapper des bonnets. Pour finir, il s'agenouilla à côté du lit pour faire reposer sa poitrine sur le couvrelit. Puis il passa l'un des petits strings d'Anna. La façon dont l'élastique entraînait dans la fente des fesses le gênait, mais il supposa qu'il finirait par s'y habituer.

S'y habituer ! Cette idée claqua comme une balle dans son cerveau. Il se regarda dans le miroir, il regarda ce beau visage, ces yeux qui étaient encore les siens. Et il sanglota de rage.

Tu as déjà commencé à accepter d'être Anna. Tu as commencé à réagir comme une femme. Tu fais des chichis à propos de ton soutien-gorge et de ton slip. Tu te soucies de la jupe que tu vas mettre et tu as déjà oublié que tu n'es pas Anna. Tu es Gil, un mari, un père. Tu es un homme, bordel !

Il se mit à respirer avec bruit. Sa colère enflait. Il lui fut impossible de l'arrêter ; sa rage montait à la manière de la colonne de mercure dans un thermomètre. Gil saisit le tabouret de la coiffeuse et le projeta contre le miroir. Le verre se brisa en mille morceaux qui retombèrent en pluie sur la moquette. À travers mille éclats, il vit Anna qui le regardait, emportée par une fureur et une frustration incontrôlables. Il fonça à l'aveuglette à travers la maison, vidant les tiroirs, semant des papiers partout, balayant d'un geste brusque tous les bibelots posés sur des napperons. Il ouvrit grandes les portes de l'armoire du bar et envoya dinguer toutes les bouteilles à travers la pièce en les faisant exploser sur les murs. Whisky, gin, Campari...

Épuisé, il s'assit enfin par terre et ses sanglots s'apaisèrent peu à peu. Il était trop fatigué pour pleurer encore. Devant lui, sur la moquette, se trouvaient la carte d'identité d'Anna, ses papiers de Sécurité sociale, son passeport ainsi que ses cartes de crédit. *Anna Huysmans*. Un nom qui était à présent le sien !

Tout à coup, Gil vit des feuillets reliés de maroquin marron qui dépassaient à moitié de sous le canapé. Il avança à quatre pattes et les ramassa. Cela devait être le journal dont lui avait parlé David Chilton. Il l'ouvrit à la dernière page et entreprit de le lire malgré les larmes qui lui brouillaient la vue :

Gil a été merveilleux... Il a une personnalité enthousiaste... Ce ne sera pas difficile de m'adapter à lui... J'espère seulement que j'aimerai sa femme Margaret... Elle semble un peu immature, d'après ce que Gil a dit... et il m'a précisé aussi qu'il fallait beaucoup de cajoleries et de supplications

quand vient l'heure de l'amour... Pourtant, c'est probablement la faute de Gil. On ne peut pas dire que ce soit le champion des amants.

Gil feuilleta le journal à l'envers jusqu'à la première confession. Il découvrit avec étonnement qu'elle datait du 16 juillet 1942. Elle était écrite en allemand par un officier de la Wehrmacht qui avait rencontré Anna alors qu'il quittait Edam en voiture pour des raisons militaires. *Son vélo avait crevé... Elle était tellement jolie que j'ordonnai à mon chauffeur de s'arrêter pour l'aider.*

Impossible de savoir cependant si ce samaritain allemand avait été la première victime d'Anna, ou le premier à tenir ce journal. Les confessions continuaient d'année en année et de page en page. Plus de sept cents, certainement, et chacune narrait une histoire différente de séduction tournant à la tragédie. Quelques-uns de ces hommes avaient même tenté d'expliquer ce qu'était Anna et pourquoi elle s'emparait du corps des hommes.

Elle a été envoyée par Dieu lui-même pour nous punir de nos pensées lubriques au sujet des femmes et pour avoir trahi les sacrements du mariage...

Elle n'existe pas vraiment. Il n'y a pas d'« Anna », parce qu'elle est toujours l'un de nous. La seule « Anna » qui existe est dans l'esprit de l'homme qui est en train de la séduire. Et c'est là que réside la plus grande damnation. Nous tombons amoureux de nos propres illusions plutôt que d'une femme réelle...

Pour moi, Anna est un catalyseur d'âmes faibles.

Elle nous cueille et nous accroche à son bracelet magique comme des victimes branlantes de nos propres turpitudes...

Anna est un fantôme...

Anna est un vampire...

Si je me suicidais, est-ce que cela romprait la chaîne ? Anna mourrait-elle si je mourais ? En supposant que je réussisse à séduire l'homme qui était Anna avant moi, arriverais-je ainsi à inverser le processus de changement ?

Toujours assis par terre, Gil lut le journal de bout en bout. C'était un incroyable chœur de voix masculines. Et tous, l'un après l'autre, avaient été séduits, métamorphosés en femme et avaient voulu échapper à ce nouveau corps : PDG, agents de police, soldats, savants, philosophes et même des prêtres. Certains étaient restés Anna moins de deux jours. D'autres avaient réussi à tenir le coup pendant plusieurs

mois. Mais pour chacun d'eux, le corps même du plus humble des hommes avait été préférable à celui d'Anna, en dépit de son exceptionnelle beauté.

Vers 2 heures, Gil eut faim. Le frigo était presque vide. Aussi se rendit-il en voiture à Amsterdam pour déjeuner. Il faisait très beau, mais froid. C'est pourquoi il mit l'imperméable noir d'Anna et planta un béret noir sur sa tête. Il essaya ses talons aiguilles, mais se tordit les chevilles dans le couloir. Écroulé contre le mur, en larmes, Gil ne cessait de jurer, comme si, pour lui, marcher avec ces souliers à talons aurait dû être une chose naturelle. En boitillant, il regagna la chambre et enfila des mocassins.

Il trouva une place de parking pour la BMW d'Anna le long du canal Singel, non loin de Munt-plein, où se dressaient le clocher et le dôme du vieil Hôtel de la Monnaie. Au coin de la rue, il y avait un restaurant indonésien, au premier étage. L'un des fonctionnaires du Gemeentevervoerbedrijf le lui avait recommandé. Un serveur indonésien lui indiqua en souriant une table pour une personne avec vue sur le jardin. Gil commanda un *rijstafel* et une bière. Le garçon le regarda d'un air étonné. Aussitôt il changea sa bière contre une vodka-tonic. Ce grand restaurant était vide, hormis un groupe d'hommes d'affaires américains à l'autre bout de la salle. Tandis qu'il déjeunait, Gil se rendit compte que l'un d'eux ne le quittait pas des yeux. Pire, chaque fois que Gil relevait la tête, il lui faisait un clin d'œil.

Et merde ! pensa Gil. Laisse-moi donc manger en paix.

Il ignore les regards concupiscents, mais quand le déjeuner prit fin, cet homme traversa la salle en reboutonnant son veston. Il lui sourit. Il était corpulent, son visage rouge rouge luisait de sueur. À chaque main brillaient trois grosses chevalières en or.

— Excusez mon audace, fit-il. Je m'appelle Fred Oscay. Je suis dans les tuyaux d'aluminium, les Tuyaux de Pennsylvanie. Je n'ai pu m'empêcher de vous regarder pendant le repas.

Gil fixa l'individu d'un air arrogant.

— Et alors ?

— Et alors, vous pouvez prendre cela pour un compliment ! Vous avez une sacrée allure, il fallait que je vous le dise... Je me demandais si vous étiez libre ce soir. Pour un spectacle... ou un dîner, peut-être ?

Gil tremblait.

Pourquoi diable suis-je dans cet état ? se demanda-t-il.

Il était à la fois furieux et effrayé. Furieux, parce que cet idiot au visage écarlate l'avait reluqué, et maintenant l'entreprenait. Effrayé, parce que les conventions sociales lui interdisaient d'être aussi grossier qu'il avait envie de l'être. Les conventions sociales, et aussi sa faiblesse physique.

Voilà qu'il découvrait quelque chose d'entièrement nouveau, qui lui faisait dresser les cheveux sur la tête : les hommes profitent de leur force physique à l'encontre des femmes, non seulement lors de disputes... mais *tout le temps*.

— Monsieur Oscan, dit Gil qui tremblait encore, je préférerais que vous rejoigniez votre groupe et que vous me laissiez tranquille.

— Allez, vous ne pensez pas ce que vous dites !

— Je vous en prie, laissez-moi, insista Gil, la bouche sèche.

Fred Oscan se pencha par-dessus la table.

— Il y a un bon concert au Kleine Zaal, si c'est la culture qui vous intéresse.

Gil hésita un instant, puis saisit un petit plat de poulet au curry et le renversa sur la manche gauche de Fred Oscan. Durant quelques secondes, ce dernier contempla son veston sans prononcer un mot, puis il fixa Gil avec une agressivité que celui-ci n'avait vue chez personne jusqu'alors. Fred Oscan avait l'air capable de le tuer, là, tout de suite.

— Espèce de traînée, cria-t-il. Sale petite pute !

— Allez-vous-en, dit Gil. Tout ce que je vous demande, c'est de vous en aller.

— Vous l'avez cherché, ma jolie, déclara Fred Oscan d'une voix forte et théâtrale afin que ses collègues l'entendent. Vous l'avez cherché. Pendant tout le repas, vous n'avez cessé de me lancer des clins d'œil. Alors, ne commencez pas à faire la mijaurée. Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? C'est ça ? Vous êtes une professionnelle ? Je regrette, je regrette vraiment, mais Fred Oscan n'a jamais payé une femme et ce n'est pas aujourd'hui qu'il commencera pour une pute comme toi.

Il ramassa une serviette et nettoya sa manche avec force gestes, puis jeta la serviette dans l'assiette de Gil. Les autres hommes d'affaires riaient en observant la scène.

— Allez, viens, Fred dit l'un d'eux. On ne peut pas te laisser seul une minute.

Gil demeurait assis, ne sachant que faire, ni comment riposter, ni comment prendre sa revanche. Il se sentait si frustré que, malgré lui, il fondit en larmes. Le serveur indonésien s'approcha et lui offrit un verre d'eau.

— Ti va bien ? Ti va bien ? demanda le garçon.

— Oui, ça va, répondit Gil. Oui, merci... ça va.

Gil demeurait planté à l'angle de la rue, aussi patient qu'une ombre lorsque David Chilton franchit la porte d'entrée à l'heure exacte et emmena promener son épagneul le long de la pelouse. Il était 22 h 35. David et Margaret avaient sans doute regardé à la télé les infos de 22 heures, puis *South EastNews*, tout comme Gil et elle l'avaient toujours fait. Puis David avait certainement pris la laisse de Bondy et siffloté : « Viens, mon garçon ! Deux tours du parc. » Quant à Margaret, elle avait dû aller dans la cuisine faire la vaisselle et préparer du cacao.

Gil portait le même imperméable et le même béret noirs qu'à Amsterdam, mais à présent, il ne se tordait plus les pieds avec les talons aiguilles d'Anna. Ses cheveux bien coiffés bouclaient et, cette fois, il s'était maquillé en suivant attentivement les conseils d'un magazine hollandais.

Sous son imper, Gil avait glissé un couteau de boucher en acier inoxydable dont la lame mesurait trente centimètres. Il était d'un calme total. Sa respiration était régulière et son pouls ne battait pas plus vite que le jour où il avait fait la connaissance d'Anna.

Bondy voulait à tout prix renifler chaque buisson et chaque montant de la barrière du jardin, si bien que Gil dut attendre longtemps avant d'entendre les bruits de pas de David. Les mains dans les poches, celui-ci sifflotait doucement un air que Gil n'avait jamais entendu. Ce dernier sortit enfin de l'ombre :

— David ! cria-t-il.

Sous le choc, David Chilton se pétrifia.

— Anna ? fit-il d'une voix rauque.

Gil s'avança sous la pâle lumière orange d'un réverbère.

— Oui, David. C'est Anna.

David sortit les mains de ses poches.

— Je suppose qu'il t'a fallu venir ici pour voir comment les choses se passent, n'est-ce pas ? Moi aussi, j'ai fait cela.

Gil jeta un coup d'œil vers la maison.

— Est-il heureux ? Alan, j'entends.

— Alan va bien. C'est un brave petit gars. Il te ressemble. Enfin, il me ressemble, je voulais dire.

— Et Margaret ?

— Oh ! Margaret va bien aussi. Très bien.

— Elle n'a pas remarqué la moindre différence ? demanda Gil d'un ton amer. Au lit, peut-être. Je sais que je n'étais pas le champion des amants.

— Margaret va bien, vraiment.

Gil demeura silencieux pendant un moment, puis reprit :

— Et le boulot ? Il te plaît ?

— Euh... assez, oui, répondit David Chilton avec un grand sourire. Mais je dois avouer que je cherche un emploi qui exige plus de capacités.

— Mais à part ça, tu n'as pas eu de mal à t'adapter ?

— Non. Ce n'est pas la mer à boire.

Bondy avait disparu dans l'obscurité. David Chilton le siffla plusieurs fois, puis cria :

— Bondy ! Bondy !

Enfin il se tourna vers Gil.

— Écoute... Tu sais que je comprends ce qui t'a poussé à venir. Je le comprends très bien. Je compatis. Mais il faut que je retrouve Bondy, sinon Moo va être très fâché.

Pour la première fois de sa vie, Gil ressentit l'aiguillon de la jalousie à cause de Margaret.

— Tu l'appelles Moo ?

— Pas toi ?

Gil demeura planté à la même place tandis que David Chilton repartait au petit trot à la recherche de Bondy. L'indécision écarquillait les yeux de Gil. Mais David n'avait franchi que vingt ou trente mètres lorsque Gil sortit soudain le couteau de boucher et courut à sa poursuite.

— David ! cria-t-il de sa voix féminine haut perchée. David ! Attends !

David s'arrêta et se retourna. Gil l'avait déjà presque rattrapé. Il leva le bras. Naturellement, David ne comprit pas sur-le-champ ce qu'il lui arrivait. Il fallut le deuxième coup de couteau qui racla sa nuque. Alors il tomba par terre, roula, puis se releva comme un ressort. On eût dit qu'il savait se battre. Gil le poursuivit en brandissant sa lame, à la fois silencieuse et emportée par une colère sans nom.

Si je ne peux pas récupérer mon corps, se disait-il, personne ne le pourra. Peut-être faut-il que l'homme qui s'est substitué à moi meure, pour que je retrouve mon identité. Il n'y a pas d'autre espoir, ni d'autre solution... Tant qu'Anna continuera de génération en génération à prendre un homme après l'autre...

Poussant un terrible hurlement, Gil poignarda David au visage. Mais celui-ci lui saisit le poignet et le tordit de toutes ses forces, si bien que Gil lâcha le couteau. Les talons aiguilles se cassèrent, Gil perdit l'équilibre, et les deux hommes tombèrent. Ils cherchèrent à s'emparer de l'arme. David l'effleura, le couteau glissa un peu plus loin, mais il réussit à l'attraper.

La longue lame s'enfonça cinq fois. On entendit des muscles se déchirer. Les deux adversaires s'écartèrent l'un de l'autre et se retrouvèrent sur le dos, à bout de souffle, flanc contre flanc.

Gil se rendit compte que sa blouse en coton se trempait de sang. Son estomac se remplit de liquide et un froid glacial le saisit aux tripes. Il savait qu'il ne pouvait pas bouger. Il avait senti le couteau sectionner brutalement sa moelle épinière.

David se redressa sur un coude. Il avait les mains et le visage barbouillés de sang.

— Anna... bredouilla-t-il ? Anna...

Gil le regarda, mais déjà sa vision se brouillait.

— Tu m'as tué, dit-il. Tu m'as tué. Ne comprends-tu donc pas

ce que tu viens de faire ?

David avait l'air désespéré.

— Tu as compris, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix sourde. Tu as compris.

Gil esquissa un pâle sourire.

— Je ne le comprends pas vraiment. Mais je le sens. Je vous sens, toi et tous les autres, à l'intérieur de ma tête. J'entends vos voix, je ressens votre douleur. Je me suis emparé de vos esprits, de vos âmes. C'est ce que vous m'avez donné en échange de votre plaisir.

Gil cracha du sang, puis reprit :

— Mon Dieu... Si seulement j'avais compris cela avant. Parce que tu sais ce qui va arriver ensuite, n'est-ce pas ? Tu sais ce qui va arriver maintenant ?

David le regarda, en proie à une folle terreur.

— Anna écoute, tu ne vas pas mourir. Anna, écoute-moi, tu ne le peux pas. Tiens bon. Résiste, je vais appeler une ambulance. Mais tiens bon !

Gil ne voyait plus que les ténèbres, n'entendait que la mer grise. Il avait quitté la terre comme Anna...

David Chilton parvint à atteindre la grille du jardin. Il se cramponna au montant.

— Moo ! Aide-moi ! Pour l'amour du ciel, aide-moi !

Mais il se prit la gorge à deux mains comme s'il était en train de suffoquer. Puis il s'effondra comme une masse sur la plate-bande fraîchement bêchée, tremblant avec violence. Tremblant comme un insecte mortellement blessé. Tremblant comme toute créature qui n'a pas d'âme.

Sur toute la surface du globe, cette nuit-là, des hommes tremblèrent de la même manière et moururent... Plus de sept cents ; dans des hôtels, des maisons, des restaurants ainsi que sur le siège arrière de taxis. Un ancien officier allemand rendit l'âme pendant son repas, le visage bleu, la tête dans son assiette de salade. Un pilote de ligne, volant au-dessus du Nebraska, empoigna brusquement le col de sa chemise et parvint à gargouiller « Anna » avant de s'effondrer dans un sursaut sur ses manettes.

Un membre du Parlement, âgé de soixante ans, qui longea l'allée de la Chambre des communes pour reprendre une séance se prolongeant tard dans la nuit, trébucha brusquement en avant et s'écroula entre les bancs des membres du gouvernement et de l'opposition, tremblant de plus en plus, tandis que tombait le crépuscule de la mort.

Sur la 1-5, juste au sud de San Clemente, Californie, un cadre de cinquante-cinq ans appartenant à une entreprise chargée de l'entretien des piscines mourut au volant de sa berline Lincoln. La voiture zigzagua sur l'autoroute, puis entra en collision avec un camion 7-Eleven, se renversa et s'enflamma aussitôt. Quatre ou cinq Mexicains qui venaient de nettoyer les accotements regardèrent avec impuissance ce brasier, ainsi que l'homme qui brûlait dans la voiture, sans se rendre compte qu'il était déjà mort.

On enterra Anna Huysmans à Zandvoort, non loin de la mer. Dans son testament, elle avait spécifié qu'elle voulait une pierre tombale en marbre noir poli, sans décoration. Cette plaque reflétait le lent déplacement des nuages, comme un miroir. Il n'y eut ni parents, ni amis, ni fleurs. Une seule femme, tout de noir vêtue, qui demeura à l'entrée du cimetière comme si ces funérailles ne la concernaient pas. Elle était très belle, cette femme-là, même tout en noir et le visage caché par un voile. Un homme qui était venu déposer des fleurs sur la tombe de son grand-père la remarqua, là debout, toute seul, et il l'observa pendant un certain temps.

Elle se tourna vers lui. Il sourit.

Elle lui sourit à son tour.

LE MÂÂCHIN

Robert R. McCammon

Rien n'était comme Dave l'avait imaginé. Ni crânes fixés aux murs, ni chauves-souris séchées, ni têtes réduites. Même pas une fiole où aurait glouglouté un mystérieux breuvage. Rien qui correspondît à ce qu'il s'était figuré. Il se trouvait en fait dans une petite pièce ayant tout l'air d'une épicerie. Il y avait au sol un vieux linoléum à carreaux verts et au plafond, un ventilateur qui grinçait.

Cet appareil a besoin d'être huilé, songea Dave. Les ventilateurs, ça rouille sans huile.

Chauffage et aération étaient le boulot de Dave. Et, pour l'heure, il transpirait dans le col fermé de sa chemise, des rigoles de sueur coulaient de ses aisselles.

J'ai parcouru plus de mille bornes pour atterrir dans une épicerie dotée d'un ventilateur qui grince, songea-t-il, dépité. Seigneur, ce que je peux être bête, quand même !

— Mouais ? demanda le jeune Noir derrière le comptoir.

Ce dernier avait le nez chaussé de lunettes de soleil dont les branches étaient ornées de notes de musique. Ses cheveux, coupés ras, étaient bleu électrique. Une lame de rasoir était accrochée au lobe de son oreille gauche.

— J'regarde juste, répondit Dave Neilson de son accent plat de l'Oklahoma.

Le clown derrière le comptoir reprit sa lecture d'un numéro du magazine *Interview*. Dave flâna devant les étagères, le cœur battant à

tout rompre. Jamais il ne s'était senti si loin de son pays. Il saisit un flacon rempli d'un liquide rouge et huileux : *Sang du roi John*, indiquait l'étiquette. À côté s'alignaient des sachets de poudre blanche portant la mention suivante : *Terre du cimetière de tante Esther, la seule authentique*.

Mon œil ! se dit Dave. Si ça, c'est de la terre de cimetière, alors ma quéquette est aussi grande que celle de Moby Dick.

Et justement, c'était là où le bât blessait.

Pour la première fois, Dave s'aventurait aussi loin que La Nouvelle-Orléans. Il n'avait même jamais mis le pied en Louisiane. Sans regret, d'ailleurs : il régnait ici en août une de ces chaleurs humides à griller les crapauds. Toutefois, le Quartier français lui plaisait beaucoup, avec tous ses night-clubs typiques et ses stripteaseuses qui se regardaient se dévêtir dans des miroirs en pied. La vache !

Un homme risque ici d'avoir de sacrés pépins s'il est équipé. S'il a l'air un tantinet diabolique. S'il est gonflé.

— T'y cherches qu'chose de précis, cousin ? demanda le jeune négro en lorgnant Dave, pardessus une photographie de Cornelia Guest.

— Non, j'regarde, c'est tout.

Dave continua à examiner les rayonnages avec une intensité forcenée. Il découvrit *Larmes de l'amoureux*, *Fièvre furieuse*, *Saintes briques d'oncle Teddy*, *Crème de l'amitié* et *Poudre de l'intelligence*.

— Touriste, grommela le jeune Noir, méprisant.

Dave poursuivit son examen, dépassa un assortiment de fioles et de bocaux remplis de trucs comme *Nectar de lézard*, *Racine omnisciente* et *Gouttes aphrodisiaques*. Il ne savait plus ni où regarder, ni où aller. Puis tout à coup, il se retrouva au bout d'un rayonnage, pile devant une métisse qui avait des yeux semblables à des pièces de monnaie en cuivre rutilant.

— Que puis-je vous vendre ? demanda-t-elle d'une voix de velours.

— Je... je...

— Le touriste regarde, miss Fallon, expliqua le jeune Noir. Y regarde, y regarde et y regarde.

— Je le vois bien, Malcolm, répondit miss Fallon.

Celle-ci fixait Dave sans ciller et un sourire benêt et inquiet demeurait vissé sur son visage.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ? demanda à nouveau miss Fallon.

Elle avait de longs cheveux noirs, striés de gris aux tempes. Elle ne portait ni cape, ni robe longue, ni costume vaudou, mais deviner quoi ? Un jean et une chemise rouge à imprimé africain.

— *Longue Vie* ? s'enquit-elle en agitant sous le nez de Dave un flacon. *Harmonie* ? (Elle brandit un autre flacon.) *Réussite en affaires ? Secrets de l'amour* ? (Deux nouveaux bocaux remplis de nuages firent leur apparition.)

— Euh... Les se... crets de l'a... mour, parvint-il à répondre. Oui. Les secrets de l'amour. En quelque sorte.

— Comment ça, en quelque sorte ?

Dave haussa les épaules. Il était venu de loin rien que pour cela, mais son courage le trahit au dernier moment. Il fixa le lino vert. Miss Fallon portait des Reebok rouges.

— Je... J'aimerais vous parler en privé. (Puis il ajouta sans oser encore la regarder :) D'une chose importante.

— Vraiment ? C'est-à-dire ?

Dave sortit son portefeuille d'une main tremblante. Il l'entrouvrit pour montrer vite ses billets de cinquante dollars.

— Je viens de loin. De l'Oklahoma. Je... je dois causer à quelqu'un qui sait.

Continue, bon Dieu ! se dit-il. Accouche une bonne fois pour toutes !

— ... Qui connaît le vaudou.

Miss Fallon le sonda longuement du regard et Dave se sentit comme un lézard qui vient de se faufiler hors de sa cachette.

— Le touriste veut causer à quelqu'un qui connaît le vaudou, dit-elle à Malcolm.

— Le Seigneur est miséricordieux, fit celui-ci sans lever le nez de son magazine.

— Ici, c'est chez moi, expliqua miss Fallon avec un ample geste. Mes produits. Si vous parlez avec moi, je prendrai votre argent.

— Vous n'avez pourtant pas l'air... euh... l'air de...

Sa langue fourcha.

— Je ne me déguise que le jour du Mardi gras. Vous voulez causer ou vous vous en allez ?

Elle l'avait coincé.

— C'est... un problème assez délicat... Un sujet personnel, disons.

— Tous les sujets sont personnels. (Elle lui fit un signe.) Suivez-moi.

Elle passa derrière un rideau de perles de verre rouges. Dave n'en avait pas vu de semblable depuis le lycée quand il était un fan d'Hendrix. Ce rideau semblait vieux de cent ans et le monde lui parut tout à coup beaucoup plus vieux. Plus méchant, aussi. Il franchit à son tour le rideau et ses tintements éveillèrent en Dave de doux souvenirs. Miss Fallon s'installa, non pas devant une table ronde sur laquelle auraient été éparpillées diverses potions et poudres mystérieuses, mais derrière un classique bureau en chêne qui aurait convenu à un banquier. Un petit écriteau proclamait : « Ce jour est le Premier Jour de Repos de Votre Vie. »

— Bon, fit la patronne en croisant les doigts.

Le vrai gentil docteur vaudou de quartier, se rassura Dave.

— Alors, quel est ton problème ?

Dave baissa la fermeture Éclair de son pantalon et la lui montra.

Il y eut un long moment de silence.

Puis miss Fallon se racla la gorge, ouvrit sans bruit un tiroir et posa un couteau sur son bureau.

— Le dernier type qui a essayé ça avec moi, dit-elle calmement, a rapetissé. D'une tête.

— Non !!! Ce n'est pas pour ça que je suis venu ici, bafouilla Dave en rougissant.

Vite, il voulut la cacher et remonter sa fermeture Éclair, mais

coinça, ce faisant, un bout de peau. Il fit la grimace, sautilla tout en cherchant à débloquer la languette sans s'arracher la peau.

Dieu sait qu'il n'avait pas besoin de perdre par-dessus le marché la moindre parcelle de chair, là, en bas !

— Tu es un obsédé, s'enquit miss Fallon, ou montres-tu toujours ton zizi aux dames en sautillant comme une sauterelle unijambiste sur un poêle brûlant ?

— Attendez. Une minute, s'il vous plaît. Ouille... ouille... ouille !

Dave parvint enfin à se décoincer et à tout remettre en place.

Des filets de sueur dégouлинаient sous ses bras.

Pourquoi ne pas tomber dans les pommes, songea-t-il, et abandonner tout de suite, ici ?

Miss Fallon continuait à le fixer de ces yeux couleur de cuivre rouge.

— Mon problème est... Vous l'avez vu.

— Ce que j'ai vu, c'est le mââchin d'un homme, répondit miss Fallon avec l'accent nonchalant du Sud. Et alors ?

Voilà le tournant de ma vie, songea Dave. Je le sens.

— C'est bien ce que je voulais dire ! s'exclama-t-il.

Dave se pencha brusquement au-dessus du bureau. Le fauteuil de miss Fallon recula en grinçant.

— Enfin, euh... mon machin n'est pas assez grand !

— Pas assez grand ! répéta-t-elle en détachant les syllabes, comme si elle s'était adressée à un débile mental.

— Parfaitement ! Je voudrais qu'il soit plus grand... vraiment grand. Et quand je dis grand, c'est grand ! Dison vingt, vingt-cinq centimètres... trente, même ! Je veux que mon pantalon soit tout gonflé ! Vous comprenez de quoi je parle.

— Oui. À mon avis, il en faut pour tous les goûts, mais oui, j'ai compris.

— Toute ma vie, poursuivit Dave, le visage enflammé par l'excitation d'avoir trouvé une confidente, j'ai souffert de le trouver trop petit. Ces choses-là, ça compte, pour un homme ! Si on sent qu'on

n'a pas la bonne taille, on trouve tout moche dans la vie ! J'ai essayé tous les trucs que les magazines...

— Quels trucs ? coupa-t-elle.

— Les tendeurs. (Il haussa les épaules et piqua un nouveau fard.) J'ai commandé une fois un tendeur de kiki. À Los Angeles. Vous savez ce qu'on m'a envoyé ? Un tendeur avec une croix rouge dessus, plus une lettre disant qu'ils espéraient que mon petit oiseau irait mieux.

— Oh ! c'est affreux ! compatit la métisse.

— Ouais ! Et vingt dollars partis en fumée ! J'ai tout essayé. Et je suis exactement comme avant, sauf que mon portefeuille a rapetissé, lui. Voilà pourquoi je suis venu ici. J'ai pensé que... vous autres devriez savoir comment faire, si jamais quelqu'un le sait.

— Nous autres ? s'enquit la patronne en haussant les sourcils.

— Ouais... Ceux du vaudou. J'ai lu des trucs sur vous, vos potions, vos charmes et vos gris-gris. J'ai pensé que vous auriez sûrement une solution pour me sortir de ce pétrin.

— Je savais que ça allait arriver un de ces quatre, fit miss Fallon en levant les yeux au plafond.

— Mais je peux vous payer ! (Dave montra de nouveau sa liasse de billets.) J'ai épargné. Vous ne vous rendez pas compte combien c'est important pour moi.

Miss Fallon le regarda soudain d'un air suspicieux.

— Vous êtes marié ?

Dave fit non de la tête.

Une maîtresse ?

— Non. Mais j'espère en avoir beaucoup. Une fois que j'aurai ce qu'il me faut. Vous comprenez, ça m'a toujours empêché. Je... j'ai toujours eu l'impression que je n'étais pas à la hauteur. (Haussement d'épaules.) J'ai tout simplement cessé de draguer.

— Tout vient de ce mââchin, là. (Miss Fallon se tapota le crâne.) Tu n'as pas de problèmes. Tu t'imagines uniquement que tu en as un.

— Essayez de me comprendre, fit Dave gentiment. S'il vous plaît, j'ai vraiment besoin d'aide. Si je pouvais avoir, disons, quatre ou

six centimètres de plus, je serais l'homme le plus heureux de la terre.

— Oh ! Marie Laveau va se retourner dans sa tombe.

Miss Fallon fit non de la tête, puis elle revint soudain sur sa décision. Ses yeux se mirent à pétiller.

— Ma foi, Marie Laveau t'aurait peut-être aidé ! reprit-elle. De toute façon, j'aime satisfaire mes clients, tout comme elle. (La métisse soupira.) As-tu trois cents dollars ?

— Voui.

Trois cents, ça faisait une grosse somme pour lui, mais ça valait le coup.

— Voilà !

Dave compta ses billets, puis retira vite sa main comme miss Fallon avançait la sienne.

— Attendez, fit-il. Je ne suis pas né de la dernière pluie. Qu'est-ce qui me prouve que j'obtiendrai ce que je veux ?

— Question d'expérience. Si je te dis que ça réussira, ça réussira. Tu me verses la moitié tout de suite et l'autre moitié quand tu verras le... euh... les résultats. Ça te convient, comme ça ?

— C'est correct. (Dave lui donna les cent cinquante dollars d'une main tremblante.) Je le *savais* que vous autres pouviez me sortir du pétrin.

Miss Fallon laissa Dave pour se rendre dans le magasin. Celui-ci entendit des tintements de verre. La patronne demanda à Malcolm d'aller voir une dénommée tante Flavia et de rapporter un peu de « gniouf ». Ensuite miss Fallon emporta un carton rempli de flacons et de sachets dans une autre petite pièce jouxtant le bureau et Dave l'entendit verser, malaxer, touiller. Tout en s'affairant, elle chanta *Potion d'amour numéro neuf*. Malcolm revint une demi-heure plus tard.

— Quelle merde ! s'écria-t-il d'une voix incroyable, tandis que miss Fallon ajoutait son mystérieux gniouf dans sa mixture.

Dave se mit à arpenter le bureau. Une heure s'écoula. Un parfum fort et douceâtre s'infiltra dans la pièce. Puis cela pua carrément la chair de cheval qui brûle.

Des couilles d'étalon, songea Dave.

Brusquement la porte s'ouvrit et miss Fallon entra. Elle tenait

dans les mains un bocal rempli d'un liquide fumant, noir et visqueux.

— Bois ça ! ordonna-t-elle en lui tendant le bocal.

Dave huma la mixture et le regretta aussitôt.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, une fois que sa quinte de toux eut cessé ? C'est quoi, là-dedans ?

La patronne eut un petit sourire.

— Fais-moi confiance, mon garçon.

Dave porta le bocal à ses lèvres. Son cœur cognait très fort. Il hésitait, défaillant à l'instant crucial.

— Vous êtes certaine que c'est efficace ?

— Si tu parviens à garder cette merde dans ton estomac, déclara-t-elle, tu seras un homme, mon fils.

Dave souleva le bocal brûlant, inspira un bon coup et but une gorgée.

Ah ! Il est des instants suprêmes où l'être humain échappe à son carcan mortel et saisit le poing d'une puissance qui réside au-delà du royaume terrestre. Toutefois, Dave ne vécut rien de la sorte. Il vomit la mixture noire, éclaboussant les quatre murs.

— Avale ça ! cria miss Fallon. Tu as payé, tu bois !

— Je ne vous ai pas payée pour être empoisonné ! répliqua Dave sur le même ton.

Mais miss Fallon attrapa le poignet de Dave et colla le bocal contre ses lèvres. Ce dernier ouvrit la bouche et l'élixir coula dans sa gorge. On aurait dit de la vase provenant d'une fosse d'aisances. Mais il avala. Des images de fleuves pollués se déversèrent dans son cerveau. Il sentit une asphyxiante odeur de poubelle et songea à la purée dégueulasse qui s'échappe des tuyaux d'écoulement bouchés lorsqu'un plombier les ouvre. Un nuage de sueur sembla jaillir de son visage et flotter dans l'air, tel un voile humide. Pourtant Dave ingurgita tout l'élixir sans faire la grimace. Puis miss Fallon reprit le bocal et annonça :

— Brave garçon ! Encore un autre à faire passer.

Dave s'exécuta. Pourtant, jamais il n'aurait cru qu'il y parviendrait. Puis cette atroce tambouille se mit à gargouiller avec bruit dans son estomac, pesant aussi lourd que trois cent mille sous.

— Maintenant, écoute-moi bien.

Miss Fallon reprit le deuxième bocal vide... Le blanc des yeux de Dave se tachetait de marron.

— Tu dois garder ça pendant quarante-huit heures dans ton estomac. Puis tu le vomis et ce sera terminé.

— Oh ! Seigneur !

Dave plaqua une main sur son visage. Il se sentait fiévreux et peu solide sur ses jambes.

— Et maintenant, qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Tu restes dans ta chambre d'hôtel pendant tout le week-end. Reviens me voir lundi matin, à 9 heures pile. Pas de cigarettes, pas d'alcool, *rien*. Sauf du *gumbo* et quelques huîtres crues ; à mon avis, ça te fera du bien.

Déjà, elle le poussait vers la porte. Les jambes de Dave étaient lourdes comme deux piliers de plomb. Il passa en tanguant au milieu des rayonnages sous le regard narquois de Malcolm.

— Bientôt, ça se réalisera, carillonna joyeusement ce dernier, comme Dave sortait dans la rue Prince-Conti écrasée par le soleil.

La nuit tomba avec la brusquerie d'un claquement de cymbales. Dave dormit comme une souche dans un hôtel de Bourbon Street, dans une chambre où tournait avec bruit un ventilateur et où régnait une moiteur qui aurait plu aux alligators. Les draps humides ne cessaient de s'enrouler autour de lui et il dut se débattre à plusieurs reprises pour se libérer. Puis, lorsque se déversa dans la pièce, tel un ruisseau turbulent, la musique d'une trompette de jazz, venant d'un bar proche ainsi que le martèlement d'un drum d'une boîte de strip, Dave se dressa sur son séant, le visage en sueur, le poulx affolé.

Je me sens différent, songea-t-il. Oui, différent. Plus fort, peut-être. Serait-ce ? ?

Il n'en était pas certain. Le fait est que son cœur pompait durement et qu'il entendait presque le sang couler à toute allure dans ses veines.

Il repoussa le drap entortillé et regarda son mââchin.

Son euphorie retomba comme une bulle de limonade qui éclate. Il était toujours aussi petit. Pire, le maudit mââchin semblait plus rikiki qu'avant.

Mon Dieu ! songea-t-il, frappé de panique. Et si... et si miss Fallon avait utilisé le charme contraire et m'avait donné une potion *rétrécissante* ?

Non, non, se dit-il ? Du calme, mon gars.

Il trouva à tâtons sa montre et regarda les aiguilles lumineuses. 23 h 20, huit heures seulement depuis qu'il avait avalé le gniouf.

La chambre était aussi chaude et humide qu'une prison dans le bayou. Dave se leva. La mélasse glou-glouta dans son estomac. Il s'approcha de la fenêtre qui surplombait les néons aux couleurs vives et les étalages de chair de Bourbon Street. Il regarda la foule des pêcheurs. Le martèlement sourd des drums rythmait les mouvements de la rue. Le regard de Dave fut soudain attiré par un néon rouge annonçant la Maison des Chattes. Au-dessous étaient peintes des belles-de-nuit totalement nues. Il observa deux jeunes lycéens qui entrèrent dans ce club ainsi que trois Japonais qui en sortirent, l'air extasié.

Va donc te recoucher, se dit-il. Dors. Attends lundi matin.

Mais la Maison des Chattes captait son regard, et dormir était bien la dernière chose dont il avait envie.

Quel mal y aurait-il à aller faire un petit tour dans cette boîte ? Hein ? Quel mal si je m'assois juste quelques instants pour voir une ou deux danseuses faire leur numéro ? Je ne suis pas obligé de commander un verre. Quel mal, après tout ?

Il lui fallut un bon quart d'heure pour prendre une décision. Il se rhabilla et se rendit dans la rue où la nuit palpitait.

La Maison des Chattes avait besoin d'un aérateur, la fumée des cigarettes planait dans la salle en couches épaisses, des lumières rouges clignotaient au rythme de la musique diffusée par un juke-box et une paume charnue lui réclama cinq dollars pour l'entrée. Dave trouva une table libre et s'assit de façon à pouvoir reluquer une brune qui tournoyait sous les lumières pourpres, le corps luisant d'huile.

Il n'y avait pas foule, mais les rires et le tintamarre annonçaient minuit. Tout à coup, Dave sentit un agréable parfum musqué. Une blonde opulente, dont les seins avaient l'air très fermes, s'approcha de son visage.

— Euh... Je... Euh... rien, merci, bafouilla-t-il.

— Nigaud chéri, c'est un verre minimum, ici. D'ac ?

Une bulle de chewing-gum grossit entre les lèvres écarlates et humides de la blonde. Dave lorgna ses seins, en louchant tellement que ses yeux se croisaient presque. Ils n'avaient pas des trucs comme ça en Oklahoma.

— Une bière, répondit-il sans réfléchir. (Sa voix tremblotait.) Juste une bière.

— O.K. (la blonde étala un napperon sur la table et sourit.) Je m'appelle Scarlett. Je danse, aussi. Je reviens tout de suite.

La blonde s'éloigna et Dave la suivit des yeux. La musique était assourdissante. Il inspira profondément pour s'éclaircir l'esprit, mais cela ne servit qu'à épaissir la brume dans laquelle il flottait. Il comprit soudain qu'il inhalait la fumée d'une vingtaine de cigarettes. Il fut pris d'une quinte de toux et voulut soudain repartir. Mais la blonde Scarlett réapparut avec un plateau sur lequel était posée une Miller. Elle sourit de nouveau. Un sourire qui épingla Dave sur sa chaise.

— V'là, touriste ! fit-elle en plantant un pichet devant lui. Ça fait trois dollars cinquante.

Elle baissa son plateau pour qu'il y dépose l'argent. Comme il fixait ses seins, elle leva les yeux vers lui.

— Ça t'plaît ce que tu vois, touriste ?

— Oh ! Je... ne...

Scarlett éclata de rire, fit jaillir et exploser une bulle de ses lèvres, puis alla allumer les lycéens.

Dave but une gorgée de bière et, vite, reposa le pichet. Non ! Miss Fallon avait dit pas d'alcool. Mais cette Maison des Chattes lui semblait... un rêve. Serait-il passé d'un rêve à un autre ?

J'ai gaspillé cent cinquante dollars... et avalé la pire mixture de ma vie...

— Rebonjour, toi, fit Scarlett.

Ah ! cette femme ! Il ne voyait que sa toison blonde, ses lèvres écarlates et ses seins nus.

— Tu veux que j'danse pour toi ?

— Danser ? Pour moi ? Je ne...

— C'est une table de danse. Là ! (Elle caressa la table de

Dave.) Cinq dollars. Elle te plaît, cette musique ?

— Voui, je crois.

Scarlett grimpa aussitôt sur la table et Dave lorgna le string rouge sur lequel était brodé en violet « Tant d'hommes et si peu de temps ».

Quel air était-ce ? Dave l'ignorait. Il savait seulement que c'était du rock'n'roll. Cela lui plaisait. Scarlett se tenait debout au-dessus de lui, ses yeux rivés aux siens. Elle se mit à onduler des hanches, tout en taquinant la pointe de ses seins du bout des doigts.

Ah ça, pour être loin de l'Oklahoma, j'en suis loin ! se dit Dave.

Et il siffla une longue gorgée de bière avant de se rendre compte de ce qu'il faisait.

Le ventre plat de Scarlett se trémoussait sous ses yeux. Puis elle offrit sa croupe à ses regards, faisant jouer les muscles de ses fesses.

Dave but encore une lampée de bière et ses yeux s'écarquillèrent. Scarlett avait glissé ses deux pouces dans le string et commençait à le faire descendre centimètre par centimètre le long de ses cuisses huilées. Puis elle tournoya au rythme de la musique et bing : c'était là, juste devant son visage. C'était là, là, là...

Dave sentit une pulsation entre ses jambes. Il avait la gorge sèche et sa bouche formait un O. Les hanches de Scarlett ondulaient.

Dave suivait leur évolution. Nouvelle pulsation, très forte celle-là, entre les jambes.

Bon sang ! Qu'est-ce que...

Une chose surgissait dans son froc. Une chose palpitait, tressautait, comme embrasée d'un feu vif. Bouche bée, il contempla son pantalon qui gonflait. Qui gonflait et gonflait toujours.

Sa braguette craqua. Une chose immense et monstrueuse en surgit, qui ne cessait de s'allonger. Scarlett dansait. La chose continuait de croître sous la table. Elle se cognait contre les pieds comme une batte de base-ball enveloppée de chair. Les yeux de Dave sortaient de leurs orbites et sa langue était paralysée. Et cela continuait de croître. Scarlett sentit la table trembler, puis soudain celle-ci décolla du sol.

— Hé ! cria-t-elle. (La bulle de chewing-gum se colla sur ses lèvres.) Qu'est-ce que tu fais ?

Le mââchin, incontrôlable à présent, retourna la table sur sa tige rigide. Scarlett valdingua, Dave se leva d'un bond. À la fois horrifié et fasciné, il constata que sa queue saillait d'environ quarante centimètres de son pantalon déchiré. Scarlett se releva, furieuse et belle dans sa colère et découvrit à son tour le mââchin. Son visage pâlit. Sous les lumières rouges, son teint prit celui d'un poisson cuit au court-bouillon. Elle poussa un gémissement, puis tomba à la renverse sur la moquette. Scarlett s'était évanouie.

Une brune se mit à piailler en tendant le doigt. Dave tentait de retenir le mââchin, mais il se tortillait comme un cobra d'avant en arrière. Soudain Dave se rendit compte que ses couilles avaient enflé au point de ressembler à deux boulets de canon. Sa panique redoubla. Quelque chose heurta le jukebox. L'aiguille glissa en scratchant sur le disque. Un silence de mort tomba dans la salle, comme Dave se débattait avec son mââchin. Il avait encore poussé de cinq centimètres et s'agitait comme un piston.

— Ô Dieu ! Dieu tout-puissant ! hurla une voix masculine. Cette enflure est possédée.

Les clients se ruèrent vers les portes, renversant tables et chaises. Le mââchin était maintenant d'une grosseur monstrueuse. Une véritable pièce d'artillerie. Emporté par ce poids, Dave zigzagua à travers la salle, tourbillonnant comme une toupie. Derrière le bar, un Latino brandit un crucifix et plongea aussitôt pour se mettre à l'abri. Dave saisit la tête du mââchin qui fouaillait l'air. Il se précipita dans Bourbon Street, le tenant devant lui à la manière d'un gouvernail. Il se dit que depuis qu'elle existait, cette rue en avait vu des vertes et des pas mûres. Toutefois, il doutait qu'un spectacle eût créé autant d'agitation : cris, rires, hurlements et glapissements, femmes tombant dans les pommes ! La tête du mââchin aurait empli un heaume de chevalier et ses cinquante-cinq centimètres de longueur tressautaient de menaçante façon. Les fêtards du Quartier français s'écartaient devant Dave. Un ivrogne aux yeux rouges le salua et chavira sur le trottoir. Un cheval tirant une carriole se cabra, ses sabots battirent l'air, son équipement paraissait bien malingre par rapport à celui de Dave. Deux femmes charpentées en robes étincelantes braillèrent :

— Gloire à Dieu !

— Seigneur, je vais avoir une crise cardiaque !

Dave les avait dépassées de quelques pas chaloupés lorsqu'il se

rendit compte que c'étaient en fait des travestis. Quelques intrépides, le visage maquillé de blanc et portant perruques, prirent Dave en chasse. Étaient-ce des hommes ou des femmes, ceux-là ? Dave l'ignorait.

Il empoigna son mââchin, l'orientant dans la direction qu'il voulait prendre et pria le Ciel de pouvoir gagner l'hôtel avant... ma foi, juste avant.

Dave traversa en courant le vestibule chichement éclairé. Le réceptionniste, bouche bée, essuya frénétiquement les verres de ses lunettes. Puis Dave se hissa dans l'escalier, son mââchin cognant les marches devant lui. Il se rua dans sa chambre, claqua la porte derrière lui et tira avec violence le verrou.

Enfin, à bout de souffle, il s'appuya contre la porte.

Le mââchin se mit alors à rapetisser. Il se dégonfla vite ainsi que les énormes testicules violacés. Dave sentit le centre de son équilibre se modifier. Il tangua un peu avant de s'affermir sur ses pieds. Le mââchin diminuait encore : vingt-cinq, quinze, dix, cinq... Horreur ! Quatre centimètres. Puis la diabolique quéquette pendit de nouveau comme une crevette bouillie ; les bourses n'avaient plus que la taille de vulgaires petits cailloux de rivière. Les battements du poulx de Dave se calmèrent et son sang reprit les voies normales de circulation.

Dave éclata de rire. Mais d'un rire un rien dément. L'élixir de miss Fallon était certes efficace, mais si chacune de ses érections prenait cet aspect gargantuesque, quelle femme accepterait d'accueillir un tel monstre ? Saisi de vertige, il gagna le téléphone, ouvrit brusquement l'annuaire et chercha avec rage les Fallon. Il y en avait une douzaine. Il composa le premier numéro à toute allure. Un homme répondit et raccrocha au nez de Dave lorsque celui-ci lui demanda si la femme qui avait la boutique vaudou vivait là. À chacun des autres numéros, on l'envoya au diable de la même façon. Une femme lui écorcha les oreilles par sa bordée de jurons en cajun.

Après avoir composé sans plus de succès le dernier numéro, Dave demeura assis, le téléphone posé sur les genoux.

L'aube allait se lever dans une éternité. Dave prit une douche froide. L'engin sommeillait, mais sa taille était décevante. Puis Dave alla se coucher, remonta le drap jusqu'au menton, ferma les yeux et se mit à compter les moutons. Mais malgré lui, il compta des stripteaseuses aux lèvres écarlates et humides, dansant sur les tables. Le mââchin tressaillit légèrement. Dave en eut la chair de poule. Il

imagina qu'il passait en justice à cause de ses impôts impayés. Le mââchin se calma. Dave s'allongea sur le ventre et finalement sombra dans le sommeil.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait encore nuit. Les bruits de Bourbon Street avaient cessé, mais le cœur de Dave cognait fort.

Qu'est-ce qui l'avait donc réveillé ? Il demeura allongé sans bouger.

De la rue montèrent les cris d'une femme. Une voix chaude et sans doute passablement avinée.

— Hé ! les gars, qui veut un tour gratuit ? C'est la dernière offre. Ginger s'en va.

Ô mon Dieu ! songea Dave, juste avant qu'une tige palpitante et charnue se mette à pousser de son corps.

— Hé ! les étalons ! s'égosilla Ginger. Venez, les chéris. J'ai besoin d'un homme !

Dave s'agrippa avec force à l'armature en fer de son lit. Le mââchin gigotait comme un fou. Il avait déjà vingt-cinq centimètres et continuait à croître. Il le tirait même hors du lit, et comme Dave atterrissait à plat ventre sur le sol, les testicules reprirent la taille de boulets de canon, frissonnèrent et roulèrent vers la porte.

Dave se retint à une table. Celle-ci se renversa avec bruit ainsi qu'une lampe. Le mââchin le tirait vers l'avant et cherchait à saisir la poignée de la porte.

— Allez, venez, quoi ! cria Ginger, piaffant d'impatience. Le premier qui mesure quinze centimètres et qui a envie...

Ô mon Dieu ! songea Dave. Si seulement elle savait...

La tête du mââchin heurta de toutes ses forces la porte. Dave n'éprouva aucune douleur, mais le bois se fendit. Dave saisit le mââchin à deux mains comme pour étouffer un serpent, mais il échappa à sa poigne et cogna de nouveau la porte. Puis un seul élan d'une violence inouïe le fit traverser le bois comme un bédard et Dave reçut jusque dans le cerveau des décharges nerveuses.

— Je veux baiiiiiseeee ! brama Ginger comme une bête en rut.

— C'est moi qui commande ici, non, mais ! s'emporta Dave.

Il empoigna de nouveau à deux mains le mââchin qui tressautait pour le faire rentrer dans la chambre.

— C'est moi qui commande ici, j'te dis, imbécile de mes deux !

Le mââchin se replia, rouge de rage, aurait-on dit, et s'enroula plusieurs fois autour de la gorge de Dave.

Ce dernier voyait déjà la une des journaux lorsqu'on aurait découvert son corps. Cette vision décupla ses forces. Il desserra les nœuds qui l'étranglaient, et ses testicules se mirent à battre, tels deux cerveaux renégats. Il parvint à glisser ses doigts entre deux boucles et put ainsi respirer un peu. Le mââchin recula presque dédaigneusement et cogna la porte. Les gonds craquèrent. L'un d'eux céda dans une pluie d'éclats de bois et de peinture.

— Ah ! bande de dégonflés ! piailla Ginger.

Ses invectives se perdirent dans Bourbon Street tandis qu'elle s'éloignait.

Le mââchin, lui continuait de s'acharner sur la porte. Le deuxième gond céda à son tour et la porte tomba dans le corridor avec bruit. Une autre porte s'ouvrit, un homme et une femme d'un certain âge pointèrent la tête. Ils virent un homme nu qui luttait avec un python pâle. Ils battirent aussitôt en retraite dans leur chambre et barricadèrent leur porte avec des meubles.

Dave serra de toutes ses forces le mââchin à deux mains. La tête vira au violet. La tige striée de veines gigota avec fureur pour se libérer.

— Non ! glapit Dave, le visage ruisselant de sueur. Non, non et non !

Il crut entendre sa maudite quéquette pleurnicher. Celle-ci se racornit et presque en même temps, les testicules dégonflèrent. Une seconde plus tard, l'ensemble avait repris sa taille minuscule. Jamais Dave n'avait été aussi heureux de sa vie.

C'est alors qu'il aperçut deux souliers. Et au-dessus de ces souliers se dressait le réceptionniste dont les yeux saillaient derrière les verres de ses lunettes.

— Nous n'autorisons pas, déclara-t-il d'un ton glacial, ce genre de comportement dans notre établissement.

Dave se rhabilla et fit ses valises sous l'œil sévère du réceptionniste et d'un vigile. Il remboursa le prix de la porte (grâce à sa carte de crédit). Quelques minutes plus tard, Dave se retrouvait dans Bourbon Street, déserte à cette heure, sa valise dans une main, les pans de sa chemise hors du pantalon.

Le soleil se levait. Déjà une brume de chaleur montait par vagues scintillantes des pavés.

Dave était assis sur le trottoir devant la porte de la boutique de miss Fallon lorsque Malcolm arriva pour ouvrir à 9 h 30.

— Vous avez tout bousillé, hein ? Si, si, je le sais. Vous avez tout bousillé.

Dave pénétra dans la boutique, s'assit dans un coin, tout penaud, et attendit miss Fallon.

Cette dernière n'arriva que vers 10 h 30, vêtue cette fois d'un jean rose et d'une blouse à fleurs. Malcolm brandit un doigt crochu vers Dave.

— Le touriste a tout foutu en l'air ! déclara-t-il.

Miss Fallon se contenta de pousser un soupir en hochant la tête.

— Bon ! Bon ! j'ai bu une bière, et alors ? Avoua Dave, une fois dans le bureau de miss Fallon. Personne n'est parfait. Ce que je voulais, c'était quatre ou six centimètres de plus, et non des mètres ! Vous m'avez refilé quelque chose qui aurait fait la fierté de Frankenstein !

— À ce point ?

Malgré elle, miss Fallon pouffa derrière sa main.

— Ne riez pas ! C'est pas drôle ! Vraiment pas ! Je ne peux pas continuer à démolir les portes avec ce... ce monstre ! Faites-moi redevenir comme avant ! Bon Dieu, gardez l'argent, mais rechangez-moi !

Miss Fallon qui trônait, royale, derrière son bureau, contempla le visage enflammé de son client.

— Navrée ! C'est impossible.

— Oh ! Vous voulez plus d'argent ? C'est ça ? Bon sang, il ne me reste plus de liquide ! Vous acceptez la carte Visa ? Mastercard ? C'est tout ce que j'ai...

— Je ne peux vous faire redevenir comme avant, déclara miss Fallon. Il n'existe aucun charme ni potion pour ceux qui souhaitent un mââchin plus petit.

— Oh ! soupira Dave qui eut l'impression de se dégonfler

comme une baudruche.

— Navrée ! (Miss Fallon haussa les épaules.) Si tu m'avais écouté, tout irait bien. Mais...

Miss Fallon laissa sa phrase en suspens. Il n'y avait plus rien à ajouter.

— Mais je ne peux pas... Je ne peux pas rentrer chez moi dans cet état ! Seigneur, surtout pas ! Comprenez... si j'avais une érection dans l'avion.

Sourcils froncés, miss Fallon réfléchit un instant à cette question pour le moins délicate.

— Attends ! dit-elle enfin.

Elle décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Salut ! C'est moi. Viens ici et apporte les produits.

— Qui est-ce ? À qui avez-vous téléphoné ?

Les yeux couleur de cuivre de miss Fallon pétillaient de joie.

— À ma tante Flavia. C'est elle qui a préparé le gniouf. Une partie du breuvage que tu as bu.

Miss Fallon tambourina sur son bureau.

— Tu veux redevenir comme avant ? On est bien d'accord ?

— Oui ! Et je ferai n'importe quoi pour ça ! Je le jure devant Dieu.

Miss Fallon se pencha un peu en avant.

— Accepterais-tu que Ton fasse l'expérimentation sur toi ?

— L'expéri... (Le mot demeura coincé en travers de la gorge de Dave.) Comment ?

— Oh ! rien de douloureux. Juste essayer un élixir, puis un autre. Tu risques d'avoir un estomac en acier blindé, mais nous finirons bien par trouver le remède. Avec le temps, certes.

— Le temps ? (Un fourmillement de terreur rampa dans les tripes de Dave.) Combien de temps ?

— Un mois. (Miss Fallon retira d'un geste preste un grain de poussière de son bureau.) Deux, peut-être. Trois, tout au plus.

Trois mois, songea Dave. Trois mois à boire une horrible mélasse.

— Disons quatre au grand maximum, ajouta miss Fallon après réflexion.

Saisi de vertige, Dave chancela sur ses pieds.

— Ma tante Flavia a chez elle une chambre qu'elle réserve aux invités. Je vois que tu as déjà fait tes bagages, ajouta-t-elle en désignant la valise d'un signe de tête. Tu peux t'installer chez elle, si tu veux. Cela ne te coûtera pas plus de cent dollars par semaine.

Dave voulut parler, mais n'émit qu'un grognement sourd.

Sur ce, tante Flavia arriva en traînant une valise. C'était une métisse bien charpentée aux yeux couleur de cuivre. Son visage allongé ressemblait à une prune ridée. Elle arborait un cafetan rouge et or. De petits crânes de souris ornaient le lobe de ses oreilles.

— Oh ! quel bel homme ! s'exclama tante Flavia.

Elle sourit à Dave, dévoilant une dent en or. Puis elle posa sa valise sur le bureau de miss Fallon et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait des fioles remplies de liquides noirs, de racines poussiéreuses, de poudres grossières et un sac de *Terre de cimetière de tante Esther, la seule authentique*.

— J'ai apporté tout le feu d'artifice, déclara tante Flavia. On commence ?

— Dès que ton pensionnaire sera prêt, précisa miss Fallon. (Dave avait légèrement verdi.) Oh ! j'ai oublié de te dire que tante Flavia était veuve. Elle a toujours aimé les hommes de grande taille, si tu vois ce que je veux dire.

Dave découvrit alors la chose tandis que tante Flavia sortait quelques flacons et sachets de la valise. Un appendice flasque qui balayait le devant de son cafetan et qui pendait entre ses jambes. Une chose... qui avait l'air fort grande.

— Ô mon Dieu ! murmura Dave.

— Comme je te l'avais dit, ajouta miss Fallon, j'aime satisfaire mes clients.

Tante Flavia transvasa un liquide noir d'un flacon dans un autre et y mélangea une poudre sentant la chauve-souris morte. Le liquide commença à bouillonner et à fumer.

— C'est le plus beau jusqu'à présent, dit-elle à l'adresse de miss Fallon. Un peu maigrichon, mais c'est la taille du mââchin qui compte, pas ?

Sur ce, elle éclata de rire et flanqua un coup de coude dans les côtes de Dave.

Ce dernier relut le petit écriteau posé sur le bureau de miss Fallon : « Ce jour est le Premier Jour de Repos de Votre Vie. »

— Longue vie ! lança tante Flavia en offrant à Dave la potion.

Il y eut un bruissement d'étoffe au niveau du bas-ventre de tante Flavia.

Dave saisit le flacon, sourit faiblement et sentit le mââchin lui lancer un petit coup de bête affamée.

L'HOMME IDÉAL

Richard Christian Matheson

La jeune femme était en larmes.

— Docteur, c'est le pire des salauds ! Il fait des trucs horribles, si vous saviez !

Le médecin changea de position dans son fauteuil et continua à prendre des notes.

— Qu'est-ce qui vous a décidée à venir me voir ?

La femme hésita.

— Parce que ça devient de pire en pire... Hier soir, il m'a demandé de lui préparer quelque chose à manger. (Elle fit la moue.) Il m'a obligé à chauffer le ragoût jusqu'à ce qu'il devienne brûlant, puis soudain, il s'est fâché. (D'une voix tremblotante, elle poursuivit :) Il m'a pris les mains et les a plaquées sur le fourneau.

Elle montra ses paumes. Elles étaient à vif et couvertes de pommade.

Le médecin se recroquevilla imperceptiblement.

— Avez-vous appelé la police ?

— Non. Il a arraché le téléphone du mur, puis il m'a frappé avec sa ceinture. (Elle se frotta les bras.) Je suis couvert de bleus.

— Et ça dure depuis combien de temps ? s'enquit le médecin.

La femme agita une main fébrile.

— Je ne m'en souviens pas... Trois ans. Plus, peut-être.

— Avez-vous songé à le quitter ?

— Tous les jours, répondit-elle en tentant de se ressaisir. Mais il me retrouve à chaque fois. J'ai bien essayé de le mettre à la porte, mais c'est qu'au lit il me fait...

Le médecin leva le nez de ses notes.

— Pourriez-vous être plus précise ? Il est important que je comprenne ce que vous vivez. C'est la première étape du traitement.

Elle le regarda d'un air gêné.

— La nuit dernière...

— Oui... ?

— La nuit dernière, eh bien, après m'avoir frappé, il m'a attaché aux montants du lit, dans la chambre. (Elle inspira brusquement.) Puis il m'a violé.

Le médecin déglutit.

— C'était horrible, mais en même temps merveilleux. C'est qu'il me fait des choses qu'aucun autre homme ne m'a faites. (Pour la première fois, la femme esquissa un semblant de sourire.) Des choses incroyables. Comme un fantasma qui devient réalité.

— Et pouvez-vous me décrire ces choses ?

Elle tomba dans un silence embarrassé.

— Impossible, c'est trop intime. Je ne le pourrai pas.

Le médecin acquiesça du chef.

— Quand vous serez prête...

De manière inattendue, le visage de la femme se crispa.

— Docteur, j'ai si peur... Il est fou et je n'arrive pas à me décider à le quitter.

Le médecin émit un petit bruit de compréhension et continua d'écouter sa patiente.

— Il a tué deux de mes chiens et la semaine dernière, il a éventré avec un couteau toute la portée de chatons de ma chatte. (Elle ferma les yeux de toutes ses forces.) Lorsqu'il était enfant, il a tué un lapin à coups de marteau. Et il a fait des choses encore plus

épouvantables. Il me l'a dit.

N'y aurait-il donc jamais de fin ? Songea le médecin.

— Il a essayé d'empoisonner une de mes amies parce qu'elle ne cessait pas de le harceler pour qu'il couche avec elle. (Les pommettes de la femme frémirent.) Il lui a envoyé des bonbons en signant la carte du nom des enfants de mon amie. Les bonbons étaient remplis d'arsenic. Elle est mourante, à présent. Ses nerfs sont détériorés.

Le médecin posa son bloc-notes sur le bureau.

— Écoutez-moi. Vous devez quitter cet homme. Tout de suite. Aujourd'hui.

— Le problème, c'est qu'avec lui je ressens des choses que je n'ai jamais éprouvées avec un autre homme. Peut-être que vous pourriez lui parler ?

— Non. Mais à votre place je le préviendrais par téléphone et je mentirais. Vous devez lui dire que votre médecin vous a fait hospitaliser dans une autre ville de l'État. Je veux que vous preniez l'avion aujourd'hui même.

Il posa sa main sur celle de la femme.

— Vous devez à tout prix fuir cet homme. Aucun compromis n'est possible. Il est malade. Il faudrait lui interdire de voir des personnes saines.

Elle serra avec force sa main, comme une enfant en quête de protection.

— Vous ne croyez pas qu'il est sincère au lit ? Peut-être qu'il m'aime vraiment.

— Non ! Il faut partir. Vos jours sont peut-être comptés.

— Mais d'autres femmes ont réagi de la même façon, poursuivit-elle, comme pour défendre son point de vue. Il leur fait connaître l'extase. À toutes.

Le médecin appuya sur une touche et interrompit sa patiente qui avait recommencé de pleurer.

— Réservez un aller simple en avion pour Honolulu, dit-il à sa secrétaire. Au nom de miss Shubert... Pour aujourd'hui.

Il prit alors sa patiente par les épaules.

— Maintenant, écoutez-moi bien, je veux que vous alliez chez vous et que vous fassiez vos bagages, que vous preniez un taxi jusqu'à l'aéroport et que vous partiez aujourd'hui. C'est le seul moyen d'échapper à ce fou.

La femme regarda le médecin d'un air perdu et fit oui de la tête.

— Bien, fit ce dernier.

Quinze minutes après que l'avion de miss Shubert eut décollé, le médecin complétait ses notes dans son cabinet qui surplombait la ville. L'un des postes secondaires de téléphone se mit à sonner et le médecin appuya sur la touche d'écoute.

— Oui ? Le psychiatre de miss Shubert à l'appareil... Non, je ne sais pas où elle est. Elle est partie aujourd'hui sans un mot. Mais je suis content que vous m'ayez appelé. Je pense que vous êtes une femme que j'aimerais connaître.

Le médecin se mit à trembler et passa une main dans ses cheveux à l'idée de la première chose qu'il allait lui faire.

NUIT SANGLANTE

Chet Williamson

Elle était le feu, la passion et la sensualité mêmes. Son corps soudé au sien, elle répondait à chacun de ses coups de reins. La lumière des bougies chatoyait sur la fine pellicule de sueur qui lui couvrait la peau. Un goût de sel lui emplit la bouche comme ses lèvres cherchaient la nuque et les épaules de cette femme. Son orgasme approchait dangereusement et il releva la tête pour contempler le panneau du lit en chêne afin de se contrôler, de retenir le torrent qui menaçait de jaillir. C'était là une sensation beaucoup trop impérieuse pour qu'il pût l'endiguer en maîtrisant simplement ses muscles.

Ce fut alors qu'elle gémit différemment et qu'elle se raidit. Il comprit qu'elle jouissait et il se laissa aller, enfin. Le gémissement se mua en un cri sourd, et le plaisir, chez lui, se teinta d'une douleur aiguë. Les ongles de la femme sillonnaient son dos de traces rouges.

Il frémit avec violence. Pourtant cette douleur accentua l'embrasement dans son sexe et il recommença à éjaculer avec même une force accrue. Il ferma les yeux et se laissa emporter. L'extase le plongea plus profondément dans son rêve. Les draps froids et sans un pli dans lesquels il dormait seul ne furent pas même un fugitif souvenir.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il sentit que la toile sous son corps était toute poisseuse. Son pantalon de pyjama était également humide et le tissu autour de ces taches était devenu raide comme de l'amidon.

Seigneur ! songea-t-il. Un rêve érotique. Pas étonnant que j'aie sali les draps.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais eu un rêve d'une telle intensité. Il se rappelait avec acuité le contact du corps de cette femme contre le sien, son visage illuminé par l'extase sur l'oreiller blanc. Et il aurait juré que son parfum flottait encore dans la chambre, un parfum suffocant, lourd, musqué, qui s'accordait à la perfection à l'ardeur qu'elle avait déployée dans l'amour.

Richard Bell repoussa le drap, posa les pieds sur le sol et regretta d'être obligé d'aller au bureau. Il aurait tant voulu que cette femme existe et soit encore là, avec lui, dans son lit, attendant – non, quémandant – un autre combat de boxe.

Car pour Bell, l'amour se réduisait à cela : un combat de boxe. Un combat à livrer, un match entre dominant et dominé, non pas sadomasochiste, mais à la manière d'une lutte entre deux adversaires. Et si Bell parvenait à faire jouir la fille – et il y parvenait souvent –, c'était lui le vainqueur. Il marquait un point, mettait l'adversaire K.-O., le souffle coupé, gisant sur le dos.

Mais parfois – rarement, Dieu merci ! –, il loupait son coup, flanquait des gnons trop vite. Et lorsqu'il ratait totalement le but, c'était lui qui se retrouvait faible et sans vie.

Et, cela se comprend, Bell n'aimait pas du tout cette sensation-là. Voilà pourquoi la nuit avait été si bonne. Ils avaient été parfaits, tous les deux. Il avait fait jouir cette femme avec une intensité dont il n'aurait pas cru le sexe faible capable. Cela avait été foutrement bon ! Rien que d'y repenser, voilà qu'il bandait de nouveau.

Stop. Il ne voulait pas trop penser à cela avant de partir travailler.

Bell se leva d'un bond et se rendit dans la salle de bains. Il jeta son pyjama maculé dans le panier à linge sale, puis se rasa, se doucha, mais alors qu'il se séchait, il sentit une irritation dans son dos. Il effaça à coups de serviette la buée qui obscurcissait le miroir, se tourna et regarda par-dessus son épaule.

Là, depuis le haut de la colonne vertébrale jusque dans les poils frisés et drus juste au-dessus du coccyx, il découvrit quatre fines traînées rouges et parallèles. Il les observa, les yeux plissés, et se contorsionna pour les toucher du doigt.

Mais oui, ces traces existaient bel et bien. Il sentit de tout petits bourrelets, comme si des ficelles avaient été tendues sous sa chair. Il lui vint tout à coup une idée, et vite, il retourna dans sa chambre pour examiner le lit. Il y avait des taches de sang sur le drap

du dessous, de vagues traces rougeâtres que jamais il n'aurait remarquées s'il ne les avait pas cherchées.

Que se passe-t-il, bon sang ? Une fille se serait-elle glissée dans mon lit, cette nuit, pour me baiser jusqu'à me rendre fou ? À moins que je ne sois sorti et me sois saoulé au point d'en oublier que je l'ai draguée ?

Non, pas le moindre signe de gueule de bois et le livre à côté de son lit lui rappela qu'il l'avait lu jusqu'à sombrer dans le sommeil. Il retourna le volume et regarda la couverture : un beau mec soulevait un drap lisse avec un pistolet, dévoilant ainsi à l'acheteur éventuel les charmes d'une fille nue.

Une connerie de livre de poche, se dit-il, avec de la violence, de l'action et du sexe.

Un instant, l'esprit de Bell fonctionna à toute blinde et il se demanda si tout ne venait pas de là. Aurait-il rêvé une scène de ce livre et...

Mais ces marques, bon Dieu, d'où venaient-elles ?

Bizarre. Très bizarre. Peut-être s'était-il griffé lui-même ? À moins qu'il ne se soit passé les mains dans le dos comme pour ce gag de lycéen qui consiste à s'ébouriffer les cheveux par-derrière pour faire croire que c'est un autre qui le fait.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge et se dépêcha. Pourquoi ne pas raconter cela à Perry ? Peut-être aurait-il, lui, une explication ?

Lundi

— Des stigmates, suggéra Perry.

— Des stigmates ? Comme les plaies du Christ qui apparaissent sur le corps des gens, à Pâques ?

Perry gloussa.

— En quelque sorte. Certaines personnes sont capables de se faire saigner, consciemment ou inconsciemment, de se couvrir le corps de cicatrices, de plaies, comme tu veux.

Perry sourit gentiment à Bell, qui hochait la tête.

— Ça ne me semble guère possible.

— Pourquoi pas ? Ton rêve t'a incité inconsciemment à te griffer.

— Tu crois ?

Bell posa un doigt sur ses lèvres.

— Je préférerais qu'aucun collègue de bureau ne soit au courant que j'ai encore...

Bell hésita.

— Des émissions nocturnes ? fit Perry, hilare. Ne t'inquiète pas. Motus et bouche cousue. Je ne révélerai à personne que tu as encore une vie sexuelle d'adolescent.

— Gros malin, va. Toi, tu es marié, et tu n'as pas les mêmes problèmes.

Perry soupira.

— Je t'envie presque, tu sais, fit-il d'un air rêveur.

— Que veux-tu dire par là ?

— Eh bien, si tous tes rêves sont aussi réalistes que ça, expliqua Perry en désignant le dos de Bell, ils doivent être géniaux. Bon sang, tu pourrais baiser toutes les nanas, mortes ou vivantes ! Cybill, Cher, Madonna, Eleanor...

— Eleanor ?

— Oui, Eleanor Roosevelt. La beauté n'est pas tout.

— Ben toi, mon cochon ! fit Bell en éclatant de rire. (Puis, de nouveau sérieux :) Et comment je pourrais toutes les baiser ?

Perry haussa les épaules.

— Endors-toi en pensant à elles, tout simplement. Pourquoi pas ?

Bell réfléchit au conseil de Perry. Il y songea tout en travaillant, y resongea aussi en retournant chez lui et il y songeait encore en dînant. Peut-être que Perry avait raison ? Peut-être qu'il était *capable* de contrôler ses rêves, de les rendre vrais ?

Mais lorsqu'il pensa à toutes les femmes avec qui il aimerait coucher, Bell eut très peur. Stars de cinéma, mannequins, femmes du

monde. Il y avait tout à parier que ces femmes-là avaient deux points en commun. Un, la beauté, et deux, un penchant pour le sexe.

Et pourquoi pas ? Ces femmes-là peuvent imposer leurs quatre volontés, demander les résultats des tests du Sida, puis se taper qui bon leur semble. Et si M. Mercredi soir se révèle nul en la matière, il reste toujours M. Vendredi soir. Seulement, voilà, un fiasco avec les célèbres pouliches du passé – Messaline, la Grande Catherine, Cléopâtre – et on a la tête tranchée !

Mais supposons que les rôles soient inversés, se dit Bell. Si moi, Richard Bell, je deviens un autre dans mes rêves, un homme qui ne peut pas rater son coup, comme Don Juan, Casanova ou même Errol Flynn ?

Bell avala la dernière bouchée de son surgelé et sourit aux anges.

Bonté divine ! ça marche peut-être !

Il jeta la barquette en alu dans la poubelle et les couverts dans l'évier, puis se rendit dans la chambre d'ami et ouvrit le placard.

Il y avait là une douzaine de grands cartons. Sur l'un d'eux était inscrit : « Livres ». Bell le sortit, souleva les rabats et examina les souvenirs érotiques de sa vie d'étudiant.

La Perle, un favori des associations d'étudiants pour les lectures en groupe, le *Kama-sutra*, génial quand on aime crier « Om » pendant l'amour, *Ma Vie secrète* (il contempla un instant l'ouvrage, puis se remit à fourrager dans le carton). Et là, tout au fond, il trouva les *Mémoires* de Casanova en un volume en similicuir.

Qu'est-ce que je risque ? songea-t-il. Une simple lecture de chevet, voilà tout.

Bell consulta sa montre. 20 heures. Il était vraiment très tôt pour aller se coucher. Quoique...

Il se doucha, puis se rasa tout en sachant fort bien qu'il allait devoir se raser de nouveau le lendemain matin. Enfin il alluma sa lampe de chevet et se glissa nu sous les draps. Ouvrant le livre au hasard, il commença à lire. Bientôt, le matelas moelleux, la fraîcheur des draps et cette prose ancienne le calmèrent et le détendirent en dépit de l'érotisme de l'ouvrage. Lorsque Bell sentit venir le sommeil, il reposa le livre, éteignit, puis s'imagina comme Casanova lové dans les mêmes bras frais et d'une blancheur de marbre, prêt à déployer les dons d'amant qui avaient fait sa réputation.

Dans son état de semi-sommeil, il eut une érection qui ne cessa de s'amplifier au point qu'il eut l'impression que son sexe occupait tout l'espace du lit, puis de la chambre et finalement de la terre entière. Alors ce nouvel univers s'ouvrit à lui, se transforma en un immense vagin qui l'enserrait étroitement et qui s'empala sur lui si profondément qu'il en sentit le cœur brûlant comme un volcan.

Le fantasme cessa là et Bell se perdit dans son rêve.

Mardi

La première chose qu'il aperçut le lendemain matin lorsqu'il souleva ses paupières endolories, ce furent les grosses aiguilles de son réveil sur 11 heures. Un vent de panique l'emporta et il voulut se lever. Mais une douleur fulgurante le terrassa, comme si tous les muscles de son corps, étirés jusqu'à leur point de rupture pendant des heures, se relâchaient tout à coup sans avertissement. Bell retomba sur le dos, gémissant. Il contempla son corps.

Les draps et les couvertures gisaient en vrac sur le sol, telle une rivière houleuse de laine et de coton. Le drap du dessous était trempé de sueur, raide à maints endroits, collant à d'autres. Il remarqua deux taches encore humides, rouge brique. Du sang.

Son corps était couvert de meurtrissures aux coudes et aux genoux. Les poils de son pubis formaient de petites touffes raidies par les sucs séchés. Des croûtes constellaient le haut de ses cuisses. Ses testicules lui faisaient atrocement mal, et le bord de la peau douce protégeant son gland était déchiré à plusieurs endroits.

Tremblant de peur et de douleur, il s'examina attentivement pour découvrir la source de ses maux. Ce fut alors qu'il se souvint des vierges.

Deux vierges, des sœurs jumelles âgées de quatorze ans. Leur mère, une duchesse qu'il avait séduite plusieurs mois auparavant, les lui avait amenées en le suppliant de les initier à l'amour avant qu'elles ne fussent rudement embrochées par leurs frères ou les domestiques. Bell s'était exécuté avec joie et avait rompu ces deux hymens avec une dextérité et une délicatesse telles qu'aucune de ces jeunes filles n'avait sourcillé ni poussé le moindre cri. Il les avait entraînées toutes deux dans le paroxysme de l'extase jusqu'à ce qu'elles défaillent d'épuisement. Puis il avait reporté ses égards sur la duchesse, qui avait répondu à ses ardeurs comme un animal affamé. Il avait assouvi cette femme et l'avait laissée sans le souffle. Cet épisode n'avait été qu'un

prélude.

Toujours cloué au lit, tandis que le soleil tentait en vain de percer à travers les rideaux tirés, Bell se souvint des femmes qu'il avait aimées pendant la nuit : nobles, souillons, servantes, jeunes filles et même des femmes mûres, épanouies à la fois par les ans et la sève. Toutes s'étaient soumises à sa puissance phallique et avaient adoré l'immense dieu charnu qu'il portait. Toutes avaient fondu comme les chandelles flanquant les myriades de lits sur lesquels il les avait emportées. Aucune n'était demeurée insatisfaite.

Aucune !

Bell sourit.

Il mit les draps à tremper et téléphona à sa secrétaire pour lui expliquer qu'il avait eu la nausée toute la nuit et qu'il s'accordait une journée de repos. Il lui assura qu'il se sentait mieux et qu'il reviendrait travailler le lendemain. Ensuite, il se doucha, prit un léger déjeuner et fit une sieste qui se prolongea jusqu'à 18 heures. Alors il s'offrit la gâterie d'un dîner au restaurant, puis alla au cinéma en évitant soigneusement les films classés X.

Il vaut mieux, se dit-il, que tu aies une bonne nuit de sommeil.

Mercredi

Le lendemain matin, Bell se réveilla frais et dispos, après une nuit sans rêves. Les vives couleurs de ses hématomes avaient viré au gris pâle, ses petites écorchures s'étaient cicatrisées et ses muscles, bien qu'encore roides, étaient moins douloureux que la veille. Il appuya doucement sur son scrotum, mais les ligaments enflés avaient repris leur état normal et il n'éprouvait plus que de temps à autre les élancements de sa migraine.

Quand il arriva au bureau, Perry l'attendait, une tasse de café à la main.

— Alors ? fit-il. Avec qui as-tu couché pour être resté crevé toute une journée ? King Kong ?

Bell éclata de rire malgré lui.

— La fièvre. Un petit accès de fièvre, voilà tout.

Perry branla du chef d'un air entendu.

— Bien sûr. La fièvre au corps. Allez, Rick, qui c'était ? Mata

Hari ? Marilyn Monroe ?

— Écoute, je te l'ai déjà dit. Une bonne vieille fièvre avec diarrhée-nausée-suées et tout le bataclan. Pas de rêves, pas de femmes. Rien. La fièvre.

— Oh ! bon, bon !

Perry se leva et gagna la porte.

— Rick, écoute-moi bien. Si tu veux me faire croire que c'était la fièvre alors que je sais pertinemment que tu as joué à Don Giovanni, à ta guise.

Perry sortit dans le corridor, puis pointa la tête par l'embrasure de la porte et murmura :

— J'espère que ta pêche aux crabes a été bonne.

Cette nuit-là, Bell suivit la suggestion de Perry. Comme il ne trouva rien sur Don Juan en librairie, il se rendit à la bibliothèque où il prit des poèmes de Byron et le libretto de l'opéra de Mozart.

Ce fut amplement suffisant.

Bell fut plutôt surpris des performances de Bell/Don Juan. La nature l'avait moins favorisé que Bell/Casanova – le membre de Don Juan était moins long que le sien –, mais il se félicita de la technique qui donna à ces dames un bonheur indicible. Au cours de son rêve, Bell joua de ses mains, de sa bouche et de ses pieds plus qu'il ne l'aurait jamais cru possible. Et, à maintes reprises, il fut satisfait lui aussi, car Don Juan sut compenser sa trop petite taille par une puissance infaillible. Durant ce combat, il utilisa plus la parade que l'attaque et Bell ne parvint pas à décider ce que lui-même ou ses partenaires gémissantes préférèrent.

Quand il se réveilla, il était éreinté, mais heureux. Ni écorchures, ni sang, ni hématomes, cette fois, comme lorsqu'il avait joué le Casanova insatiable. Le lit ressemblait encore à un champ de bataille. En revanche, Bell n'avait pas l'impression d'être un invalide de guerre.

Jeudi

Au bureau, ce jour-là, Bell ignore les clins d'œil et les sous-entendus de Perry et songea au prochain coquin qui allait compléter sa collection. Non sans hésitation, il opta finalement pour le marquis

de Sade. Bell ne s'était jamais livré au sexe sadomaso, si ce n'est la fois où il avait attaché une hôtesse de l'air au lit, et encore, à sa demande. La violence l'avait toujours dégoûté. Bien qu'il pressentît qu'une petite pointe de sadisme sans rien de méchant le ferait bander, il n'avait pas du tout envie de jouer à son tour le rôle de la victime.

Cette nuit-là, un exemplaire en livre de poche vert et abîmé des *Cent Vingt Journées de Sodome* fut sa muse et il sombra dans un rêve de sang, de hurlements et de tortures, qui étincelait dans la nuit comme un brasier. Crissements de la chair déchirée comme du papier, claquements secs des os brisés et, dominant le tout, plaintes des torturés et lent égouttement du sang sur le sol. Cette nuit-là, la chair apparut pour être lacérée, les orifices pour être comblés, et il les combla tous, si bien que l'outil de Bell devint celui du plus féroce des tortionnaires, l'idéale massue chauffée au rouge avec laquelle on éventre, lacère, taillade... Les hurlements qui s'ensuivirent lui firent répandre sa semence par jets de feu liquide. Ivre de bonheur, Bell/Sade rit à gorge déployée. Il comprit que là, enfin, résidait la vérité.

Vendredi

Il s'éveilla peu à peu, rechignant à abandonner ce rêve. Mais la lumière du jour était intraitable, et bientôt ses paupières se soulevèrent en tremblotant, lui révélant son corps et le lit sur lequel il était allongé.

Ils étaient tous les deux trempés de sang. Une puanteur fétide flottait dans la pièce, tel un épais nuage ; elle avait attiré plusieurs mouches qui s'étaient faufilees à travers les fentes des persiennes et la fenêtre fermée à l'espagnolette. L'une d'elles trottina le long de l'estomac de Bell pour se nicher dans le puits rouge et gluant de son nombril.

Il sortit péniblement du lit, mais avant d'avoir gagné la salle de bains, un flot de bile marron mélangé de sang jaillit de sa bouche. (Seigneur ! En aurais-je bu aussi ?) Il vomit sur le parquet du corridor. Tout, excepté sa peur. Il en garda le goût longtemps après que dentifrice et bain de bouche eurent effacé celui, aigre, du vomi.

Il téléphona au bureau pour prévenir qu'il était malade, puis entreprit de tout nettoyer. Il retira les vomissures qui salissaient le corridor, défit le lit et jeta la literie dans un sac-poubelle. Enfin il épongea le sang qui avait éclaboussé la tête de lit et le parquet de la chambre. Le matelas imbibé était fichu.

Tandis qu'il s'affairait, il songea à cette nuit en cherchant un lien entre ces événements et ses connaissances de l'humanité. Il avait aimé ce carnage, éprouvant un réel plaisir à la vue des tourments d'autrui. Et peut-être pas seulement de leurs tourments, mais aussi des cascades de sang. Avait-il commis un meurtre au cours de son rêve ? Après avoir perdu autant de sang, un être humain peut-il encore demeurer en vie ?

Puis les images se bousculèrent dans son esprit : une jeune fille nue, à peine nubile, les jambes écartées par des chaînes et dont le sang ruisselle de centaines de minuscules entailles... Et lui, un couteau à la main, qui s'approche d'elle pour une ultime fois, sa verge dressée vers la voûte en pierre... Le couteau qui se perd dans son corps et la fille qui s'effondre entre ses chaînes dans une immobilité définitive tandis que lui rit à gorge déployée et qu'il...

Non !

La suite lui redonna la nausée. Bell se martela les tempes pour chasser ce souvenir. Puis il s'écroula sur le matelas détrempé comme une pierre sur une éponge et bredouilla pour lui-même sur un ton suraigu :

— Non, non, non, non, non ! je n'ai pas fait ça, impossible. Non, non, non.

Et il éclata en sanglots.

Alors tout au fond de lui monta une autre voix, toujours la sienne, mais qui le calma et le consola.

« Ce n'était qu'un rêve, souffla-t-elle. Et non pas la réalité. »

Ce sang ! ce sang est bel et bien réel !

« C'est toi qui as produit ce sang ! C'est toi qui as créé ce rêve de même que les personnages qui te hantent. »

Mais je les ai tués !

« Tu as tué en rêve. Tu as tué ce qui n'a jamais existé. »

Mais si je suis capable, de tuer en rêve... je le serai aussi dans la vie réelle. Si j'en ai tiré du plaisir, j'en retirerai aussi... dans la réalité !

« Non. Il n'y a pas de châtiment dans le monde des songes. Pas de vraie douleur, pas de vraies mort. Dans la réalité, les circonstances sont différentes. »

Les circonstances ?

Il n'y eut point de réponse. Soudain, Bell se sentit très triste, très las. Il finit de nettoyer sa chambre. À l'aide de grands ciseaux et d'un couteau, il découpa le matelas en morceaux assez petits pour les faire tenir dans des sacs-poubelle. Impossible de le jeter tel quel. Il fallait éviter les questions désagréables des voisins au sujet du sang.

Il ne termina ses travaux ménagers qu'en fin d'après-midi. Après un dîner frugal d'œufs brouillés et de toasts, il s'endormit sur le canapé et ne se réveilla qu'avec le soleil. Il ne fit aucun rêve.

Samedi

Au petit matin, allongé sur son canapé, il avait un peu oublié les horreurs des deux nuits précédentes.

Samedi, songea-t-il. Pas de responsabilités, pas de rendez-vous. Une journée pour se reposer, pour réfléchir aussi.

Dès l'ouverture du centre commercial situé à côté de chez lui, Bell se rendit dans un magasin d'ameublement et commanda un nouveau matelas qui lui serait livré l'après-midi. Prendre l'air lui fit du bien. Ces derniers jours l'avaient assommé et le fait de se retrouver au milieu de gens fut enivrant. Il acheta quatre nouveaux albums de rock chez Sam Goody, un livre sur le foot chez B. Dalton et deux nouveaux sweats. Vers midi, son estomac lui rappela qu'il n'avait rien avalé depuis les œufs brouillés de la veille au soir, aussi se rendit-il dans un restaurant tranquille situé dans une aile du centre commercial.

Après qu'il eut englouti la moitié de son hamburger-frites, arrosé d'une bière, Karen fit son apparition, les bras chargés de paquets. C'était la secrétaire de leur service des ventes. Une femme divorcée avec qui il avait bavardé une ou deux fois près du distributeur à café de l'entreprise. Il lui avait proposé une fois de sortir avec lui, mais elle avait répondu qu'elle était prise et que ce n'était que partie remise. Il n'avait pas renouvelé sa proposition.

Mais aujourd'hui, Bell lui sourit et l'invita de la main à venir le rejoindre dans son box. Il mourait d'envie d'en revenir à la normalité, de parler. Elle lui rendit son sourire et vint le rejoindre.

— Salut ! fit-elle, à bout de souffle. Ouh ! quelle matinée ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— La même chose que toi. Des courses.

Bell trouva fort agréable d'être assis là en compagnie de Karen juste pour bavarder et comparer leurs achats. Elle commanda un BTL et une bière et, comme leur conversation se prolongeait, Bell se sentit carrément heureux d'être avec elle. Ses rêves redevinrent des rêves. De simples fantômes inoffensifs et innocents en dépit de leurs étranges manifestations physiques. Il en oublia presque les cataractes de sang.

Quand on apporta l'addition, Bell la prit malgré les protestations de Karen.

— Écoute, dit-il, je te devais une invitation... eh bien, voilà, c'est fait. Mais pourquoi ne pas aller au cinéma ?

Karen gloussa comme une écolière.

— Maintenant ?

Bell fit signe que oui.

— Je ne suis pas allé à une séance en matinée depuis un temps fou. Quel film va-t-on voir ?

Une nouvelle comédie de Steve Martin passait dans l'une des salles du centre commercial et ils arrivèrent justes à temps pour la projection de 14 heures. Ils mangèrent du pop-corn tout en riant ensemble des mêmes blagues. Bientôt, Bell passa un bras autour des épaules de Karen. Elle se nicha, toute contente, contre lui. Mais lorsqu'ils sortirent du cinéma, Bell se souvint tout à coup du nouveau matelas.

— Seigneur ! s'exclama-t-il. Je viens de me rappeler qu'on doit me livrer quelque chose aujourd'hui.

— C'est un faux prétexte, observa-t-elle en souriant.

Il lui prit la main et la serra fort.

— Pas du tout. C'est la vérité. Je ferais mieux de rentrer chez moi tout de suite pour ne pas louper les livreurs.

— Je me suis bien amusé. Merci...

En effet, c'était agréable, songea Bell.

Il aimait bien Karen et eut envie de la revoir. Et vite...

— Tu veux qu'on dîne ensemble ?

— Ce soir ?

— Tu es prise ?

Karen hésita, puis fit non de la tête.

— Cela me plairait. Tu veux venir me chercher ?

La camionnette de livraison ressortait du parking juste comme Bell y entra. Il lança des signes frénétiques au chauffeur qui s'arrêta et fit marche arrière. Une fois que le matelas fut installé sur le sommier et le livreur reparti, Bell se doucha. Il se rasa, se rhabilla et tenta de lire un magazine jusqu'à 18 h 30.

Mais il eut du mal à se concentrer. L'odeur du sang imprégnait encore tout son appartement, même après avoir ouvert les fenêtres et mis les ventilateurs de la cuisine et de la salle de bains en marche. La précoce brise d'automne qui soufflait à travers les rideaux le glaça et, dans la pénombre crépusculaire, il songea une fois de plus à son pouvoir... à sa malédiction en fait, comme il commençait à le penser. Et plus il y réfléchissait, plus il comprenait que ce pouvoir recelait un grand danger, non sur le plan physique, mais d'ordre mental.

La compagnie de Karen lui avait fait mesurer à quel point ces derniers jours – ou plutôt ces dernières nuits – l'avaient changé. Il avait toujours été un solitaire, mais au cours de ces quelques nuits où il avait été tour à tour Don Juan, Casanova, le marquis de Sade, le sexe n'avait jamais été aussi bon. Et c'était cela qui l'effrayait, car il savait que ces rêves n'étaient que des fantasmes l'entraînant inexorablement vers le tréfonds de son être, là où son moi intime rejetait de son existence ce qui lui restait d'humain. Et il savait également que si cette plongée continuait, il lui serait de plus en plus difficile de revenir et il finirait par demeurer à jamais dans l'univers de ses rêves.

Il fallait empêcher que cela se produise. Il allait fréquenter des gens et non pas les fantômes de ses songes. Et lorsqu'il rêverait, ce serait comme tout le monde, c'est-à-dire de choses qui se réduisent à de vagues ombres à la lumière du jour et qui ne laissent aucune trace réelle de leur existence fugace et nébuleuse dans l'esprit endormi.

Cela sera facile, se rassura-t-il. Ces atroces et merveilleux rêves n'étaient pas venus tout seuls. Il les avait suscités. Et de même qu'ils avaient surgi, tels des sujets obéissant à leur roi, il pourrait les bannir de son monde du sommeil et se réveiller l'âme en paix, sans culpabilité, sang et réflexions sur la fragilité des circonstances.

Bell et Karen dînèrent dans un petit restaurant réputé pour ses fruits de mer. Ils discutèrent à bâtons rompus et rirent comme de vieux amis. Et à l'heure du pousse-café, il osa prendre sa main dans la sienne. Elle accepta avec un enthousiasme teinté de malice son

invitation à aller chez lui, et Bell ne put s'empêcher de penser qu'elle avait deviné que la soirée se terminerait ainsi.

Lorsqu'il ouvrit la porte de son appartement, Bell retint son souffle, redoutant l'odeur du sang. Mais les ventilateurs et l'air de la nuit en avaient effacé toute trace et il ne flottait plus qu'une odeur semblable à celle d'un steak que l'on vient de cuire au gril.

Rien de nauséabond, songea Bell. Tout au contraire.

Ils s'installèrent sur le canapé et burent du sherry tout en bavardant tendrement. Les yeux de Karen se mirent à fondre sous le regard de Bell. Puis il la prit dans ses bras, ils s'embrassèrent. Il effleura le dos de Karen, sa main remonta sur la nuque de la jeune femme, là où ses cheveux soyeux frisottaient, il enserra ses épaules, caressa ses seins, tandis que la langue de Karen taquinait la sienne.

Il lui murmura que sa chambre serait plus confortable. Ils se levèrent et il l'entraîna dans le corridor tout en la tenant contre lui. Elle fit une plaisanterie à propos de l'inauguration de son nouveau matelas, et il en rit. Un rire suffisamment spontané pour montrer qu'il appréciait son humour, mais pas assez naturel pour rompre la tension. Malgré ces préliminaires, en effet, son désir dévorant et l'empressement de Karen, la situation était catastrophique. Et lorsqu'ils se retrouvèrent tous les deux nus, Bell dut convenir qu'il n'avait qu'une seule obsession : ses rêves. Il se compara à Don Juan ; il se compara à Casanova et à sa puissance phallique. Les préambules furent interminables. Longtemps après que le moment fut venu de passer à l'acte proprement dit, Karen l'appelait encore en gémissant.

Pas moyen de bander, rien à faire malgré les caresses de la jeune femme. Et plus elle se montrait passionnée, plus il devenait flasque, si bien qu'en désespoir de cause il finit par enfoncer brutalement ses doigts dans son vagin et la tripota jusqu'à ce qu'elle ait un bref orgasme.

Bell s'écarta de Karen et éteignit la lampe de chevet. Bien que celle-ci ne diffusât qu'un maigre filet de lumière, il ne voulait surtout pas voir le visage insatisfait et accusateur de Karen. Il sentit sa main sur son épaule.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle d'une voix douce et compréhensive. Cela arrive parfois.

Pas à moi ! Jamais, ma salope !

Cette pensée claqua dans son cerveau comme un coup de tonnerre avec une violence qui l'effraya.

Bell émit une espèce de grognement non compromettant qui pouvait tout aussi bien signifier son accord, son chagrin, son découragement. Enfin, ce qu'elle voulait comprendre...

— Sommeil ? demanda-t-elle peu après.

À présent, elle caressait son torse, s'amusant à entortiller ses poils...

— Mmmm...

Bell lui tourna le dos. Alors elle fit courir un doigt le long de son dos, soupira et ne bougea plus. Moins de deux minutes plus tard, Karen dormait.

Bell avait le sang à la tête. Le rouge de la honte lui brûlait le visage. Son pénis était tout mou entre ses cuisses.

Salope, pensa-t-il. Cette insulte se répéta dans son cerveau comme une litanie. *Salope, salope, salope*. Sous l'effet de la fureur, il sombra bientôt lui aussi dans un sommeil dévastateur qui mit en danger sa santé mentale.

Et dans son rêve, ce petit morceau spongieux de chair qui l'avait trahi – non, qui avait été trahi ! – durcit enfin ; son gland se dressa dans un embrasement féroce, réclamant impérieusement de transpercer une fois de plus l'univers. Mais au lieu de voir le vagin universel, Bell vit Karen ligotée, jambes écartées, sur un autel de marbre. La tête du phallus se tendit, puis recula, marqua un temps d'arrêt et se rua en avant tel un bélier. En même temps, Bell, dont l'esprit demeurait étrangement détaché de ce pénis qui ne cessait de croître, hurlait salope avec une force telle que tous les autres bruits furent étouffés. Et lorsque cette épaisse massue de chair força Karen en la déchirant, il rit à gorge déployée. Cette explosion de joie se poursuivit, tandis que du sang jaillissait en cascade, si bien que ce rêve et l'univers lui-même finirent par n'être plus qu'une plaisanterie écarlate dans une nuit d'encre.

Dimanche

Karen était morte lorsque Bell se réveilla. Ce qu'il restait de ce cadavre lui rappela non pas une femme, mais la pastèque qu'il avait fait éclater avec un lance-pierres lorsqu'il était gosse. Ce spectacle l'écœura, mais ne le surprit pas du tout. Savoir que c'était lui qui avait causé la mort de Karen lui fut aussi réconfortant qu'une main fraîche qui vous prend par le coude et qu'une voix apaisante murmurant :

« C'est fini, maintenant. » Il se souvint alors de sa mère qui, par ses paroles douces, l'avait éveillé d'un cauchemar.

C'était fini. Une seule chose l'attendait encore. Le châtiment, la juste récompense de son crime. Et il savait comment il allait la recevoir. C'était tellement simple.

Bell trouva tout de suite le livre, comme si celui-ci l'avait attendu. Il chercha le nom dans l'index, ouvrit le livre à la page indiquée et commença de lire. Une fois le chapitre terminé, il éteignit la lumière, s'allongea au côté de la morte dans le noir, chassant toute pensée étrangère à sa méditation sur sa lecture.

Bell sombra dans le sommeil et il glissa dans son rêve comme un poisson dans l'eau. D'abord, il prit conscience d'une forme qui se trouvait sur lui et qui bougeait en cadence. Puis surgit une douleur dans son bas-ventre, dans une cavité étrangère de chair sèche entre ses jambes. Lorsqu'il baissa la tête pour examiner son corps, il découvrit les mains d'un homme, grossières et sinistres, qui frottaient les petits seins qui saillaient de l'échancrure du pull en laine que Bell portait. Cet homme avait gardé sa chemise, mais son pantalon avait glissé sur ses chevilles. Il fourrageait dans le vagin dur comme du cuir qui refusait de s'humecter. Finalement, cet homme s'effondra sur lui, demeura immobile un instant, puis se retira avec une brutalité qui arracha un gémissement aux lèvres de la femme qu'était devenu Bell en songe.

L'homme remit son pantalon et sortit une pièce de monnaie de sa poche. Avec un rire qui tenait autant d'un grognement de colère, celui-ci jeta la pièce sur le lit en visant le trou qu'il venait d'évacuer.

Bell pouffa de rire autant par peur que par plaisir d'avoir été payé, puis il s'assit et essuya la pièce sur l'ourlet de sa liquette d'un gris douteux pour en retirer toute trace de sperme. Enfin il mit cette pièce dans la petite bourse suspendue à une chaînette fixée aux boutons de sa chemise et cria des remerciements à l'homme qui venait juste de refermer la porte derrière lui.

Les élancements aigus qui le déchiraient firent place à une douleur sourde. Bell se leva, clopina jusqu'à une vieille table de nuit bancale. Il plongea un mouchoir jauni dans une eau froide et trouble, puis le pressa entre ses cuisses. Bientôt cette fraîcheur le détendit et lui redonna des forces. Il poussa un gros soupir, lissa son pull et la jupe longue froissée. Un rapide regard au miroir terni lui apprit qu'il était de nouveau prêt à sortir. Aussi gagna-t-il la porte d'entrée.

Là, avant de l'ouvrir, il hésita comme si une voix venant de

loin le mettait en garde, mais cela ne dura qu'une seconde et fut vite oublié. La main tourna la poignée et ouvrit la porte. Richard Bell descendit l'escalier délabré et s'en alla par les rues obscures de Whitechapel à la rencontre de son destin.

Lorsque le gérant de l'immeuble déverrouilla la porte de Bell quelques jours plus tard, il fut immédiatement assailli par l'odeur dont s'étaient plaints les voisins. Comme il s'approchait de la porte close de la chambre d'où émanait cette puanteur, il s'attendit à découvrir quelque chose d'effrayant. Il ne fut pas déçu. Le cadavre ne ressemblait guère à un corps de femme.

Mais ce qui donna au gérant des cauchemars pendant un an fut l'homme qui gisait à son côté. Il avait le nez et les yeux arrachés ; la bouche, intacte, gardait un sourire serein. Le bas-ventre avait été éventré, les organes méthodiquement arrachés et alignés bien proprement sur les draps couverts de sang. C'était ainsi que Mary Kelly, une prostituée sans le sou, avait été disséquée par Jack l'Éventreur, un siècle auparavant.

ENCORE UNE FOIS Ramsey Campbell

Bryant en eut vite assez de la Wirral Way. Ayant épuisé les parcs de Liverpool, il s'était aventuré jusque-là pour découvrir malheureusement que la nature était trop impitoyable envers lui. Bryant croyait que la Wirral Way serait riche d'enseignement pour un botaniste, mais elle n'était en fait qu'une voie ferrée désaffectée, envahie par les herbes folles. Parfois elle conduisait sous des tunnels creux comme des sifflets dans lesquels il se sentait pris au piège. Puis lorsqu'elle regagnait le niveau du sol, ce n'était que pour lui révéler des champs trop luxuriants à son goût, des haies, des arbres, sans parler de la végétation monotone qui pour lui se réduisait à une masse oppressante.

Pourquoi donc cette vallée miniature lui était-elle si intolérable ? Il n'arrivait pas à le comprendre. Les mêmes y venaient hululer comme des trains qui déraillent, d'énormes clébards sortaient des buissons pour bondir sur lui et lécher son visage, mais le pire des inconvénients, c'étaient les mouches qui avaient essaimé toutes en même temps, ce jour de fin juin, le premier jour vraiment chaud de l'année. Elles lui brouillaient la vue et leur incessant bourdonnement semblait engourdir tous ses sens.

Lorsqu'il entendit des moteurs de camions quelque part, au-dessus de lui, il se faufila par la première brèche dans les ronces. Cette voie ne menait à vrai dire nulle part, et quand il s'en aperçut, il avait déjà traversé trois champs. Il continua néanmoins, bien que ce qu'il avait pris pour des camions ne fût en réalité que des tracteurs lointains. Il désespéra un moment de retrouver le bon chemin. Il se sentait tout poisseux, englué dans cette verdure et assailli par les

bourdonnements. Une mouche dans un piège à mouches. Sous le ciel inexorablement bleu, il n'y avait rien, excepté une petite maisonnette, d'autres champs et plus loin, sur la gauche, un hallier. Peut-être que s'il allait jusqu'à cette maisonnette pour demander sa route, on lui donnerait à boire par la même occasion.

Atteindre cette habitation fut un véritable chemin de croix. Et une fois à proximité, il découvrit que le jardin qui l'entourait était tout autant envahi de mauvaises herbes et de ronces que la voie ferrée.

Pourtant une personne attendait devant le seuil de cette maison, des herbes jusqu'aux genoux : une femme aux blanches épaules, l'air très paisible. Vite, Bryant franchit le labyrinthe de barrières et de haies qui le séparait d'elle. Et ce ne fut qu'une fois tout près qu'il se rendit compte à quel point cette femme était vieille et pâle. Elle s'appuyait d'une main sur un perchoir abandonné pour oiseaux, et un instant, il crut que les épaules de son long manteau étaient couvertes de crottes blanches, comme ce perchoir. Bryant secoua la tête avec vigueur pour chasser ce mirage dû à la chaleur et comprit aussitôt que ce n'était que la longue chevelure blanche et embroussaillée de la vieille. De la main, celle-ci l'invitait à la rejoindre.

Du moins Bryant le supposa. Il souleva la barrière qui fermait l'allée couverte de mauvaises herbes et s'approcha de cette femme. Elle agitait toujours la main, mais non pour chasser les mouches qui grouillaient autour d'elle, comme il l'avait cru tout d'abord. Un instant, il eut envie de repartir. Toutefois il y avait une telle supplique dans son regard qu'il continua d'avancer malgré lui.

Dans sa jeunesse, cette femme avait dû être jolie. À présent, ses longs bras et son visage en forme de cœur étaient osseux, sa peau toute flétrie, mais elle aurait été encore séduisante si son teint n'avait pas été aussi gris. Peut-être souffrait-elle de cette canicule ? Elle se cramponnait au perchoir comme si elle craignait de tomber... Mais dans ce cas, pourquoi ne rentrait-elle pas dans la maison ? Bryant en déduisit que ce devait être la raison pour laquelle elle avait besoin de lui, car elle désignait maintenant l'intérieur d'une main tremblante. Ses ongles étaient très longs.

— Pouvez-vous entrer ? demanda-t-elle.

Quelle voix déconcertante ! Guère plus qu'un souffle, à peine audible. La canicule l'épuisait certainement.

— Je vais essayer, répondit-il.

Aussitôt elle se dirigea vers la maisonnette, passant derrière un lacy de rosiers et de rocaïlle envahi par les broussailles. À bout de souffle, elle fut obligée de s'arrêter avant d'avoir atteint le pas de la porte. Bryant avança encore, car la vieille lui désignait faiblement une fenêtre ouverte. Lorsqu'il passa à côté d'elle, un parfum suffocant l'assaillit. Cette femme devait avoir au moins soixante-dix ans. Il fut choqué qu'elle se parfume encore à cet âge, bien qu'il sût que sa réaction n'était qu'un préjugé. Peut-être était-ce ce violent parfum qui attirait les mouches ?

La fenêtre était trop haute pour qu'il pût l'atteindre sans appui. Il contourna la maisonnette et découvrit un garage ouvert. Là, une voiture poussiéreuse somnolait au milieu d'une puanteur de métal chaud et d'huile. Il trouva une boîte à outils qu'il apporta sous la fenêtre.

Une fois juché sur cette boîte, Bryant s'aperçut qu'il aurait du mal à passer par cette étroite fenêtre. Il décrocha le meneau horizontal et parvint à passer les épaules. En se tortillant, il finit par avancer les hanches, le meneau cognant son dos. Mais il demeura coincé, le buste suspendu au-dessus d'une cuisine grisâtre qui sentait le moisi. Il ressemblait ainsi aux oignons en plastique accrochés à une ficelle suspendue au mur d'en face.

Tout à coup, la femme lui saisit les cuisses et le poussa en avant. Elle avait dû monter sur la boîte. Sa soudaine énergie inquiéta Bryant. En tout cas, elle l'aida à dégager ses hanches et il atterrit avec maladresse sur le sol en se cognant la tête contre l'embrasure de la fenêtre.

Il se dirigea aussitôt vers la porte de la cuisine. Bien que cette pièce fût presque nue, elle sentait horriblement mauvais. Dans l'évier, quelques assiettes émergeaient d'une eau qui avait la couleur du saindoux. Il y flottait aussi plusieurs mouches mortes. D'autres rampaient sur les bouteilles de lait sales posées sur le rebord de la fenêtre ou se cognaient contre les vitres, aussi empressées que lui de sortir de cette sentine. Une fois devant la porte, Bryant découvrit que celle-ci était fermée et que la clef était coincée dans la serrure.

Il essaya de la faire tourner, mais comprit que c'était peine perdue. Bryant couru alors jusque devant la porte d'entrée. Le même système de fermeture la verrouillait, et pas la moindre clef. Il retourna dans la cuisine et, dans sa hâte, se cogna contre le réfrigérateur. Il devait être mal fermé, car sa porte s'ouvrit en grand. Excepté une mouche inerte, il était vide. La femme était donc peut-être sortie pour faire des provisions.

— Pouvez-vous me dire où se trouve la clef ? Cria Bryant d'un ton impatient.

Cramponnée au rebord extérieur de la fenêtre, la vieille remua les lèvres sans émettre un seul son. Cherchait-elle à économiser son souffle ? Il crut comprendre aux mouvements de ses lèvres qu'elle répondait : « Cherchez-la. »

Bryant ne découvrit dans les placards de la cuisine que deux, trois boîtes de conserve de haricots et de viande dont les étiquettes étaient à moitié décollées. Il retourna dans le vestibule qui était exigu, étouffant de chaleur et obscur. Le bourdonnement des mouches l'assaillit, bien qu'il ne pût les voir. En face de la porte d'entrée se trouvait un placard rempli de balais et de brosses couverts de toiles d'araignées. Une porte du vestibule, la quatrième, donnait dans le living.

Il régnait dans cette pièce tout en longueur une odeur de renfermé, comme si elle n'avait pas été aérée depuis des mois. La décoration était un véritable concentré du goût des classes moyennes. Le long du manteau crépi de la cheminée, des canons en argent se défiaient les uns les autres. Des portraits de la famille royale flanquaient cette cheminée. Dans un coin, une vitrine pleine de poupées de tous les pays. À l'opposé, une bibliothèque remplie de numéros du *Reader's Digest*. Sur un mur était épinglé un poster de combat de taureaux et sur un autre, un immense chapeau. Avec tout ce fatras, il était étrange que cette pièce eût l'air abandonné.

Bryant entreprit de chercher la clef tout en s'efforçant d'ignorer le bourdonnement des mouches. Mais ce bruit incessant qui provenait des profondeurs de la maison était troublant : il ressemblait à des gémissements humains.

Il ne trouva la clef ni sur l'énorme canapé pourpre ni à côté des coussins, ni sur la petite table où s'entassaient des exemplaires de la revue *Contact*. Il pouffa de rire à l'idée que ce soit une revue pour rendez-vous galants. La clef ne se trouvait pas non plus sous le tapis vert pomme ni sur aucune des multiples étagères. Les poupées le fixaient sans lui apporter le moindre secours.

Il retenait son souffle à cause de l'odeur atroce et du nuage de poussière que soulevait chacun de ses gestes. Tout le living disparaissait sous une épaisse couche d'un blanc douteux. Rien d'étonnant que les cils des poupées fussent si épais. Cette femme ne devait plus avoir assez d'énergie pour faire le ménage.

Il avait passé le living au peigne fin, et il ne lui restait plus

qu'à s'aventurer plus avant dans la maison, là où les mouches semblaient plus nombreuses encore. Une fois arrivé devant la porte la plus éloignée, il jeta un regard en arrière vers le living. Et si la clef se trouvait sous les magazines ?

Bryant revint sur ses pas, glissa une main sous la pile, heurta un objet en métal. Non, ce n'était qu'un stylo. Mais ce faisant, les revues s'éparpillèrent sur le sol, et plusieurs s'ouvrirent. Il découvrit des clichés de personnes ligotées de façon vicelarde ; une femme grasse en porte-jarretelles brandissait un fouet. Il détourna les yeux. Décidément, il ne faut pas se fier aux apparences !

Mais après tout, se dit-il, cette femme a été jeune dans le temps... Au même instant, toutefois, il comprit ce qui clochait. L'un de ces magazines ne datait que de quelques mois !

Il haussa les épaules pour se convaincre que ces détails ne prêtaient pas à conséquence. À cet instant, un mouvement attira son regard vers la fenêtre. La vieille l'observait. Bryant fit un bond en arrière comme si elle l'avait surpris en train de voler et il courut à la fenêtre, mains grandes ouvertes. Peut-être ne l'avait-elle pas vu en train de regarder ces magazines ? Traverser les broussailles pour gagner cette fenêtre avait dû lui prendre du temps. Le fait est qu'elle se contenta de lui désigner la porte la plus éloignée en disant : « Cherchez par là. »

La perspective d'entamer le tour des chambres inquiéta Bryant, bien que cette crainte fût absurde. Peut-être parviendrait-il à faire passer la vieille par la fenêtre du living, mais celle-ci était également verrouillée. Cette clef devait être avec celle de la porte d'entrée. Mais s'il ne les trouvait pas ? Et s'il n'arrivait pas à ressortir par la fenêtre de la cuisine ? Dans ce cas, la vieille n'aurait qu'à lui passer les outils de la boîte et il forcerait la serrure. Rassuré, Bryant gagna la porte la plus éloignée. La vieille du moins ne le regarderait plus et il n'aurait pas à se demander ce qu'elle pensait de lui.

Le vestibule qui s'étendait derrière ce panneau était aussi sombre que le reste de la maison. Il entrevit le scintillement du bois de trois portes et plusieurs photographies sous cadre fixée aux murs. Le bourdonnement des mouches était plus intense, bien qu'il n'en vît aucune dans ce vestibule. Ce bruit ressemblait plus nettement encore à un sourd gémissement humain. L'odeur de pourri était également plus tenace. Bryant retint son souffle et espéra qu'il n'aurait que la première chambre à visiter.

Il ouvrit la porte et découvrit avec soulagement que c'était une salle de bains, mais sa saleté raviva ses craintes. La baignoire et le

lavabo disparaissaient sous une épaisse couche de poussière. Des araignées avaient pris au piège des mouches dans leur toile. La vioque se lavait-elle dans la cuisine ? Mais depuis combien de temps l'eau croupissait-elle dans l'évier ? Il fouilla parmi les pots d'onguent et de lotions alignés sur le rebord de la fenêtre. Tous étaient remplis de talc blanc grumeleux. Il coula entre ses doigts en crissant et Bryant frissonna. Toujours pas la moindre trace d'une clef.

Il ressortit en courant dans le vestibule. La porte ouverte de la salle de bains laissait filtrer un filet de lumière, si bien qu'à présent il pouvait voir les photographies. Des scènes de noces, toutes, et il y en avait sept. Bien que le marié ne fût jamais le même – sur celle-ci, un aviateur à la fine moustache, sur celle-là, un homme au port majestueux qui aurait pu être un chevalier d'industrie –, la mariée, elle, n'était autre que la vieille qui, sur chacune des photos, semblait plus avancée en âge. Sur la dernière, elle s'appuyait à un homme au nez proéminent et à la barbe foisonnante et elle était presque aussi décrépète que maintenant.

Bryant se surprit à rire comme pour une plaisanterie qu'il ne comprenait pas, mais qui devait être drôle. Il jeta un coup d'oeil aux deux autres portes. L'une était fermée par un gros verrou, celle derrière laquelle provenaient par intermittence ces insolites gémissements. Il opta sans hésiter pour l'autre porte.

Elle donnait dans la chambre de la vieille dame. Bryant se sentit horriblement gêné avant même d'avoir vu la courte et transparente chemise de nuit étalée sur le double lit. Néanmoins, il lui fallut affronter cette pièce, car la coiffeuse disparaissait sous un fatras de colliers et de bracelets, l'endroit idéal où perdre une clef. Mais à la seconde où il avisait les photographies appuyées contre le miroir de la coiffeuse, son instinct le poussa à chercher d'abord ailleurs.

Bryant fouilla le lit, souleva les deux bords de la courtepoinette par acquit de conscience. Lorsqu'il s'aperçut que ses mains étaient grises de poussière, il remarqua alors que le lit en était rempli. Malgré le creux au milieu du matelas, il en conclut que la vieille devait dormir dans la chambre verrouillée.

Il courut jusqu'à la coiffeuse et éparpilla les bijoux. Son regard se posa alors sur les photographies et ses mains se mirent à trembler. Des photos pornos... sur lesquelles la vioque, à peine moins âgée que maintenant, et son barbu se livraient à des jeux sadomaso. Apparemment, ils aimaient être ligotés et ce n'était là que la plus tendre de leurs pratiques. Et où se trouvait le barbu ? Et ses prédécesseurs ?

Bryant ne pouvait détacher son regard de ces clichés. Pourtant, il les trouvait effroyables. Il continuait de les observer, poussé par la morbidité, quand le reflet de la vieille apparut dans le miroir. Elle le fixait.

Cette fois, il fut certain qu'elle savait ce qu'il était en train de regarder. Pire, il comprit qu'elle avait voulu qu'il découvre ces photographies. Voilà pourquoi elle s'était précipitée jusque devant cette fenêtre. Avait-elle retrouvé ses forces ? Traverser les broussailles qui encerclaient la maison n'était pourtant pas facile.

Bryant gagna la porte sans jeter à la vieille le moindre regard. Il supplia le Ciel que la clef fût dans la dernière pièce. Il traversa le vestibule, puis lutta avec le verrou. Ses craintes montèrent d'un cran. Les grincements du métal fournissaient un contrepoint aux gémissements lugubres qui lui parvenaient de derrière la porte. Mais pourquoi imaginer une chambre de torture ? Lorsque le verrou sauta brusquement et que la porte s'ouvrit, Bryant recula en chancelant.

Cette pièce était quasiment vide : juste un lit et la plus atroce des odeurs. Comme les rideaux étaient tirés, il lui fallut d'abord s'habituer à la pénombre pour discerner quelque chose. Il aperçut enfin une forme allongée sur le lit, recouvert de la tête aux pieds d'une couverture. Une cuillère pointait d'une boîte de viande en conserve, posée à côté du lit. Hormis une chaise et une armoire, il n'y avait pas d'autre meuble dans la pièce. Soudain, Bryant s'aperçut que le corps allongé sur le lit remuait faiblement et il se demanda si ces bruits insolites étaient bien le bourdonnement des mouches. Il fallait qu'il sache. Marchant sur la pointe des pieds, il s'approcha du lit.

Allait-il oser soulever la couverture ? Il l'ignorait. Ce fut alors qu'il jeta un coup d'œil à la boîte de conserve. Du moins, il avait trouvé l'origine de la puanteur. Pour éviter de réfléchir, il souleva brusquement la couverture à hauteur de la tête.

Le barbu ! Il était mort depuis longtemps et un essaim de mouches s'éleva du cadavre.

C'étaient donc les mouches qui avaient fait bouger la couverture, conclut Bryant, saisie de nausée.

Mais il y avait pire encore : des éraflures sur les épaules du mort, des marques de morsures sur la nuque. Et elles semblaient récentes...

Bryant recula en chancelant, suffoquant dans l'air saturé de poussière et de mouches. Le bruit recommença. Il crut dans sa panique

qu'il allait rire comme un dément et vomir en même temps. Des mouches grouillaient dans la barbe du cadavre. Mais voilà que la tête du mort se mit à dodeliner lentement sur l'oreiller. Sa langue frétille entre ses lèvres grisâtres et ses yeux d'aveugle roulèrent dans leurs orbites. Tandis que la moitié inférieure du corps était agitée de secousses faibles, mais régulières, les doigts aux ongles pointus cherchaient à atteindre celui qui se trouvait dans la chambre.

Bryant parvint à franchir la porte Dieu sait comment. Il referma le verrou à deux mains, avec violence. À force de contracter les mâchoires, il grinçait des dents. S'il avait ouvert la bouche, il ignorait s'il aurait hurlé ou vomi. Il se sentait si faible qu'il n'était plus certain de pouvoir atteindre la fenêtre de la cuisine avant la vioque. Et l'idée de la voir le terrifiait.

L'esprit noyé dans la brume, il crut mettre au moins dix minutes pour retraverser le living. Il débouchait enfin dans le premier vestibule, les jambes en coton, quand il se rappela tout à coup qu'il lui fallait se hisser sur quelque chose pour pouvoir agripper le rebord de la fenêtre. Il retourna dans le living, jeta à terre tous les exemplaires de *Contact* qui se trouvaient sur la petite table et refit le même parcours en emportant celle-ci. Il crut qu'il allait rester paralysé en travers de la porte, tant il avait peur que la vieille ne l'attende à la fenêtre de la cuisine.

Mais elle n'était pas là. Les ronces avaient dû la retarder. Il laissa tomber la table sous la fenêtre et au même instant, la clef coincée dans la serrure attira de nouveau son regard. Un autre homme – le barbu, peut-être – l'avait-il cassée en tentant de fuir ? Aucune importance, ce n'était pas le moment de s'appesantir sur ce qui s'était passé avant son arrivée. En un éclair, il comprit que jamais il ne pourrait atteindre la fenêtre. Il fit cependant une tentative, mais la table était trop basse et la fenêtre toujours hors de portée. Il parvint tout de même à poser un pied sur le rebord, mais pas moyen de passer les épaules. Il risquait d'être coincé comme un rat à l'arrivée de la vieille s'il continuait ses essais. Et s'il amenait un fauteuil du living pour le poser sur la table ? Bryant eut tout juste le temps de remettre le pied par terre, risquant une chute, quand il entendit ouvrir la porte d'entrée. Cette vieille salope avait donc la clef !

Sa fureur d'être ainsi pris au piège fut si intense qu'elle étouffa presque sa panique. Cette folle était parvenue à ses fins : l'emprisonner chez elle. Seigneur, il allait se battre avec elle pour lui reprendre cette maudite clef, s'il le fallait. Et que faire d'autre ? Voilà qu'elle reverrouillait la porte d'entrée. Il se rua vers le vestibule, terrifié à l'idée qu'elle ouvre la chambre et laisse sortir le semi-

macchabée. Mais quand il poussa la porte de la cuisine, un spectacle plus effrayant encore l'attendait.

La vieille était là, sur le seuil du living, son manteau roulé en boule à ses pieds. Elle était nue. Sa peau était aussi grise et flétrie que celle du barbu. Elle ne cherchait même plus à repousser les mouches. Deux d'entre elles allaient et venaient entre ses lèvres. Trop tard, Bryant comprit que ce n'était pas son parfum qui attirait ces bestioles, mais celui de la mort.

Elle jeta soudain la clef derrière elle, continuant son jeu. Aucune importance, Bryant aurait préféré mourir plutôt que de la lui prendre des mains. Pas question de toucher ce cadavre ambulant ! Il recula jusque dans la cuisine, cherchant frénétiquement un objet pour démolir la fenêtre. Peut-être la peur de cette femme l'aveuglait-il ? Cette espèce de fossile le poursuivait en brandissant ses bras longs et maigres, ses seins gris ballottant avec bruit. Elle léchait ses lèvres à qui mieux mieux. La panique de Bryant redoubla.

Mais bien sûr ! suis-je bête ! songea-tril, tout à coup. Sa faim de moi décuple son énergie. Voilà pourquoi elle m'a promené dans toute sa baraque.

Ce fut une mouche – la seule dans la cuisine qui ne s'était pas posée sur la vioque – qui attira le regard de Bryant vers les bouteilles de lait vides, alignées sur le rebord de la fenêtre. Certes, depuis le début, il les avait remarquées, mais la panique lui avait fait perdre la tête. Il saisit la première. Elle manqua lui échapper tant la crasse et sa propre sueur la rendaient glissante. Ce poids dans sa main le rassura un peu. Il lança la bouteille de toutes ses forces sur la fenêtre, mais ce fut la bouteille qui se brisa.

Hurlant de rage – ou de terreur ? – il fonça sur la vieille en brandissant un tesson de verre pour l'empêcher de gagner la porte. Le sourire tordu, mais jubilatoire de la femme lui fit perdre tout contrôle de lui-même. Seul son instinct de survie lui permit de se ressaisir. Mais à la vue du morceau de verre déchiqueté, le sourire de la vieille s'épanouit au point de lui manger tout le visage. Bras grand ouvert, elle avança en tanguant à la rencontre de Bryant.

Ce dernier ferma les yeux et la poignarda. La chair était plus dure qu'il ne l'aurait cru, mais elle se déchira avec un bruit sec. Soufflant et piaillant comme un cochon, elle se jetait avec violence sur le tesson. Bryant continua à la poignarder à l'aveuglette, à moitié asphyxié par la puanteur qui avait empiré.

Et puis, tout à coup, elle s'effondra avec fracas sur le linoléum.

Une seconde, Bryant fut terrifié à l'idée qu'elle le saisisse par les mollets et le fasse tomber sur elle. Il flanqua des coups de pied au hasard, et enfin osa rouvrir les yeux.

La clef ? Où se trouvait la clef ? Il n'avait pas vu où elle l'avait jetée. Il fouilla le living en pleurnichant, car il l'entendait encore remuer faiblement dans la cuisine. Dieu merci, la clef était là, à moitié cachée sous un fauteuil.

Tandis qu'il se dirigeait vers la porte d'entrée, une pensée atroce lui vint à l'esprit. Et si cette clef était également cassée ? Il se contrôla pour la glisser en douceur dans la serrure malgré le violent tremblement de sa main. La clef refusa de tourner. Il s'était trompé de sens. Encore un essai, et cette fois, la porte tourna sur ses gonds. Le soulagement qui l'envahit lui fit presque oublier de refermer la porte.

Bryant jeta la clef aussi loin que possible, puis demeura au milieu du jardin envahi par les ronces pour reprendre son souffle. Il avait oublié qu'il existait sur la terre des choses comme les arbres, les fleurs, les champs et le ciel. Pourtant, le parfum des fleurs l'écoeura, et le bourdonnement des mouches était insupportable. Il devait fuir cette maison et cette campagne, mais pas la moindre route à l'horizon, et le seul chemin qu'il connaissait était la Wir-ral Way. Réemprunter cette voie ferrée désaffectée ne l'angoissait pas. Seulement, pour l'atteindre, il devait repasser devant la fenêtre de la cuisine. Il lui fallut longtemps pour se décider à se mettre en route. Et encore, seule la peur de s'attarder près de cette maison l'y poussa.

Une fois parvenu à quelques pas de la fenêtre, il courut sur la pointe des pieds. Il avait presque dépassé cet obstacle quand il entendit un grattement dans la cuisine. Des moignons s'agrippèrent au rebord de la fenêtre, puis la tête apparut. Ses yeux étincelaient d'un éclat aussi vif que les débris de verre qui saillaient de son visage. Elle leva les yeux vers lui, souriant de rage et de supplication. Il vit ses lèvres remuer par saccades avant de s'enfuir dans les broussailles.

— Encore une fois, soufflait-elle.

TANTE EDITH

Gary BRANDNER

Les bras de Skip étaient plaqués contre ses flancs, ses jambes liées, et tout son corps lui semblait être changés en pierre. Il était projeté vers l'entrée d'une grotte obscure et humide qui lui était inconnue. Il voulut parler, crier, mais aucun son ne monta de sa poitrine oppressée. Aucun.

Trois heures auparavant, Skip était assis à côté d'une blonde gracile sur le siège avant de sa BMW. Il avait passé un bras autour des épaules de cette fille et sa main reposait légèrement sur la courbe de son jeune sein. Il désigna de la tête le cottage blanc aux volets bleus, situé en retrait de la route sur laquelle ils étaient garés.

— Ainsi, c'est ici que vit tante Edith, fit-il. Je m'attendais à quelque chose ressemblant au château de Dracula.

D'un gracieux mouvement de la tête, la jeune fille releva ses longs cheveux.

— Je suppose que tu fais référence aux histoires qui courent en ville sur ma tante ?

— J'ai entendu dire que ce n'était pas le modèle de la charmante vieille dame telle qu'on se l'imagine. Personne ne sait vraiment ce qui se passe ici, mais certaines théories sont passionnantes. On prétend que cette vieille fille pratique le vaudou. Ou ressuscite les morts. Ou encore qu'elle est un vampire et qu'elle dort dans un cercueil. (Skip sourit.) À mon avis, elle fabrique un

monstre à partir de pièces de récupération. Mais Audrey, quelle est la vérité, dis-moi ?

La jeune fille poussa un petit rire nerveux.

— Tu as tort de plaisanter. Tante Edith est peut-être un peu... originale, mais elle est toute ma famille. J'ai perdu mon père et ma mère quand j'étais petit et elle a été très bonne avec moi.

— D'après ce qu'on raconte, ton père aurait laissé à tante Edith un joli magot pour qu'elle s'occupe de toi. Du moins jusqu'à ta majorité, âge auquel tu recevras ce qui te revient.

— Mais tu sais beaucoup de choses à mon sujet !

Skip sourit de nouveau.

— Je travaille dans la banque, souviens-toi. C'est que je n'aime pas voir ta tante gaspiller ce qui t'appartient de droit, voilà tout.

— Skip, tu es méchant.

— Hé ! je plaisante. Ne prends pas tout ce que je dis au pied de la lettre.

Audrey posa ses immenses yeux bleus sur Skip.

— Ce n'est pas cet argent, hein ? Ce n'est pas ça qui t'attire vers moi ?

— Mon doux cœur, tu sais bien ce que c'est. L'amour. Je t'aime et je veux t'épouser. Est-ce que j'ai l'air d'un salaud qui ne s'intéresserait qu'à ton blé ?

— Non, mais redis-moi encore une fois pourquoi tu m'aimes.

Skip attira la jeune fille contre lui et enfouit le nez dans ses boucles blondes.

— Je t'aime parce que tu es jeune, intelligente, drôle et sexy. Je voudrais t'épouser même si tu n'avais pas un rond. Nous construirions quelque chose à partir de zéro.

Tout en parlant, Skip effleura le sein d'Audrey. Il la sentit frémir.

Elle se tourna vers Skip, plus tendre que jamais.

— Mon chéri, je te crois... Mais j'espère vraiment que tu t'entendras bien avec tante Edith. Tu sais comme c'est important qu'elle approuve mon choix. Elle a un droit de contrôle absolu sur moi

jusqu'à mes vingt et un ans et je ne les aurai que dans deux ans.

— Je sais, dit Skip en la caressant avec ardeur. Mais ne t'inquiète pas, je m'entends très bien avec les vieilles dames. Elles veulent toutes me mater.

La main de Skip glissa sur le petit ventre rond d'Audrey, puis descendit là où le pantalon moulait le sexe. Audrey se trémoussa.

— Tu me fais vibrer comme une corde de violon, murmura-t-elle.

— Tu auras un concert plus tard.

Avec des marques exagérées de regret, Skip retira sa main.

— Maintenant, nous ferions mieux de nous annoncer. Elle va se demander ce qu'on fabrique.

Un long moment, Audrey demeura adossée contre le siège, le souffle court.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle. Une minute de plus avec ta main là, et peu m'importait tante Edith, ma réputation et la terre entière ! (Elle ferma les yeux, puis les rouvrit un instant plus tard :) Mais tu as raison, chéri. Nous ferions mieux d'aller la voir.

Ils longèrent, main dans la main, une allée couverte de débris de coquillages jusqu'à la porte d'entrée du cottage. Une chaude lumière orange brillait derrière un rideau de gaze. Audrey ouvrit la porte avec sa clef et ils entrèrent.

Une odeur de bois de santal et d'épices enveloppa le jeune couple. Skip balaya du regard le bric-à-brac qui régnait dans le living. On aurait dit une de ces boutiques vouées à l'occultisme qui étaient tellement à la mode, ces derniers temps. Tout autour de lui, il découvrit des symboles du Zodiaque ainsi que d'autres signes et hiéroglyphes étranges qu'il ne sut identifier. Il y en avait sur les panneaux muraux, sur les plats, les broderies, les coussins, et même cousus sur la moquette. Des flacons multicolores, des figurines en céramique, des masques ainsi que d'étranges reproductions occupaient le moindre espace. Un singe empaillé leur souriait du haut d'un trapèze.

— Tu vis vraiment au milieu de tout ce fatras ? s'étonna Skip. C'est bizarre, non ?

— Tu t'y habitueras, répondit Audrey en riant. En tout cas, je vis ici. C'est le seul foyer que j'aie jamais eu.

Skip poursuivit son inspection jusqu'à ce que son regard s'arrête sur les six figurines primitives représentant des hommes en érection. Elles étaient alignées sur le manteau en chêne de la cheminée. Il fronça les sourcils, cherchant à se souvenir pourquoi elles lui semblaient familières, mais la réponse lui échappait. Puis quand il la trouva enfin, il éclata de rire.

— Dis-moi, sais-tu à quoi ces trucs ressemblent ? demanda-t-il en pointant le doigt.

Audrey piqua un fard et baissa les yeux.

— Oui, je sais. Mais ne me blâme pas. C'est tante Edith qui les a faites.

— Elle les a faites ?

— Oui, c'est pour elle une sorte de passe-temps. Tante Edith est très douée. C'est elle qui a fabriqué le plastique spécial dans lequel elles sont modelées. Tu veux en toucher une ?

— Non, merci, s'empressa de répondre Skip. Cette vieille fille doit être vraiment toquée. Rien d'étonnant à ce qu'il coure en ville des histoires bizarres à son sujet.

— Chuut ! je crois qu'elle vient.

— Audrey ? C'est toi ?

Cette voix montant du fond de la maison était trop fraîche et trop vivante pour correspondre à l'image que Skip s'était faite de la tante Edith. Quand cette femme apparut, il resta bouche bée.

Elle avait une présence étonnante. Grande et droite, une chevelure de feu coulant en boucles douces sur ses belles épaules. Sa peau couleur de lait ne montrait ni la moindre ride ni la moindre tache. Elle arborait une robe d'intérieur en soie blanche et or. Son décolleté épousait la courbe ferme de ses seins. Une découpe de la robe à hauteur du creux de l'estomac révélait la délicieuse arabesque que son corps dessinait jusqu'à la taille où naissait l'évasement des hanches.

Skip se rendit vaguement compte qu'Audrey parlait.

— Tante Edith, voici Skip Dial, l'ami dont je t'ai parlé. Skip, je te présente ma tante, miss Edith Calderon.

— Enchantée, monsieur Dial, répondit-elle d'une voix musicale, une ombre de sourire aux lèvres.

— Hello, parvint-il enfin à répondre ? Appelez-moi Skip, je vous en prie.

— Avec plaisir.

Une étincelle malicieuse brilla au fond des yeux verts océan de tante Edith.

— S'il vous plaît, passez à table, les enfants. J'ai préparé une bouillabaisse. C'est une de mes spécialités.

— Et l'un de mes plats préférés bredouilla Skip.

Tante Edith s'avança vers Skip, le prit par la main et le conduisit dans l'alcôve où se nichait la table. Il eut l'impression qu'un courant électrique fusait entre leurs doigts.

Tandis qu'ils dégustaient le savoureux mets de poissons, Skip eut bien du mal à prêter attention à sa fiancée. Il émanait de sa tante une telle aura ! Au cours du repas elle se leva et passa derrière Skip pour gagner la cuisine ; une hanche soyeuse effleura son épaule. Le plaisir physique qu'il en éprouva le fit sourciller.

Lorsque la conversation devint languissante, Skip déclara à la femme aux cheveux de feu :

— J'ai regardé vos collections d'objets. Très... euh... intéressant.

— N'est-ce pas ? Elles ont pour la plupart un rapport avec ma vocation. Je suis une sorcière, voyez-vous. Je suppose que vous avez entendu la rumeur publique ?

— En effet, il court des bruits étranges à votre sujet.

Skip afficha un sourire tolérant afin qu'elle comprenne qu'il était trop évolué pour prêter attention aux potins de la ville.

— Certains d'entre eux sont tout à fait exacts, précisa tante Edith.

À cet instant, Audrey prit la parole. Skip en fut surpris. Il avait presque totalement oublié sa présence.

— S'il te plaît, tante Edith, tu ne vas pas recommencer à expliquer tes théories sur la sorcellerie.

— Non, si tu ne le veux pas, ma chérie.

— Mais moi, j'aimerais bien les entendre, intervint Skip en

augmentant la force de son sourire de quelques watts.

Il regarda autour de lui et fronça les sourcils d'un air moqueur.

— Je ne vois aucun balai nulle part.

— Voyager dans les airs n'est pas ma spécialité, répondit tante Edith d'une voix douce comme du velours noir.

— Parce que les sorcières ont des spécialités ?

— Naturellement. Il existe, certes, quelques généralistes, mais il y a tellement à apprendre dans le domaine occulte qu'ils ne sont au fond bons à rien.

Skip se pencha en avant, caressant des yeux les fleurs d'or qui menaçaient de jaillir de la soie moulante.

— Et quelle est votre spécialité, tante Edith ?

— Le déplacement des âmes, répondit-elle en souriant.

Skip attendit qu'elle poursuive, mais comme elle gardait le silence, il dit :

— Vous sauriez retirer l'âme du corps et la mettre ailleurs ?

— Exactement.

— Curieuse façon de voyager, non ? Je veux dire, se faire voler son âme !

— Vous seriez surpris, Skip. (Tante Edith se tourna vers sa nièce :) Audrey, je crains que nous n'ayons plus rien à boire. Cela t'ennuierait-il d'aller vite jusqu'au magasin chercher une bouteille de Hennessy ? Skip, vous aimez le cognac, j'espère ?

— Bien sûr. Ecoutez, je vais y aller moi-même. Ma voiture est garée à deux pas.

— Non, non, non. Ce magasin se trouve tout à côté. Ainsi, vous et moi pourrions faire connaissance.

— Cela ne m'ennuie pas, intervint Audrey. J'aime prendre un peu l'air après le dîner. Tante Edith prendra bien soin de toi, tu verras.

Skip protesta pour la forme, mais Audrey avait déjà gagné la porte. Tante Edith se leva et d'un pas sensuel et léger s'approcha de la chaise de Skip.

— Et si nous passions au salon ?

Le timbre de la voix était plein de promesses. Skip se sentit tout retourné. Le parfum au bois de santal l'entêtait. Et quand il se leva, son épaule heurta le sein de tante Edith qui ne fit rien pour éviter ce contact.

— Euh... déclara Skip, une fois qu'il eut retrouvé ses esprits, parlez-moi de ces déplacements d'âme qui sont votre spécialité. Comment cela se passe-t-il exactement ?

Ils étaient dans le living. Skip avait l'impression de sentir la chaleur du corps de cette femme alors même qu'ils ne se touchaient pas.

— C'est assez compliqué, mais je peux vous expliquer les grandes lignes de mon travail. Il existe un moment précis où l'âme d'un homme n'est plus protégée par son corps. Et c'est à cet instant-là qu'on doit la lui voler. Vous avez peut-être entendu parler de cette ancienne superstition qui prétend que ce moment de fragilité a lieu lorsque la personne éternue. Aujourd'hui ne dit-on pas encore « À tes souhaits » pour chasser l'esprit du mal qui rôde autour de l'âme du malheureux ?

Skip eut un sourire plein de sous-entendus. Tante Edith garda son air grave.

— Il est d'autres situations, enchaîna-t-elle, pendant lesquelles l'âme d'un homme est encore plus vulnérable l'espace d'une seconde ou deux.

— C'est passionnant, bredouilla Skip.

Mais il avait à peine écouté ce que cette femme lui expliquait, car elle s'était approchée si près de lui qu'il entendait presque les battements de son cœur.

Luttant pour garder un vague contrôle de lui-même, Skip inspira profondément et arracha son regard de ces seins fascinants. Ses yeux allèrent se poser sur la demi-douzaine de figurines filiformes qui avaient déjà retenu son attention.

— Quels étranges bibelots, observa-t-il !

Tante Edith le fixait.

— Vous plaisent-ils ?

— Pas tellement, pour être franc. Quelque chose en eux me donne la chair de poule. Audrey m'a appris que c'était vous qui les aviez fabriqués.

— C'est exact. Et j'en ai un dans mon atelier qui n'est pas encore terminé. Aimeriez-vous le voir ?

— Non, je ne crois pas...

— Vous savez, ma chambre me sert aussi d'atelier.

— Euh... À la réflexion, peut-être que je pourrais ainsi apprendre quelque chose.

— En effet.

L'invitant à la suivre, tante Edith retraversa l'alcôve où ils avaient dîné et l'entraîna dans une pièce située dans le fond de sa maison. Tenaillé par le désir, Skip ne quittait pas des yeux le souple déhanchement de ses fesses que moulait la soie fluide de sa robe.

La chambre était un tourbillon de rouges, de jaunes, d'orange dans lequel Skip eut l'impression de se perdre. Une courteline pourpre recouvrait le lit. Skip se tenait à côté d'une table basse et ronde. Et sur celle-ci était posée une figurine semblable à celles du salon, mais l'air moins vivant que les autres.

— Elle te plaît ? s'enquit tante Edith en frottant le bout de ses seins contre la poitrine de Skip.

Ce dernier perdit alors complètement la tête. Il prit tante Edith dans ses bras et caressa son dos parfait avec des mains tremblantes. Puis il écrasa ses lèvres sur les siennes. Il sentit cette bouche sensuelle s'ouvrir et une langue chaude se faufiler entre ses lèvres.

De ses doigts fébriles, Skip détacha l'unique agrafe qui fermait la robe. Celle-ci tomba en bruissant sur le sol et Skip poussa un hoquet. Tante Edith recula pour mieux le laisser jouir de la vue de son corps nu. Skip tripota sa ceinture.

— Laisse-moi faire, souffla-t-elle. Allonge-toi sur le lit et détends-toi.

Sans effort, elle le poussa d'une main vers le lit où il s'étendit, les yeux toujours rivés sur le corps couleur de miel de tante Edith. Avec des gestes habiles, elle déboucla la ceinture et retira le pantalon. Puis elle posa sa main à plat sur le ventre de Skip.

— Je voudrais te demander une chose. Et Audrey ?

Plusieurs secondes s'égrenèrent avant que Skip parvienne à rassembler ses esprits pour répondre :

— Audrey n'est qu'une enfant. Toi et moi... sommes différents.

Nous avons *besoin* l'un de l'autre.

— Mais n'as-tu pas peur qu'elle en souffre ?

Skip réfléchit vite. Jamais dans la vie il n'avait désiré une femme aussi impérieusement.

— Il est inutile qu'elle l'apprenne. Nous pouvons nous marier. Tu n'auras qu'à vivre avec nous. Et toi et moi, nous pourrons nous aimer. Audrey ne le saura jamais. Avec sa fortune, nous serons libres de faire ce dont nous aurons envie.

Tante Edith poussa un soupir.

— C'est tout ce que je voulais t'entendre dire.

Elle baissa la tête et les mèches cuivrées de sa chevelure vinrent effleurer le torse nu de Skip, telle une ombre. Il s'agrippa au jeté de lit pourpre, comme un plaisir insoutenable l'emportait dans un Nouveau Monde.

Brusquement, tante Edith se laissa rouler sur le tapis orange qui se trouvait au pied du lit. Puis allongée ainsi sur le dos, elle tendit les bras vers Skip.

— Viens, mon amour.

Les nerfs à vif, Skip roula à son tour au bas du lit et s'étendit sur le corps ferme de tante Edith. Experte, elle le guida d'une main et lui flatta le dos de l'autre. Skip s'abandonna toujours plus loin dans l'extase qui l'emportait.

Au moment de l'explosion finale, il ressentit un violent déchirement dans son corps. Jamais il n'avait vécu une chose pareille. Il eut l'impression d'être étripé. Il éprouva une sensation momentanée de dissolution totale, puis une brume ténébreuse le noya.

Lorsque Audrey revint avec la bouteille de cognac, sa tante l'attendait dans le salon.

— Voilà ! dit la jeune fille en brandissant un sac en papier marron.

Tante Edith secoua la tête et sourit tristement à sa nièce.

— Je suis navré, ma chérie.

— Pas celui-là ? Pas lui !

— Si, malheureusement.

— Tu lui as fait passer le test ?

— Et comme les précédents, il a échoué.

— Oh ! tante Edith ! Je ne trouverai donc jamais un homme qui m'aime pour moi-même et qui soit sincère ?

La jeune fille passa un bras autour des épaules de la femme qui lui servait de mère et posa une joue sur son sein.

— Mais si, bien sûr, ma chérie. (Tante Edith caressa les cheveux de sa nièce.) Il suffit de rencontrer l'homme idéal. (Puis avec un sourire, elle ajouta :) Mais d'ici là, n'oublie pas que tous ceux-là ne sont pas une grande perte.

— C'est vrai.

La jeune fille poussa un petit rire et s'écarta de sa tante. Puis elle regarda la cheminée où sept figurines en érection attendaient au garde-à-vous !

— Tante Edith, tu le veux pour cette nuit ?

— Non, ma chérie, toi la première, c'est la moindre des choses.

Audrey s'approcha de la cheminée et saisit la dernière des figurines rigides comme la pierre. Mais elle était chaude et sensible à ses mains.

— Bonne nuit, tante Edith.

— Bonne nuit, Audrey. Et amuse-toi.

Alors que ses cinq sens se réanimaient peu à peu, Skip se rendit compte qu'il ne pouvait plus bouger. Après un instant de panique, il se détendit, cessa de résister et se laissa emporter, tête la première, dans la grotte chaude et humide. Les parois glissantes se refermèrent sur lui, le caressant partout.

Dure façon de quitter la terre, peut-être, conclut-il, mais tout bien réfléchi, ce n'est pas si désagréable que cela.

LE MANNEQUIN

Robert Bloch

Avant de commencer cette histoire, je dois vous préciser que je n'en crois pas un seul mot.

Sinon, je serais aussi fou que celui qui me l'a racontée. Or il se trouve à l'asile.

Parfois, cependant, le doute m'assaille. Ce sera à vous d'en décider, en dernier ressort.

Quant à cet homme qui est à l'asile, appelons-le George Milbank. Trente-deux ans, selon son dossier, mais il paraît plus âgé. Calvitie naissante, embonpoint galopant, voix nasillarde et un tic facial difficile à regarder. Mais il n'a rien d'un dingue.

— Et je ne le suis pas, précisa-t-il.

Nous étions tous les deux dans sa chambre, l'après-midi où je suis allé lui rendre visite.

— Que voulez-vous dire ?

Je la jouais décontracté.

— Doc m'a appris qui vous étiez et je connais le genre de truc que vous écrivez. Si vous cherchez un sujet...

— Je n'ai pas dit ça.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis content de me confier. Ça fait très longtemps que j'attends l'occasion de parler à quelqu'un. Quelqu'un qui ne se contentera pas de noter mes paroles dans un

dossier et de classer ce dossier. Je suis étiqueté et jamais je ne ressortirai d'ici. Mais il faut qu'une personne connaisse la vérité. Libre à vous ensuite de concocter une histoire. Alors, ne me débitez pas de sornettes. Je vais vous raconter exactement comment cela s'est passé, et que Dieu me vienne en aide. Si jamais *Dieu* existe. Et c'est bien cela qui m'inquiète. Quelle sorte de Dieu créerait une femme comme Vilma ?

Ce fut à ce moment-là que je notai son tic et j'en fus troublé. Il remarqua ma réaction et hocha la tête.

— Pensez simplement aux femmes qu'on voit sur les pubs des magazines. Les mannequins de haute couture, vous voyez le genre ? Grandes, minces, tout en bras et en jambes, pas de seins. Pommettes saillantes, grands yeux vides et cette expression de déesse intouchable figée sur le visage. Et c'est cette expression qui m'a fait tiquer. Ce qui est le but, d'ailleurs. J'ai pris le regard de Vilma pour un défi.

Le tic déforma son visage.

— Vous n'aimez pas les femmes, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Vous vous fichez de moi ! (Pour la première et la dernière fois, il sourit.) Mon vieux, vous parlez à l'un des plus grands coureurs de jupons dans ce métier ! (Le sourire s'effaça.) Du moins, je l'étais jusqu'au jour où j'ai rencontré Vilma...

Tout s'est passé sur un navire de croisière, le *Morfond*, l'un de ces grands navires Scandinaves destinés aux croisières dans les Caraïbes. Neuf ports en deux semaines, virées à terre dans tous les tripots exotiques du cru.

Mais j'étais à bord pour mon boulot et non pour le plaisir. La McKay Phipps, l'agence de pub pour laquelle je bossais, avait raflé la campagne de pub en couleurs et pleines pages de l'Apex Caméra qui devait être diffusée dans tous les magazines de mode. Vous connaissez le scénario : de grands clichés pseudoartistiques d'un mannequin posant sur un fond tropical, avec quelques lignes sophistiquées de texte pour allécher le lecteur. *Elle voyage avec style. Sa tenue : une création originale de Countess d'Or. Sa caméra : une Apex.* Ce genre de conneries, vu ?

De toute façon, c'était leur pognon et qui suis-je pour aller leur expliquer comment le jeter par les fenêtres ? En plus, je n'étais qu'un remplaçant. C'est Ben Sanders qui avait été chargé de cette campagne, mais comme il est mort d'une crise cardiaque dans sa baignoire juste

trois jours avant de faire voile, on m'avait refile ce boulot.

J'y connaissais que dalle à la sape de haute couture et encore moins aux appareils photo, mais pas de problème. La d'Or avait envoyé Pat Grisby, leur meilleure conseillère, pour s'occuper des fringues. Et j'avais avec moi Smitty Lane pour les prises de vues. Il avait tout organisé avant notre départ : le programme détaillé des clichés à prendre, l'heure et le lieu, plus tout le bataclan administratif. Tout ce que j'avais à faire, c'était de m'embarquer sur ce navire et de veiller à ce que tout le monde soit là à l'heure et à l'endroit prévus.

Il y a pire que de partir deux semaines en croisière dans la mer des Caraïbes, en février, tous frais payés. Le bateau était flambant neuf avec une douzaine de cabines de luxe sur le pont supérieur. Elles avaient été réservées pour chacun d'entre nous. Rien à voir avec ces réduits genre placards à balais reconvertis ; si nous le souhaitions, nous pouvions même y prendre nos repas et éviter ainsi la cohue de la salle de restaurant.

Mais vous vous foutez sans doute éperdument de mes vacances, et moi aussi, d'ailleurs. Car elles se sont transformées en un véritable cauchemar.

Comme je vous l'ai déjà dit, le *Morland* a appareillé dans neuf ports en deux semaines, et tout était prévu pour que le boulot soit effectué dans chacun d'eux. Smitty voulait travailler en lumière naturelle. Cela impliquait donc qu'à 11 heures du matin tout soit en place et prêt pour l'action. Comme les emplacements choisis étaient des stations balnéaires se situant au milieu des diverses îles, nous devions sortir du plumard avant 7 heures, avaler un café en vitesse et trimbaler toutes les sapes et le matos jusqu'au bus loué pour 8 heures. Vous avez déjà voyagé, vous, dans un minibus VW datant de 1959 sur une route de campagne défoncée, par des températures aussi élevées que celles d'un sauna et un climat humide ? Un vrai cauchemar.

Ensuite, il fallait tout installer. Smitty était doué, mais pointilleux jusqu'au bout des ongles. Et quand Pat Grisby était satisfaite du décor et de la façon dont il apparaissait dans son viseur, que tous les clichés supplémentaires pour raison de sécurité avaient été pris, il était généralement 14 heures. Alors on avait droit à un casse-croûte et puis on repartait en riant et en se congratulant dans le VW qui avait chauffé au soleil toute la journée. Et si on remontait à bord à 16 h 30, on était bons pour le bingo de l'après-midi.

Quant à la suite de la croisière, il y avait les bons et les mauvais côtés.

D'abord, les mauvais. Smitty, lui, ne jouait pas au bingo. Il jouait les bars – matin, après-midi et soir. Et Grisby était lesbienne. Elle avait dû faire des avances à Vilma et recevoir un non-merci-sans-façon en réponse, car au bout du troisième jour, ces deux femmes ne s'adressaient plus la parole, sauf lorsque le boulot le leur imposait. Ainsi, il ne restait plus que Vilma et moi.

Et ça, c'était le bon côté.

Je vous ai déjà expliqué à quoi ressemblent les mannequins de haute couture. Et à mon avis, j'ai dû vous en broser un tableau digne d'un salaud de misogynne. Vilma Loring n'était pas seulement un modèle. Il faut reconnaître une chose à ces femmes-là : elles savent s'habiller, marcher, bouger, elles savent se parfumer et se maquiller. Et il faut ajouter aussi l'allure. L'allure, et ce qu'on appelle généralement la féminité. Or Vilma était féminine à cent pour cent.

Peut-être que le MLF est une bonne chose, mais ces intellos et ces générales en chef de la psychologie aux cheveux filasse et en blue-jeans m'ont toujours fait gerber.

Vilma. Rien que de la regarder, ça m'excitait. Et je la regardais beaucoup. Sa façon d'être quand on la photographiait... une vraie pro. Alors que tous les autres étaient en train de frire et de dépérir sous le soleil à son zénith, elle demeurait calme, fraîche et impeccable. Pas la moindre goutte de sueur, ni le moindre cheveu déplacé, ni la moindre plainte. Cette femme en jetait.

Elle en jetait et je la voulais. Voilà pourquoi je lui jouais la grande scène aussi souvent que possible, mais les occases étaient rares lorsque nous étions à terre. Et dès qu'on remontait à bord, elle disparaissait, et pas moyen de dîner avec elle. Elle aimait mieux prendre ses repas dans sa cabine pour ne pas avoir à se fringuer et à se maquiller. Naturellement, ma réplique a été de lui dire que je préférerais manger dans ma cabine ou la sienne, mais elle n'a pas gobé mon baratin. Aussi durant nos heures de travail, devais-je organiser mes soirées.

Vous avez une idée des distractions et des jeux qu'on peut trouver à bord de ce genre de navires ? Regarder de vieux mélos pour vieilles dames aux cheveux teints en bleu, danser sur une piste rikiki aux sons d'un combo ringard. Et les spectacles ! Danseurs de claquettes, magiciens, cantatrices bonnes pour la maison de retraite.

C'est pourquoi Vilma et moi passions beaucoup de temps ensemble à nous promener sur le pont. Moi lui suggérant un petit roupillon dans ma cabine, et elle me répondant « mais-c'est-si-joli-ici-

pourquoi-ne-pas-regarder-les-dauphins », et tutti quanti.

J'avais pigé le message, mais il en fallait plus pour me décourager. J'allais lui rendre visite tous les matins après le petit déjeuner et lorsqu'elle ne se reposait pas ou ne se faisait pas les ongles, je tentais ma chance. C'était vraiment la nana tranquille et qui la boucle chaque fois qu'on lui pose une question personnelle, mais elle savait écouter. Du moment que je ne la harcelais pas, elle était heureuse. J'ai donc modifié mon plan d'attaque et joué les mecs patients.

Elle ne voulait pas nager dans la piscine ? Parfait ! On allait s'installer dans les chaises longues du pont et regarder ce qui se passait autour du bassin. Pas de jeu de galet ou de partie de tennis ? Très bien, on irait au salon à l'heure de l'apéritif, même si elle ne buvait pas. Je gardais un profil bas, mais comme les jours s'écoulaient, je dois avouer que cela commençait à me taper sur le système.

Peut-être était-ce la croisière elle-même qui me sapait le moral ? L'atmosphère, tout le monde en train de draguer. Pas seulement les couples, mariés ou autres. Il y avait plein de célibataires, aussi. Des secrétaires, des instits qui avaient épargné pendant onze mois pour leur orgie annuelle et qui se maquaient avec des marins ressemblant à des bagnoles jetées à la ferraille et avec des Apollon bronzés sur le retour d'âge. Des divorcées avec des implants au silicone et des rombières aux cheveux récemment teints minaudent auprès de types aux favoris gris, du genre à vérifier le Dow-Jones tous les matins avant de prendre le large. Au bout de la deuxième semaine, même les vieilles aux cheveux bleus s'étaient acoquinées avec les jeunes stewards qui avaient été engagés comme stagiaires. Le dernier parcours entre Puerto Rico et Miami ressemblait à une toile porno, tout le monde baisant à tire-larigot. Tout le monde, sauf moi. Je restais assis à attendre avec un journal ouvert sur les cuisses.

C'est alors que j'ai eu une de mes petites discussions entre moi et moi. Je faisais le planton, perdant mon temps avec un billet qui ne voulait pas danser, qui ne voulait pas boire, qui n'avait même pas accepté de dîner avec moi. Elle ne me la jouait pas cool, elle me la jouait frigide.

D'accord, c'était sans doute la plus belle poule sur laquelle j'avais jamais posé les yeux, mais on ne peut pas regarder indéfiniment sans être autorisé à toucher. Elle avait une de ces voix rocailleuses à souhait qui semblait monter de sa poitrine au lieu de sa gorge, mais elle ne s'en servait que pour bavarder. Elle avait aussi une

de ces façons de vous fixer sans sourciller, mais on a envie qu'on vous regarde et non qu'on vous transperce. Elle avait une démarche de rêve, mais il vient un temps où il faut se réveiller.

Moi, je l'ai fait lors de notre dernière nuit à bord et trop tard. Mais pas trop tard pour aller au bar. Il y avait l'habituelle nouba et j'avais rendez-vous avec Vilma pour aller voir le spectacle.

Peut-être que j'apprenais pas vite, peut-être que c'était râpé dès le départ... Je m'en fous. Mais grimper aux murs, c'était terminé. J'allais me cuire, et j'y suis parvenu.

Je me suis rendu à un petit bar situé à la poupe, à l'écart du feu de l'action, et je me suis mis au travail. Tout le monde participait à la fiesta, si bien que j'étais le seul client. Le barman a essayé de lier conversation, mais je l'ai envoyé sur les roses. Je n'étais pas d'humeur à causer. J'avais trop à réfléchir. Sur ces deux semaines, notamment. Qu'est-ce que j'avais fait pendant ces deux semaines, hein ? Courir au cul d'une allumeuse, comme un gosse. C'était absurde. Et puis... non pas après le premier scotch ni le deuxième, mais après le troisième, qui était double, j'étais décidé à aller retrouver Vilma pour lui balancer une bonne raclée.

Mais je n'ai pas eu à le faire. Car elle était là. Debout, à côté de moi, la lune tropicale brillant à travers sa robe du soir bleu clair et scintillant dans ses cheveux.

Elle m'a adressé un grand sourire.

— Je t'ai cherché partout, qu'elle a dit. Nous devons parler.

Je lui ai répondu d'oublier ça, que nous n'avions à parler de rien du tout. Elle s'est contentée de me regarder, et voilà que la lune s'est reflétée dans ses yeux. Je l'ai envoyée se faire foutre et lui ai dit que je ne voulais plus jamais la revoir. Alors elle a posé sa main sur mon bras :

— Tu es amoureux de moi, n'est-ce pas ?

Je n'ai rien répondu. Impossible parce que je me suis rendu compte tout à coup que c'était vrai. *J'étais* amoureux de Vilma. Voilà pourquoi j'avais eu envie de la frapper, de sauter sur elle pour lui arracher sa robe et...

Vilma a pris ma main. L'important, c'est qu'on est allés directement dans sa cabine, qu'elle a verrouillé la porte et que tout était prêt. Les lumières étaient baissées, le lit déplié et le Champagne refroidissait dans un seau rempli de glaçons.

Vilma m'a servi une flûte, mais elle n'en a pas pris. Elle a ordonné :

— Bois ! Ça ne me gêne pas.

Mais moi, ça me gênait, et je le lui ai dit. Il y avait quelque chose dans ces préparatifs qui me chiffonnait. Si c'était ça qu'elle voulait, pourquoi avoir attendu le dernier soir ?

Elle m'a lancé un regard que je n'ai jamais oublié.

— Parce qu'il fallait d'abord que j'en sois sûr, a-t-elle expliqué.

J'ai bu une grande gorgée de champ qui m'a secoué salement, vu tout ce que j'avais ingurgité avant.

— Sûre de quoi ? j'ai demandé. (Je jouais le jeu.) Tu crois que je ne suis pas à la hauteur ?

L'expression de Vilma n'a pas changé.

— Tu ne comprends pas. Il fallait que je te connaisse pour savoir si tu feras l'affaire.

J'ai reposé mon verre vide.

— Pour coucher avec toi ?

Vilma a secoué la tête.

— Pour être le père de mon enfant.

Je l'ai regardée fixement.

— Hé ! Attends une minute...

De nouveau, elle m'a lancé ce regard inoubliable.

— J'ai attendu. Depuis deux semaines, je t'observe et j'ai attendu pour prendre une décision. Tu sembles en bonne santé et il n'y a aucune raison pour que notre descendance ne soit pas génétiquement normale.

Je me sentais un peu parti, mais je savais que je n'étais pas défoncé. Je l'avais entendue clairement et nettement.

— Tu peux arrêter tout de suite, je lui ai dit. Je n'ai aucune envie de me marier ni d'entretenir un enfant.

Elle a haussé les épaules.

— Mais je ne te demande pas de m'épouser et je n'ai besoin

d'aucune aide financière. Si je tombe enceinte ce soir, tu ne le sauras même pas. Demain, nous repartirons chacun de notre côté. Je te promets que tu ne seras jamais obligé de me revoir.

Elle s'est approchée, trop près, si près que je sentais des ondes brûlantes émaner de son corps. Chaleur, parfum et une sorte de vibration qui faisait écho dans sa voix rocailleuse.

— J'ai besoin d'un enfant, a-t-elle dit.

— Écoute, on ne se connaît pas, nous deux. Enfin, pas assez...

Elle a éclaté de rire. D'un rire de gorge.

— Quelle importance ? Tu me désires.

Je la désirais, d'accord. Mes idées se sont brouillées ; l'alcool et la colère m'obscurcissaient l'esprit. Je ne pensais plus qu'à une seule chose : à cette femme qui me subjuguait. Oui, je la désirais, je fondais devant elle.

Je me suis approché et elle a reculé. J'ai voulu l'embrasser et elle a détourné la tête.

— Déshabille-toi d'abord, a-t-elle dit. Oh... vite, s'il te plaît !

J'ai obtempéré à toute vitesse. Peut-être avait-elle mis quelque chose dans mon verre, car j'ai eu du mal à déboutonner ma chemise et j'ai fini par la déchirer ainsi que mon fute. Mais, peu importait..., je bandais, bandais comme jamais.

J'ai fait un pas jusqu'au lit et me suis allongé sur le dos. Et tout s'est pétrifié. Impossible de bouger, mes bras et mes jambes étaient ankylosés, car tout dans mon corps se concentrait sur un seul point. J'étais prêt, fin prêt. J'aurais été incapable de débander si j'avais essayé.

Je le sais, car je ne l'ai pas quittée des yeux. Il ne s'est produit aucun changement de mon état lorsqu'elle a soulevé les bras à hauteur de son cou et a retiré sa tête !

Elle a posé la tête sur la table, ses longs cheveux blonds pendaient d'un côté comme une crinière de cheval, puis dans son visage caoutchouté, les yeux bleus sont devenus vitreux. Mais pas moyen de bouger, et je bandais toujours aussi sec. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir pensé : sans tête, comment fait-elle pour voir ?

Puis la robe est tombée et alors la réponse m'est venue. Elle s'est penchée, ses minuscules seins m'effleuraient presque le visage, si

bien que j'ai vu les pointes bourgeonner. Bourgeonner et s'ouvrir jusqu'à ce que des yeux apparaissent – ses *vrais* yeux, verts, lumineux, tous au fond des mamelons.

Et elle s'est penchée encore. J'ai regardé son ventre palpiter, j'ai senti le souffle chaud et précipité émanant du nombril. La dernière chose que j'ai vue, ç'a été la bouche barbue, aux lèvres roses qui s'ouvraient pour m'absorber. J'ai poussé un hurlement, puis je suis tombé dans les pommes.

Vous comprenez maintenant ? Vilma m'avait dit la vérité, du moins une partie de la vérité. C'était un mannequin de haute couture, pour sûr, mais un mannequin pour *quoi* ?

Qui l'avait fabriquée, et combien d'autres en avait-on fabriqués ? Combien de centaines ou de milliers éparpillées à travers le monde ? Les mannequins ! Vous n'avez jamais remarqué à quel point ces filles se ressemblent toutes ? On dirait des sœurs et peut-être le sont-elles ? Une famille, une race venue d'ailleurs, qui grouille à travers le monde et qui copule avec des hommes pour se reproduire quand le besoin s'en fait sentir et qui se reproduit à sa façon. Comme Vilma l'a fait avec moi...

Lorsqu'il perdit le contrôle de lui-même et qu'il se mit à hurler, je m'enfuis en courant. Les infirmiers arrivèrent. Je présume qu'ils l'ont calmé, car lorsque j'atteignis le bureau du Dr Stern, je n'entendais plus aucun cri.

— Eh bien ! fit celui-ci, quel parti allez-vous tirer de ça ?

Je hochai la tête.

— C'est vous le médecin. Et si vous me le disiez, vous ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Cette Vilma – Vilma Loring ainsi qu'elle s'est nommée – a vraiment existé. Mannequin professionnel pendant deux ans pour une agence de New York et résidant dans un appartement loué à Central Park South. Beaucoup de gens se souviennent de l'avoir vue, de lui avoir parlé.

— Vous utilisez le passé, observai-je.

Stern fit signe que oui.

— Parce qu'elle a disparu. Elle a dû quitter sa cabine et le navire dès qu'il a appareillé à Miami, cette nuit-là. Personne ne l'a revue depuis, et Dieu sait qu'on l'a recherchée, vu ce qui s'est passé.

— Mais que s'est-il passé au juste ?

— Vous avez écouté son histoire.

— Mais il est fou ou non ?

— Grandement perturbé. C'est pourquoi on l'a amené ici juste après qu'on l'eut découvert le lendemain matin, gisant sur le lit dans une mare de sang. (Stern haussa les épaules.) Voyez-vous, il y a une chose pour laquelle personne n'a trouvé d'explication. Que sont devenus ses organes génitaux ?

ILS VIENNENT POUR TOI

Les Daniels

Ce lundi-là, M. Bliss rentra chez lui plus tôt que d'habitude. Ce fut une grave erreur.

Il avait la migraine et sa secrétaire, après lui avoir offert divers médicaments et lu en prime les notices de leurs fabricants, lui avait suggéré :

— Pourquoi ne pas prendre votre après-midi, M. Bliss ?

Au bureau, tout le monde l'appelait M. Bliss. Les autres, c'était Dave, Dan ou Charlie, mais lui avait droit à Mr Bliss. Il aimait cette marque de distinction. Parfois, il pensait que même sa femme aurait dû l'appeler ainsi.

Au lieu de cela, elle en appelait à Dieu.

Ses cris provenaient d'en haut. De l'étage. De la chambre, plus précisément. Et ce n'étaient pas du tout des cris de douleur, mais M. Bliss saurait y remédier.

Elle n'était pas seule ; quelqu'un grognait en écho à ses appels lancés au Créateur. M. Bliss en ressentit de l'amertume. Sans prendre le temps de suspendre son manteau, il entra dans la cuisine sur la pointe des pieds et cueillit sur le râtelier magnétique l'un des couteaux japonais que sa femme avait achetés après avoir vu une pub à la télé. Ils servaient à hacher menu et étaient garantis à vie, quelle que soit la durée de cette vie. M. Bliss allait veiller à ce que sa femme n'ait pas à s'en plaindre.

Il s'éloigna du râtelier, s'arrêta le temps de pousser un soupir,

puis revint sur ses pas et choisit un deuxième couteau. Le premier était destiné à celle qui voulait rencontrer Dieu et le second à celui qui émettait ces bruits bestiaux.

Après un instant de réflexion, il décida d'emprunter l'escalier de service. Ce serait plus discret, et M. Bliss ne tenait pas à se faire remarquer avant d'avoir pu s'organiser.

Il avait une érection pour la première fois depuis des semaines, et son mal de tête avait disparu.

Il retraversa le linoléum en damier de la cuisine à pas furtifs et grimpa les marches deux par deux. Il savait que l'une d'elles grinçait, mais ne parvenait pas à se rappeler laquelle. Il savait aussi que, de toute façon, il ne manquerait pas de poser le pied dessus.

Mais cela n'aurait guère d'importance. En effet, les grognements et les lamentos allaient crescendo, et M. Bliss se dit qu'une fanfare n'aurait même pas distraît ces deux-là de leurs petites affaires. Ils étaient sur le point d'achever leur besogne et il voulait à tout prix être là à l'instant critique.

La chambre occupait tout le premier étage. M. Bliss avait eu la lubie d'honorer sa jeune épouse en lui offrant une couche nuptiale aussi vaste que le lui permettait son salaire. L'escalier de devant couvert d'une belle et épaisse moquette conduisait à ce temple de l'amour aussi inexorablement que le vieil escalier en bois y menait furtivement.

Comme prévu, M. Bliss fit grincer la marche, jura entre ses dents et ouvrit la porte de la chambre.

Les yeux chavirés de sa femme ressemblaient à du marbre blanc et humide. Le souffle qui s'échappait de ses lèvres frémissantes souleva une mèche de cheveux moites qui lui barrait le visage. Ses beaux seins qui avaient décidé M. Bliss à l'épouser étaient couverts de sueur, et pas uniquement de la sienne.

M. Bliss ne reconnut même pas le type. Un rien du tout. Le laitier ? Un enquêteur des services de recensement ? Il était rondouillard et aurait eu besoin d'une bonne coupe de cheveux. Tout cela était plutôt déprimant. Qu'elle se fasse sauter par un Adonis aurait été compréhensible, mais ça ! C'était un affront personnel.

M. Bliss laissa choir un couteau par terre, tint l'autre à deux mains et l'enfonça dans le corps spongieux de l'intrus, tout en haut de l'épine dorsale.

Un coup suffit. Le type poussa un grognement de plus et bascula sur le dos. Lorsque la tête tomba sur le sol, la lame grinça contre l'os.

Interloquée et échevelée, Mrs Bliss resta vautrée sur les draps trempés, nus, jambes écartées.

M. Bliss ramassa le deuxième couteau.

Il empoigna sa femme par les cheveux et la poignarda en plein visage. Elle eut un hoquet et sa bouche se barbouilla de sang. Avec rage, mais méthode, il plongea la lame acérée dans tous les endroits où ça risquait d'être le plus désagréable pour elle.

Ce fut un succès quasi total pour M. Bliss.

Elle mourut malheureuse.

Son ultime regard exprima un mélange de souffrance, de reproche et de résignation qui excita M. Bliss plus que toutes les marques d'amour qu'elle lui avait prodiguées depuis leur nuit de noces.

Mais il n'en avait pas encore fini avec elle. Jamais en effet Mr Bliss n'avait été aussi soumis.

Ce ne fut qu'au cœur de la nuit que M. Bliss reposa son couteau et se rhabilla.

Il avait commis un véritable carnage. Le ménage, comme elle le lui avait si souvent seriné, est une corvée, mais il se montra à la hauteur de la tâche. Ce qui l'embêtait le plus, c'était d'avoir éventré le matelas aquatique. Mais, au moins, cette eau avait dilué un peu les litres de sang.

Ensuite Mr Bliss enterra les deux fautifs dans deux coins différents du jardin. Il arriva en retard au bureau. C'était là un événement sans précédent. Ses collègues haussèrent les sourcils d'un air critique, ce qui lui tapa sur les nerfs.

Le soir, il n'eut pas envie de rentrer chez lui et alla dormir dans un motel. Il regarda la télé. On passait un film sur un type qui assassinait plusieurs personnes. L'histoire ne l'amusa pas autant qu'il l'avait espéré. Il trouva que ce film était d'un goût douteux.

Tous les matins, il laissait sur la poignée de sa chambre l'écriteau « Ne pas déranger ». Il ne voulait pas qu'on vienne ranger. Mais le lit défait dans lequel il retournait se glisser chaque soir commença à l'agacer. Cela lui rappelait trop la maison.

Au bout de quelques jours, M. Bliss eut honte d'aller au bureau. Il portait en effet les mêmes vêtements depuis qu'il avait abandonné son domicile et il était convaincu que ses collègues pouvaient sentir son odeur. Personne n'attendit le week-end avec autant d'impatience que lui.

M. Bliss connut alors deux jours de paix dans la chambre du motel. Pelotonné sous les couvertures, dans le noir, il regarda des gens s'entre-tuer dans un halo phosphorescent. Mais le dimanche soir, il examina ses chaussettes et comprit qu'il devait retourner chez lui.

Cela ne lui plaisait pas du tout.

Lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée, il se souvint tout à coup de la dernière fois où il avait franchi le seuil de sa maison. Il eut l'impression que le décor était planté pour une scène qu'il avait déjà jouée. Cependant, il n'avait qu'à aller chercher quelques vêtements au premier. Ça lui prendrait à peine cinq minutes. Il savait où tout était rangé.

Il décida de monter par l'escalier principal. La moquette étoufferait le bruit de ses pas et, sans trop savoir pourquoi, il préférerait se montrer discret. De toute façon, il n'aimait plus tellement l'escalier de service.

À mi-chemin, le regard de M. Bliss se posa sur les deux tableaux que sa femme avait accrochés au mur. Il les retira. C'était sa maison, à présent. Or ces deux bouquets de roses l'avaient toujours vaguement agacé. Seulement, les deux rectangles blancs qui apparurent à la place l'agacèrent tout autant.

Comme il ne savait que faire de ces maudits tableaux, il les emporta dans sa chambre. Ne pourrait-il donc jamais s'en débarrasser ? M. Bliss craignit que ce ne fût là un mauvais présage et songea un instant à les enterrer, eux aussi, dans le jardin. Cette idée le fit rire, mais la tonalité de son rire lui déplut. Il décida de garder son sérieux.

M. Bliss balaya la vaste chambre conjugale d'un œil critique. Il avait vraiment très bien fait le ménage. Il ouvrait un tiroir de la commode quand il entendit un coup sourd au rez-de-chaussée. Il se figea, le regard fixé sur ses sous-vêtements.

Il y eut alors un grattement, puis le bruit de quelque chose qui se hissait sur les marches du vieil escalier du fond.

M. Bliss ne se demanda même pas ce que c'était. Sa paupière gauche se mit à tressauter. Il entendit un léger grincement : le verrou

de l'escalier de devant. Soudain M. Bliss sentit sa tête croître aux dimensions de la pièce.

Il comprit qu'ils venaient pour lui, des deux côtés de la maison. Il était coincé. Il fit le tour de la chambre en courant, se cognant contre les murs, puis il se posta près du lit et plaqua une main sur sa bouche. Il ne put néanmoins retenir un gloussement, ce qui le mit en colère, car l'heure était grave et son honneur en jeu.

Ils venaient pour lui.

Peu importaient les conséquences – plus de travail, plus de télévision –, il avait suscité un miracle. Les deux morts avaient ressuscité pour le châtier. Combien d'hommes pouvaient en dire autant ?

Venez ! Approchez, mes lourdauds, traînez-vous jusqu'à moi ! Quel triomphe !

Il recula jusqu'au mur pour mieux voir. Les deux portes s'ouvrirent en même temps et son regard alla de l'une à l'autre. Il se passa la langue sur les lèvres. L'extase ! En ce moment de pure terreur, il connaissait l'extase.

Le gros, bien sûr, avait emprunté l'escalier du fond.

Au cours de son séjour au motel, M. Bliss s'était efforcé d'oublier à quel point il les avait esquinés. Sa femme, surtout. Mais voilà qu'ils étaient à présent dans un état pire encore.

Pourtant, alors qu'elle rampait péniblement sur la moquette, quelque chose dans son corps pâle, constellé de taches violacées là où le sang avait stagné et de traînées rougeâtres là où il avait ruisselé, séduisit Mr Bliss avec une violence qu'il avait rarement éprouvée jusque-là. La peau de sa femme était couverte d'une fertile terre marron. Elle a besoin d'un bain, songea-t-il, et il partit d'un rire méprisant qu'il ne pourrait bientôt plus contrôler.

L'amant qui approchait de l'autre côté était à peine marqué, lui. M. Bliss n'avait pas voulu le punir, mais simplement faire cesser ses grognements. Seulement, l'unique coup de couteau qu'il avait planté dans son corps avait sectionné la moelle épinière et la tête brinquebalait désagréablement dans tous les sens. La déception première de M. Bliss que ce type fût si gras s'intensifia. Après six jours sous terre, ce qui rampait vers lui était positivement bouffi.

M. Bliss eut tant de mal à réprimer son rire que les larmes lui vinrent aux yeux et la morve au nez. Alors même que sa propre fin

approchait, il considérait leur impossible désir de vengeance comme son ultime revanche.

Mais les pieds de M. Bliss n'étaient pas aussi pressés de mourir que lui ; ils reculèrent vers la porte de la penderie.

Sa femme leva vers lui des yeux interrogateurs. Des yeux ratatinés dans leurs orbites, comme deux prunes pourries. Une partie du corps de Mr Bliss sur laquelle il s'était acharné se détacha et chut mollement sur la moquette. Son amant continuait à progresser en rampant, laissant dans son sillage une espèce de traînée visqueuse.

M. Bliss fit pivoter le lit en cuivre pour dresser une barricade. Puis il se réfugia dans la penderie. L'odeur du parfum et du sexe de sa femme l'enveloppa. Il était enterré dans ses robes.

Ce fut elle qui atteignit le lit la première. Elle saisit avec les deux doigts qui lui restaient les draps de lin frais, puis elle se hissa sur la couche, la maculant de traînées noirâtres. Il était grand temps pour M. Bliss de refermer la porte de la penderie. Mais il avait envie de voir. Il était littéralement fasciné.

Elle se glissa sur les oreillers en se tortillant, les bras battant le vide, puis s'effondra sur le dos. Il y eut des gargouillis. Était-elle enfin morte ?

Non.

Mais peu importe. Son amant rampa sur la courtepoinette. M. Bliss voulut alors se retrancher dans la salle de bains, mais le chemin était bloqué.

Lorsque l'amant de sa femme (mais qui était donc ce cadavre rampant ?) étendit ses doigts boudinés, M. Bliss se fit tout petit. Mais au lieu de chercher vengeance, les doigts se refermèrent sur ce qui avait été jadis des seins. Les deux macchabées commencèrent à bouger en douceur.

Lorsque ce rituel débuta, M. Bliss rougit. Il les entendit émettre toutes sortes de bruits qui, de leur vivant, l'avaient gêné : roulis humide, grognements fantomatiques et hurlements surnaturels.

M. Bliss s'enferma dans la penderie. Ce qui oeuvrait sur le lit n'avait même pas daigné le remarquer. Il était enterré dans la soie et le polyester.

C'était pire que ce qu'il avait redouté. C'était carrément insoutenable.

Ils n'étaient pas venus pour lui.

Ils étaient venus l'un pour l'autre.

SUZIE SUCE

Jeff Gelb

Mike Crawford pissa quatre bouteilles de bière environ dans les urinoirs du Red Cedar Grille. Il regarda autour de lui dans les chiottes mal éclairées et remarqua sur le miroir un gribouillis au rouge à lèvres : « Suzie suce. » Et, dessous, un numéro de téléphone.

D'abord, Mike sourit. Suzie savait-elle qu'elle était en train de devenir célèbre dans l'un des plus chics gogues de la ville ? Puis il sursauta et faillit pisser sur ses chaussures. Ce numéro de téléphone était en fait le sien.

Mike referma sa braguette, s'approcha vite du miroir et relut, incrédule, le message. Comment diable son propre numéro de téléphone et, pire encore, le prénom de sa maîtresse, se trouvaient-ils affichés sur ce miroir ? Furieux, il nettoya le message du mieux possible avec du papier toilette.

Puis, tremblant encore de colère, il regagna le bar. Il tomba sur Joey Clark, son collègue de boulot et copain de bistrot.

Mike flanqua une violente tape dans le dos de Joey, qui en recracha ce qu'il buvait.

— Il est où ce rouge à lèvres, suceur de mes deux ! hurla Mike.

— Mais qu'est-ce qu'il te prend ? demanda Joey tout en essuyant sur le col de sa chemise les traces de son cocktail margarita.

— Ne fais pas le con, espèce de chiure ! J'ai lu le message dans les chiottes.

— J'ai l'impression que tu as assez bu, mon pote, dit Joey. Il est temps que tu rentres chez toi retrouver ta copine.

Joey avait prononcé le mot « copine » comme si c'était quelque chose de sale.

— Susan ne te plaît pas ? Aboya Mike.

— Comment veux-tu qu'elle me plaise ? Je ne la connais même pas. Et toi, au fait, qu'est-ce que tu lui trouves ? Ça fait à peine une semaine que tu l'as rencontrée et elle a déjà rapporté ses valises chez toi. Si tu veux mon avis, elle cherche du blé, cette nana. Le tien.

Mike saisit Joey par le col de sa chemise.

— Je me fous de tes opinions, rugit-il, et de ton rouge à lèvres.

Il poussa avec violence son copain contre le bar et sortit.

Lorsque Mike entra chez lui, l'appartement était plongé dans l'obscurité et le téléphone sonnait. Il courut pour répondre, mais le répondeur s'enclencha. Il entendit une voix masculine étrange : « Suzie, ici Dick Downs, à l'appareil, 555-4330. J'ai lu ton message et j'ai pensé qu'on pourrait sortir ensemble. Rappelle-moi. »

Mike était planté au milieu du living obscur de son grand appartement de banlieue, les poings serrés.

— Enculé de Clark ! siffla-t-il.

Il buta contre le répondeur alors qu'il essayait de le rembobiner. Celui-ci fit marche arrière et se mit à débiter tous les messages antérieurs.

« Salut, Suzie, mon chou ! J'ai trente centimètres qui t'attendent. Qu'est-ce que tu penses de cinquante dollars ? Rappelle-moi. Bill. 555-4545. »

« Hello, hello ? C'est Suzie ? Celle des lavabos du Grille ? Ici, Henri. J'aimerais bien te parler un de ces quatre. Mon numéro est le 555-2187. »

Mike arracha la bande magnétique du répondeur en poussant un grognement de rage et la flanqua dans la corbeille à papiers qui se trouvait à côté.

— Je tuerai ce fils de pute, marmonna-t-il.

— Mike, tu ne manges rien ? s'étonna Susan. Est-ce que j'ai laissé trop cuire le poisson ?

Mike contempla le joli minois de Susan. Quelle innocence dans ses airs de provinciale !

Comment dire à cette fille qui venait d'arriver sur la Côte, droit de là ferme de ses parents, dans l'Indiana, que son meilleur pote lui avait joués un vraiment sale tour ?

Mike fit non de la tête.

— C'est que ce soir, je n'ai pas faim, bougonna-t-il.

Susan le regarda et il vit l'inquiétude se peindre sur ses traits délicats.

Rien d'étonnant qu'il ait eu le béguin pour elle, le week-end dernier, lors du goûter offert par la salle paroissiale. Elle avait eu l'air d'un chiot perdu dont les grands yeux bleus étaient en quête d'un visage amical.

Il avait ce jour-là entamé un brin de causette avec Susan, et elle lui avait semblé d'une timidité charmante. Quand la glace avait été rompue, elle lui avait expliqué qu'elle venait de terminer ses études à la fac et qu'elle avait débarqué sur la côte ouest, parce qu'elle avait été embauchée par un fabricant d'ordinateurs. C'était la première fois qu'elle quittait sa famille. Elle se sentait toute seule ainsi, loin des siens et de ses amis. Une copine de travail lui avait parlé de ces goûters paroissiaux qui étaient, en réalité, un lieu de drague pour les divorcés. Cette copine, une brave fille aux grosses cuisses et aux cheveux comme des baguettes, y avait entraîné Susan pour ne pas y aller seule, puis aussitôt s'était ruée sur tous les mecs qui lui avaient fait de l'œil. Susan voulait repartir en bus lorsqu'il l'avait sauvée de ce traquenard.

Tout en dégustant du café, Susan lui avait expliqué qu'on la mettait à la porte de son appartement parce qu'il avait été vendu. À cause du regard bleu de Susan et de ce titillement qu'il ressentait dans l'entrejambe, il lui avait proposé de venir chez lui jusqu'à ce qu'elle ait assez d'argent pour louer un nouvel appartement.

Elle avait pâli et baissé les yeux. Vite, Mike avait ajouté qu'il avait deux chambres et que chacune fermait à clef.

Il l'avait convaincue de venir le soir même chez lui. Après avoir vérifié la serrure de la pièce qu'il lui destinait, elle l'avait

remercié avec profusion et était allée se coucher. Il lui avait fallu faire appel à toutes les forces de sa volonté pour ne pas utiliser son passe, entrer dans la chambre et la sauter. Il y avait quelque chose en elle qui l'excitait sauvagement. Dieu sait qu'elle n'était pas la plus belle nana qu'il connaissait, mais le charme de ce visage angélique l'avait tué.

Tenant parole, il l'avait laissée seule. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, ne cessant de penser à elle. Il s'était caressé la queue avec nonchalance en songeant à ses merveilleux yeux bleus, à son mignon nez en trompette, à ses lèvres charnues et sensuelles qui sur ce visage innocent avaient l'air incongrues.

Dix jours s'étaient écoulés et il ne l'avait toujours pas touchée.

Bien sûr, elle était une tentation permanente, mais toujours aussi innocemment : un jour, par exemple, elle s'était mise à arroser ses plantes et les rayons du soleil se déversant par la fenêtre avaient souligné la pointe de ses petits seins à travers son frais chemisier blanc. Un autre jour, elle avait fouillé dans ses placards en quête d'une poêle et il avait vu ses tétons par l'encolure de son T-shirt.

Innocente elle l'était, mais elle le rendait sexuellement fou.

Pourquoi attendre encore ? Pourquoi ne pas aller au but, maintenant ? Elle avait eu le temps de s'apprivoiser. En vérité, ce qui préoccupait Mike, c'était qu'elle avait l'air trop à l'aise avec lui, le traitait comme un grand frère et non pas comme un éventuel amant.

Et puis voilà que le jour où Mike avait eu la certitude qu'il n'y avait plus aucun espoir avec cette nana, elle s'était soudain penchée vers lui par-dessus la table, lors d'un dîner amical dans son appartement, et lui avait donné un doux baiser de ses lèvres sensuelles. Il l'avait aussitôt attirée vers lui en la prenant par la nuque, avait écrasé sa bouche contre la sienne et y avait glissé sa langue. Une étrange saveur en vérité, difficile à définir. Susan avait commencé par hoqueter et reculer, puis s'était abandonnée à ses baisers. Il l'avait renversée sur la nappe, envoyant dinguer les verres et les assiettes sur le sol carrelé. Quel délicieux dessert il avait là, étendu sur la table !

Il avait cherché sa braguette de ses doigts tremblants, et Dieu merci, son sexe tout gonflé avait jailli tout seul. Mais tandis qu'il approchait d'elle, elle l'avait repoussé.

Honteux d'avoir dépassé les bornes, Mike avait reculé tout en remontant son pantalon.

— Susan, je m'excuse, avait-il bégayé. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Au grand ébahissement de Mike, elle lui avait souri et avait tripoté son slip.

— Je ne fais pas ça, avait-elle expliqué, mais il y a d'autres possibilités...

Mike l'avait regardée ôter sa robe et enlever sa petite culotte qui tombèrent par terre. Elle avait changé de position sur la table en verre et murmuré :

— Je veux que tu viennes en moi.

Le téléphone avait sonné au même instant. Mike avait grogné de frustration, car le répondeur s'était enclenché.

« Suzie, j'ai vu ton petit message dans les toilettes des hommes au Racquet Club. Tu veux un peu de jeux buccaux ? T'as qu'à m'appeler. »

Mike s'était rué sur le téléphone et avait décroché. Mais il n'avait entendu que la tonalité. Il avait reposé brutalement le combiné, puis comme si le répondeur était en cause, il l'avait balancé contre le mur.

Il s'était retourné vers la table, mais Susan s'était enfuie dans la salle de bains en fermant la porte derrière elle. Mike avait entendu le bruit assourdi de ses sanglots. Les poings serrés, il avait pensé que cette fois, la plaisanterie allait vraiment trop loin.

Mike claqua la porte de l'agence immobilière. Joey Clark était en train d'aider un couple d'un certain âge à remplir des formulaires.

Écartant les clients, Mike écrasa son poing massif sur le visage surpris de Joey. La peau de ce dernier vira au rose, puis du sang jaillit de son nez.

— Bon Dieu, je crois qu'il est cassé ! brailla Joey. Sors d'ici avant que j'appelle les flics.

Le couple s'empressait de sortir de l'agence quand Mike balança son copain contre le mur en criant à pleins poumons :

— Où donc as-tu encore gribouillé ton sale petit message, espèce de vicelard ? Dis-le-moi !

— Tu as perdu la boule, répliqua Joey en tentant de se protéger le visage. Tu vas te retrouver en tôle pour ça, mon pote, je te le jure !

Mike relâcha les épaules de Joey et le laissa choir sur le sol comme un chiffon, puis il sortit en tempête de l'agence sous le regard interloqué des employés.

Mike appela chez lui, mais n'obtint pas de réponse. Et pour cause ! Le répondeur était fichu. Une fois sa fureur descendue d'un cran, Mike décida de rentrer et de préparer le dîner dans l'espoir d'apaiser Susan.

Il arriva devant sa porte, les bras chargés de victuailles et frappa du pied. Comme personne ne répondait, il entra. Les vêtements de Susan avaient disparu. Mike chercha en vain un message.

Il était en train de vider sa cinquième bière lorsque le téléphone sonna. Titubant, il alla décrocher et avant qu'il puisse prononcer un mot, une voix masculine demanda :

« Suzie ? Je voulais juste te prévenir que je serai un peu en retard. Je serai au Café Noir vers 21 h 30. Je suis celui qui a le plus grand joint dans ce boui-boui. »

Alors que Mike garait sa Subaru devant la station-service fermée qui se trouvait en face du Café Noir, il aperçut Susan qui y entraînait.

Mike demeura dans sa voiture le temps de se dessaouler et de reprendre ses esprits.

Apparemment, tout indiquait que Joey Clark avait eu raison. Susan n'était guère innocente. En fait, c'était peut-être elle qui avait inscrit ces messages obscènes dans les toilettes ; elle ou un complice.

La fumée dans le bar était aussi épaisse que du brouillard. Mike repéra Susan au fond de la salle. Elle parlait à un type en costard trois-pièces.

Mike se dissimula dans un recoin obscur et les observa. Le type avait enlacé Susan et elle ne protestait pas. Il la vit se pencher vers ce type et lui murmurer Dieu sait quoi tout en frôlant d'une main le

devant de son pantalon en polyester.

« Suziè suce. » Cette phrase ne cessait de se répéter comme un disque rayé dans l'esprit de Mike.

Mais elle ne suce pas, se rappela-t-il. En tout cas, pas gratuitement. Cette fille m'a pigeonné en beauté.

Suzie sortit de la boîte avec M. Costard à la remorque. Mike les suivit et les vit monter dans une Cadillac. Celle-ci démarra. Il courut jusqu'à sa voiture, et vite, se faufila au milieu de la circulation. Suzie et son jules se dirigeaient cap au nord, vers les collines de Hollywood. Mike devina qu'ils allaient s'arrêter non loin du réservoir afin que Suzie gagne son blé et... sa réputation.

Mike éteignit les phares tandis que la voiture se garait près du sommet de la colline. Il fit le reste du chemin à pied, sans bruit, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un bon poste d'observation d'où il pourrait voir les occupants de la Cadillac. La tête de Suzie était posée sur les genoux du type ; elle montait et descendait lentement. Mike entendait les soupirs d'extase du type. Ces bruits lui firent l'effet de débris de verre qui se casse.

Combien ça fait ? se demanda Mike, l'esprit absent. Combien ça coûte pour que ces lèvres goulues fassent couiner un homme de cette façon ?

Mais de nouveaux bruits émanèrent de la voiture. Des halètements et même un petit cri. Le sang de Mike se glaça dans ses veines. Il imagina le jules dans la peau d'un tueur de série B qui assassine les putes. Venait-il de trancher l'adorable cou de Suzie ? Ne t'occupe pas de ça, pensa-t-il, l'espace d'un instant.

Mike surgit de derrière les buissons et ouvrit la portière du côté passager. Le plafonnier s'alluma, révélant le visage interloqué de Susan.

— Ô mon Dieu ! gémit-elle.

Du sang coulait de sa bouche.

— Est-ce que cet empaffé t'a fait mal ? s'entendit demander Mike.

Jésus ! pensa-t-il. J'aime encore cette salope.

— Je vais te tuer, ordure ! siffla-t-il tout en sortant le type de la Cadillac.

— C'est trop tard, soupira Susan.

Mike lâcha le bonhomme dont la tête alla choir avec un bruit creux sur le tableau de bord. Le cadavre tomba sur le flanc entre Susan et Mike sur le trottoir.

— Seigneur ! murmura Mike. Mais tu l'as tué !

— Exactement, répondit-elle ?

— Mais c'est parce que tu te défendais ? Il t'attaquait, dis ?

Mike ne vit aucune arme. De toute évidence, ce type avait frappé Susan, car sa bouche saignait encore. Même qu'elle passait sa langue sur sa lèvre gourmande pour la lécher. Elle souriait.

Mike n'avait jamais remarqué auparavant les énormes incisives de Susan.

Elle a l'air d'un doberman ! pensa-t-il.

— Ce n'est pas ton sang, conclut-il d'une voix tremblante.

Elle continuait à lui sourire, épongeant les taches de sang avec un Kleenex, puis elle fit démarrer le moteur. À travers la vitre, elle prit la main de Mike et la tapota affectueusement.

— C'est pour cette raison que je ne pouvais pas... Tu vois. Je n'avais pas confiance en moi, car c'est pendant l'amour que ma soif de sang est la plus forte.

Tandis que la Cadillac s'éloignait du trottoir et commençait à redescendre la pente vers les lumières de Hollywood, Susan lui envoya un baiser.

— Mike, tu me manqueras, cria-t-elle.

Comme dans un songe, Mike buta sur le cadavre et atterrit sur le flanc, à côté des pieds de la victime. Comme il se relevait, il remarqua une mare de sang qui s'élargissait sous l'entrejambe.

PUNITIONS

Ray Garton

J'arrivai à Manning le lendemain après avoir appris la mort de Jayne dans le journal. Sa mort, talée à la une de tous les journaux de l'État, était ce genre de nouvelles dont la presse fait des gorges haudes.

UN ADOLESCENT TUE L'ORGANISTE D'UNE ÉGLISE LORS D'UNE BIZARRE ORGIE SANGLANTE

Je n'aurais pas lu cet article si je n'avais pas vu la photo de Jayne, ses grosses lunettes à monture d'écaille perchées sur son petit nez, ses cheveux châtain foncé retenus dans le dos, son habituel sourire, vague et timide, dédié à l'objectif. C'était un cliché récent et elle avait peu changé en dix ans.

Je m'arrangeai aussitôt pour prendre un jour de congé, veillai à ce que ma chatte, Clarissa, ait beaucoup d'eau et de nourriture et quittai Los Angeles pour Manning.

J'ai grandi dans ce petit village d'Adventistes du Jour situé dans la vallée de Napa. Mes parents y demeuraient encore, mais dès mon arrivée, je me rendis directement à la maison du gamin. Elle ne fut pas difficile à trouver : les reporters s'agglutinaient sur le trottoir dans l'espoir d'avoir un perçu du tueur. Je garai ma voiture de location de l'autre côté de la chaussée et contemplai cette maison en me demandant à quoi ressemblait ce gosse, comment il avait

rencontré Jayne.

Avait-elle pratiqué sur lui ce qu'elle m'avait fait à moi ?...

Lorsque j'avais seize ans, Jayne Potter n'était à mes yeux que l'organiste qu'on voyait au culte. Toutes les semaines, elle posait un coussin carré et marron sur le banc de l'orgue de l'église, elle s'y asseyait et jouait durant la cérémonie. Je ne la trouvais pas jolie : elle avait une peau trop claire, s'habillait simplement et portait toujours un chignon ou des tresses. Jamais de maquillage, mais comme cet artifice ne correspondait pas aux règles des Adventistes du 7e Jour, aucune des filles de ce collège ne se maquillait. Elles étaient toutefois au centre de mes rêves. Bien qu'obligées de se soumettre à la discipline en vigueur, elles se débrouillaient néanmoins pour porter des vêtements qui accentuaient leurs courbes et leurs formes. La répression est la mère de la créativité, ai-je toujours proclamé.

Miss Potter assistait à tous les offices de l'église et consacrait son temps libre aux bonnes œuvres. Lors des cuissous du pain ou des pique-niques, il était impossible de lui parler tant ses devoirs l'absorbaient. Elle donnait l'impression qu'elle *devait* participer à toutes les activités de la paroisse comme si elle avait une dette importante à acquitter. Mais en dépit de sa permanente contribution, la congrégation l'ignorait. Parfois, je pensais même qu'on *l'évitait*. En effet, la plupart de ces volontaires étaient très populaires. Miss Potter, non. Elle souriait et saluait beaucoup de la tête, mais parlait rarement et était peu diserte si on lui adressait la parole.

Ce ne fut que le jour où elle attrapa un rhume des foins que notre relation débuta. Ma mère m'avait envoyé lui apporter une soupe de légumes qu'elle avait préparée.

Je me rendis chez miss Potter avec la voiture de maman. Cette femme vivait au nord du village, dans une caravane isolée, nichée au pied d'une colline ombragée.

C'était une chaude journée d'été, mais elle m'ouvrit, vêtue d'une épaisse robe de chambre en tissu-éponge blanc. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'invite à entrer, mais elle le fit tout de suite. Une fois à l'intérieur et sans le soleil aveuglant, je m'aperçus qu'elle ne portait pas ses lunettes et que ses cheveux tombaient sur ses épaules et dans son dos en boucles foisonnantes. Je découvris là quelque chose. Ce ne fut pas instantané. Il me fallut du temps pour m'en imprégner et lorsque je repartis de chez elle, je n'en avais pas encore assimilé toute la portée. J'avais découvert que miss Potter était

belle.

Elle n'avait pas l'air malade. Ses yeux étaient bouffis, mais peut-être avait-elle pleuré ? Je devais apprendre plus tard que c'était le cas. J'ai perdu le compte du nombre de ses pleurs lors de mes visites. En fait, je n'ai même plus notion du nombre de ces visites.

La caravane était mal éclairée. Il n'y avait qu'une seule petite lampe posée près du sofa et son abat-jour gris souris ne laissait filtrer qu'une vague lumière. Elle avait fort peu de meubles et les murs étaient nus, hormis le plus hideux des portraits du Christ crucifié. Du sang noir et visqueux jaillissait de la tête, des mains et des pieds du Christ ainsi que du trou béant qui perçait son flanc. Son visage effilé et cadavérique était une véritable image de cauchemar.

Miss Potter me remercia pour la soupe, l'emporta dans la cuisine, puis s'installa, souriante, sur le sofa, repliant gracieusement les jambes sous sa robe de chambre. Elle tapota le coussin qui se trouvait à côté d'elle et je m'y assis, mais il n'y eut aucune grâce dans *mes* mouvements. J'étais un adolescent gauche et timide, surtout en présence des femmes... encore plus quand elles étaient en robe de chambre. Toutefois, miss Potter parvint à me mettre à l'aise. Nous bavardâmes à propos de l'école et du prochain pique-nique de la paroisse. Tout en parlant, elle me caressait souvent l'épaule, la main et le genou... de simples gestes innocents comme lorsque deux amis conversent, mais des gestes que je ne lui avais jamais vu faire. Elle était... différente.

Après avoir insisté pour que je l'appelle Jayne, elle découvrit ma passion pour les reptiles.

— Ah ! mais j'ai un livre qui te plaira, dit-elle doucement.

Elle se pencha au-dessus de mes cuisses vers une petite bibliothèque accolée au mur.

Mon cœur tremblait comme de la gelée. Une vallée sombre s'ouvrit entre les pans de sa robe de chambre. Elle avait la peau aussi blanche que les nuages d'été et une veine bleu pâle décrivait des méandres sur la courbe de son sein gauche. J'eus une envie si forte de suivre le tracé de cette veine que mes doigts malgré moi écartèrent le pan de sa robe de chambre. Je rougis violemment et me levai pour partir quand miss Potter se redressa.

Elle me donna le livre. Une fois que nous fûmes sur le pas de la porte, posa gentiment sa main fraîche sur ma nuque et déclara :

Comme cela, tu auras une excuse pour revenir me voir.

Quand je franchis le seuil, quelque chose effleura mon postérieur. Un pli de mon jean trop serré, ou bien avais-je heurté le guéridon qui se trouvait près de la porte ? Ou encore, la main de miss Potter qui s'était égarée par là ?

Dans le secret de ma chambre, je me masturbai en inventant toutes sortes de variantes à ce fantasme durant les quelques nuits suivantes. La masturbation est, cela va de soi, une pratique honnit des Adventistes, mais j'attribue souvent ma stabilité actuelle à mon refus de cesser cette habitude même après que mon professeur de biologie eut expliqué en cours que cette pratique provoquait de graves maladies nerveuses.

Je voulais parler de ce fantasme, comme tous les gamins de mon âge, à mon meilleur et presque unique ami, Gary Sigman. Seulement Gary n'était guère bavard cet été-là. L'automne précédent, ses parents avaient divorcé. Tous deux enseignaient à l'école primaire adventiste, à Manning, et ils avaient perdu leur poste à cause de cette séparation. (L'Église ne peut empêcher les divorces, mais elle punit ceux qui ont laissé leur union se briser.) Gary s'était replié sur lui-même. Tout le monde attribuait sa perte de poids et son humeur sombre au drame du divorce. Tout le monde, sauf moi. Je savais qu'il était arrivé quelque chose *d'autre* à Gary. Il paraissait plus mûr et ne riait plus beaucoup. Mais comme je ne pouvais percer le mur dans lequel il s'était enfermé, je décidai de le laisser faire le premier pas. S'il s'était confié, nous aurions passé toutes les soirées de cet été installés sur la véranda arrière de ma maison à parler en chuchotant de miss Potter. Mais il ne l'a pas fait.

Lorsque je retournai rendre le livre trois jours plus tard, Jayne m'accueillit dans la même robe de chambre. Je trouvai cela étrange. C'était le milieu de l'après-midi et elle n'était certainement plus souffrante. Elle me dit bonjour gentiment et me conduisit sur le sofa. Elle me montra un autre livre. Immense et plein de photographies en couleurs de reptiles rares et exotiques.

— Celui-là, je ne veux pas le prêter, dit-elle en l'ouvrant, mais tu peux venir le regarder aussi souvent que tu veux et à n'importe quelle heure.

Comme nous tournions les pages de l'album, assis l'un à côté de l'autre, la jambe gauche de miss Potter toucha légèrement la mienne. Sous ce grand livre, mon pantalon commença à gonfler. Je compris que, durant trois nuits, je n'avais en fait rien imaginé... La bouche sèche, le corps tremblant, je regardais les images sans les voir, sentant uniquement le contact brûlant de sa jambe contre la mienne.

Lorsqu'elle écarta sans prévenir le livre, je ne pus cacher mon érection. Avec un sourire un tantinet moqueur, Jayne avança lentement sa main et la posa sur mon sexe. Elle me caressa, pressa en douceur. J'aspirai l'air convulsivement.

— Paul, est-ce que tu aimes les glaces avec du sirop de chocolat ? murmura-t-elle. Moi, oui, précisa-t-elle. Tu en veux une ?

Je crois que je fis signe que non. Elle partit s'affairer dans sa cuisine et revint avec un bol de crème glacée, du sirop de chocolat, des noisettes et une cerise.

— Moi, cela me plairait d'en manger une, dit-elle.

Elle posa le bol sur la table basse, s'agenouilla devant moi et entreprit aussitôt de déboucler ma ceinture.

J'étais pétrifié. J'imaginai le choc atroce qu'aurait eu ma mère si jamais elle était arrivée à ce moment-là. Je me souvins du dernier sermon du pasteur Helmond au cours duquel il avait déclaré : « Le sexe est un poison au goût sucré qui tue à coup sûr votre *âme* ! » Je me souvins de mon professeur d'éducation religieuse expliquant en cours : « Le sexe est une diversion si dangereuse et si malsaine que, lorsqu'on est confronté à un désir sexuel, on doit prendre une douche froide même si on est marié ou faire le tour du pâté de maisons en courant au lieu d'avoir un rapport. À moins, naturellement, que ce ne soit dans l'unique but de la procréation. »

Bien avant que je ne sache de quoi il s'agissait, on m'avait dit que le sexe est un crime moral, le tournant le plus traître de la route menant au Ciel. Mais lorsque Jayne me prit dans sa main, je perdis toute peur du Lac de Feu contre lequel on m'avait si souvent mis en garde. Elle plaça le bol sur le sol entre mes jambes, éteignit la lampe, étala de la crème glacée et du chocolat sur ma queue, la saupoudra de noisettes, plaça la cerise sur le gland, et avec appétit, avec amour, elle mangea sa crème glacée. Quel délice !

Son canapé se convertit en un lit dont nous fîmes un très long usage cet après-midi-là. Au début, je me montrai maladroit, mais comme elle couvrait mon corps de baisers et de caresses, j'oubliai toute réserve. J'avais envie de la voir, de la mordiller, de la *goûter*, mais quand je tirai sur sa robe de chambre, elle refusa de l'ôter. Je roulai sur elle, mais elle me repoussa.

— Non, non, pas comme *cela*, dit-elle.

Elle pivota et se mit à quatre pattes. Je m'agenouillai derrière sa croupe, elle me guida en elle et à l'instant même commença de

gémir. Ce n'était pas un cri de plaisir, mais bel et bien une plainte. J'eus peur de lui avoir fait mal. Mais quand je voulus me retirer, elle lança d'un ton tranchant :

— Non, *fais-le* ! Et comme une brute !

Mes premiers coups de reins furent hésitants, mais bientôt je me perdis dans un tourbillon de sensations nouvelles qui m'emporta. Le bas de sa robe de chambre s'était tortillé et formait un obstacle entre nous, mais quand je voulus le remonter afin de pouvoir lui caresser le dos, elle m'en empêcha et se mit à grommeler entre deux hoquets.

Je me penchai.

— Quoi ? Qu'as-tu dit ? murmurai-je.

Mais le visage enfoui dans son oreiller, elle marmonnait je ne sais quoi. Il me fallut des semaines pour enfin comprendre ses paroles.

Quand je revins à la maison, j'avais les jambes en coton, je saluai à peine mes parents et filai aussitôt dans ma chambre. Je m'enfermai dans un silence hébété jusqu'à l'après-midi suivant où je retournai dans la caravane comme elle me l'avait demandé. Je ressemblais à un somnambule qui regagne son lit. De nouveau, elle était en robe de chambre. De nouveau, elle me fit asseoir sur le sofa. Puis elle me devêtit brusquement et lécha la moindre parcelle de mon corps, sauf ma queue, jusqu'au moment où je pris sa main et la plaquai dessus en haletant.

— S'il te plaît, s'il te plaît...

Elle ouvrit le lit, et comme la première fois, garda sa robe et pleura alors que nous nous trémoussions en chœur. Ses paroles hachées se perdaient dans l'oreiller.

Ensuite ce fut le silence. Nous bavardions avant, mais jamais après. Et jamais de nos ébats. Comme nous étions allongés l'un contre l'autre, lors de cette seconde visite, je voulus lui caresser les cheveux, le cou, mais elle me repoussa et se replia en boule, le corps tout tremblant.

— Reviens demain, à 15 heures, murmura-t-elle finalement.

Au début, je ne remarquai pas son étrange comportement. J'étais trop obnubilé par le fait que maintenant je connaissais le sexe. Et surtout, avec une femme. Que ma maîtresse fût la timide miss Potter devint pour moi un privilège. L'église m'apparut alors sous de nouvelles couleurs. Chaque fois que je voyais Jayne se jucher sur le

banc devant l'orgue, après avoir soigneusement installé son coussin, je bandais aussitôt, dans ce sanctuaire, entre papa et maman, sur notre banc habituel. Je masquais mon érection à l'aide de ma Bible Version Standard Révisée monogramme et reliée de cuir. Jayne restait imperturbable. Je ne la quittais pas des yeux pendant tout le sermon. Parfois, ses hanches se tortillaient sur le coussin. Je me demandais alors si elle pensait à moi.

Pas du tout.

Au milieu de la troisième semaine de notre liaison, Jayne partit dans la cuisine préparer de la limonade. J'avisai son coussin posé sur une chaise appuyée contre le mur, et sachant que son cul ferme gigotait sur ce coussin durant la messe, tous les dimanches, je ne pus résister à l'envie de m'asseoir dessus. Je ravalai un cri de douleur. J'eus l'impression d'avoir le derrière piqué par des centaines de minuscules aiguilles. Je me levai d'un bond, une main posée sur mes fesses, puis saisis le coussin. Il était en épais velours marron, plat et dur. Il n'était pas rempli de plumes...

Mais de petits clous.

Quand je l'entendis revenir, je laissai tomber le coussin, pivotai brusquement et tentai de lui rendre son sourire. Elle se pencha pour poser son plateau sur la table basse ; je contemplai alors ses fesses, songeant qu'elle les gardait toujours couvertes quand nous baisions, et je compris que ce beau cul n'était peut-être pas aussi doux et agréable à toucher que je l'avais cru...

Pendant un certain temps, je fus hanté par le coussin et toutes les questions qu'il avait déclenchées, mais lorsque nous commençâmes à baiser... (C'est bien le terme. Baiser. Je préférais m'imaginer, en ce temps-là, comme un romantique naïf qui vit son premier amour, que nous faisons l'amour, mais ce n'était pas le cas.) Donc, lorsque nous commençâmes, elle se remit à crier, et cette fois, j'entendis distinctement ce qu'elle disait :

— Je suis navré... Punis-moi... Je regrette de t'avoir fait bander... Pu-punis-moi, papa. *Punis-moi !*

Quand je saisis le sens de ces cris, je cessai de m'activer. Mais elle m'agrippa la cuisse, y planta ses ongles en hurlant :

— Ne... *t'arrête pas !*

Je crois qu'ensuite elle essaya de revenir sur ce qu'elle avait dit. Toutefois, je l'avais clairement entendue. J'aurais dû comprendre que quelque chose clochait chez cette tranquille et timide miss Potter

et j'aurais dû cesser immédiatement de la voir. Je le sais à présent... et le savais sans doute alors, au fond de moi. Seulement, elle était ma première maîtresse et ma première drogue. Pas une seconde, je n'ai songé à couper court à notre relation. Cela était au-dessus de mes forces. Toutefois ses appels à la punition, lancés à son *père*, me marquèrent et résonnèrent en écho dans mes rêves.

Jayne me demanda de revenir le dimanche suivant. Donc, trois jours plus tard. C'était notre plus longue séparation. Cette attente me fit mesurer à quel point je tenais à mes visites.

Ce samedi-là, je remuai beaucoup sur le banc tout en l'observant. Après l'office, il y eut un pique-nique et j'aidai maman à sortir de la voiture les plats qu'elle avait apportés. Je lui demandai ce qu'elle savait au sujet de miss Potter, mais elle n'avait manifestement pas envie de parler de cette femme et je laissai tomber le sujet. Après le déjeuner, comme papa et moi rapportions dans la voiture la vaisselle qui venait d'être lavée, il me dit :

— Ta mère m'a raconté que tu l'avais interrogée au sujet de miss Potter. Pourquoi ? Tu as entendu quelque chose ?

Je devins un peu nerveux.

— Non. Simplement je me demandais... Euh... elle s'occupe tellement de la paroisse et pourtant, elle n'a ni amis ni famille. Cela m'intrigue, voilà tout.

— Eh bien, je vais t'expliquer pourquoi. Monte.

Nous nous installâmes sur le siège avant de la voiture et, tout en mâchouillant un cure-dent, papa commença :

— Miss Potter est une brave femme. Elle est dévouée corps et âme à notre paroisse, mais personne ne l'en remercie. Ta maman n'aime pas parler d'elle parce que... eh bien, elle ne trouve pas que cela soit juste. Beaucoup de gens dans cette paroisse devraient prendre exemple sur cette femme. Bref... lorsque miss Potter était une petite fille, son père, Hudson Potter, était le pasteur de notre église. Une nuit, à l'âge de neuf ou dix ans, Jayne s'est enfuie de sa maison et est allée au poste de police de St Helena. Elle a dit que son papa là... la molestait. Sexuellement. (Le père dressa un sourcil.) Tu as compris ce que je veux dire ?

J'opinaï de la tête. Un frisson glacé montait en moi.

— Cela a déclenché un grand scandale, reprit le père. Le pasteur Potter a été suspendu de son ministère pendant près d'un an.

Il a cessé de venir à l'église et restait enfermé dans leur petite maison, près de l'école primaire. L'affaire a été étouffée. Lors du sabbat, environ dix-huit mois plus tard, Jayne a demandé à prendre la parole devant la congrégation. Elle a déclaré qu'elle avait tout inventé à la suite d'une dispute avec son père. Le diable avait pris possession d'elle, mais à présent, l'Esprit Saint l'avait persuadée de faire amende honorable. Et tous d'opiner, comme s'ils avaient soupçonné une chose de ce genre. On proposa au pasteur Potter de reprendre sa chaire. Mais il vivait désormais en reclus. La majorité des gens ont prétendu que sa fille avait brisé cet homme, l'avait tué par de cruels mensonges. Il a rendu l'âme chez lui un an plus tard. Jayne n'a jamais été blanchie bien que la majorité des paroissiens ignorent de nos jours ce qui s'est passé.

— Crois-tu... crois-tu qu'elle disait la vérité ?

Mon père mâchouilla son cure-dent pendant un moment.

— Ceci ne concerne qu'elle et Dieu, mon fils.

C'était là un autre avertissement dont j'aurais dû tenir compte, mais je ne le fis pas. Après le récit de mon père, une idée mortelle me vint à l'esprit : *peut-être que je peux aider miss Potter.*

Après le sexe, le lendemain, alors que Jayne refusait une fois de plus mes caresses, je fis une tentative :

— Mais je t'aime... Tu... tu me fais des choses qui m'excitent. Avec toi, je me sens bien, mais toi, tu refuses que je te touche... que je te fasse du bien.

— C'est ce que tu veux ? chuchota-t-elle en souriant.

— Oui.

— Alors tu feras tout ce que je demande ?

— Bien sûr, répondis-je en souriant.

Dieu, que j'étais naïf !

— Alors, reviens mardi à 15 heures, et tu le pourras.

Je reçus l'avertissement suivant le mardi matin alors que j'allais acheter pour maman des provisions à l'épicerie. À l'instant où je sortais du magasin, j'aperçus Gary Sigman qui s'adossait contre la voiture. Il avait l'air horriblement pâle et maigre dans la vive lumière du soleil.

— Paul, je t'ai vu sortir de chez elle, déclara-t-il avant que je

ne le salue. Deux fois.

— Qu'est-ce que tu...

— Tu le *sais*. Évite cette femme. Elle est malade. (Il me fixa un moment en silence, puis chuchota :) Elle te fera faire de mauvaises choses.

Sur ce, il me planta là, les bras chargés de provisions.

Ces propos me tracassaient, oui. Je réfléchis longuement, oui. Mais suivre son conseil ? Non.

Lorsque j'arrivai chez Jayne à l'heure prévue, elle avait déjà ouvert le sofa et elle commença tout de suite à se dévêtir en me soufflant d'une voix câline :

— Tu m'as promis... tout ce que je te demanderai...

Elle me fit allonger sur le dos, chercha quelque chose sous le lit, puis le posa à côté de moi. Relevant juste un tout petit peu sa robe, elle se tourna, puis le chevaucha et poussa un soupir quand je la pénétrai. Elle remuait lentement, puis, désignant l'objet qu'elle avait mis sur le lit, elle m'ordonna d'une voix âpre.

— Prends ça !

J'obtempérai. C'était un fouet d'un mètre de long, muni de trois lanières de cuir tressées, chacune nouée à l'extrémité.

— Maintenant, fouette-moi ! cria-t-elle.

Comme je bredouillais, elle répéta son ordre d'une voix impérieuse. Mon premier coup de fouet fut faible et hésitant.

— Plus fort ! glapit-elle. Pluuuus *fort* !

Elle hurla jusqu'à ce que le fouet claque avec bruit sur le tissu-éponge, dans son dos.

— Oui ! rugit-elle en s'agitant sur moi comme ne furie. Punis-moi ! Papa, je suis navré de t'avoir fait bander, navrée te dis-je, navrée, *navréenavrée-avréenavrée* ! *Puniiiis-moi* !

Son rire fut bref et aigu, dénué d'humour, mais exultant d'une joie immense. Je crois que c'est ce rire qui rompit mes digues, brisa ma peur initiale et mon mépris de cet acte. Elle aimait cela ! Sa joie le galvanisait.

Ensuite, nous gardâmes le silence, tous deux à bout de souffle.

Comme elle gisait sur le lit, pantelante, vagissante, je m'habillai lentement et partis.

Une fois de retour à la maison, j'allai me coucher tel un somnambule, évoquant mille choses – mes corvées ménagères, un coup de fil à passer, un voyage éventuel – pour oublier ce que je venais de faire.

Mes visites suivantes se perdent dans le brouillard. Le fouet m'attendait toujours sur le lit. Jamais elle ne retirait sa robe de chambre. Nous baisions dans toutes les positions imaginables et chaque coup de fouet lui arrachait un cri de plaisir. Et au bout d'un certain temps, à moi aussi. Donner le fouet finit par me faire jouir, mais je n'osais pas me Avouer. En partie, à cause du plaisir qu'elle prédisait à ces coups, et à cause d'autre chose aussi. Un sentiment pervers qu'à l'époque je n'aurais jamais su identifier, même si je l'avais voulu, un penchant qui sommeillait en moi et qui était demeuré caché jusqu'à ce que je tienne ce fouet dans la main. Ce Plaisir malsain, soudain alerte, se manifesta bientôt à chaque coup. Bien que dix ans après il ne me reste que des lambeaux de souvenirs de ces visites-là, je me rappelle avec acuité le jour où elle m'emmena enfin dans sa chambre.

Comme ce n'était qu'une petite caravane, j'avais cru qu'elle dormait sur le sofa. Mais non. Jayne m'avait tout simplement *préparé* pour sa chambre.

Elle ouvrit ma braguette dans le living, s'agenouilla et se mit à sucer ma queue.

C'est notre secret, susurra-t-elle en s'acharnant avec voracité sur mon sexe avec ses lèvres, sa langue et ses deux mains. Je le partage avec toi Parce que tu es... si bon pour moi. (Vite, elle me mena à la frange de la jouissance et quand elle me vit tout tremblant, elle murmura :) Viens. Viens sur mon visage.

C'est ce que je fis. Et elle, riante, frotta le sperme sur sa bouche, ses joues, son cou. Puis elle se releva et m'embrassa avec tendresse. Je fus surpris de me rendre compte que c'était notre premier baiser.

— Je... *savais*, souffla-t-elle en me regardant intensément droit dans les yeux, que tu serais aussi... bon... pour moi.

Alors elle m'entraîna dans le fond de sa caravane.

De même qu'une église est la maison de Dieu, la petite chambre de Jayne était la maison de la douleur. Les vitres de la

fenêtre étaient noircies et une faible lumière filtrait de l'abat-jour rouille de l'unique petite lampe. C'était un véritable jardin des supplices, composé de chaînes, de courroies et de poulies rattachées de façon compliquée les unes aux autres, fixées aux murs et au plafond par des œilletons. À première vue, cet arsenal n'avait aucun sens. L'un des murs disparaissait sous des fouets de formes et de longueurs diverses. Des pales, des menottes et des crampons semblables à des insectes pendaient à des crochets. Au-dessus d'eux trônait un long objet pointu évoquant une gaffe. Je voulus être horrifié par tout ce fatras et peut-être fis-je d'abord semblant de l'être. Mais lorsque la créature tapie en moi émergea de son sommeil, sa langue noire frétille d'envie, je frissonnai de plaisir anticipé.

Puis j'aperçus le plus bizarre et le plus incongru des objets parmi ceux qui étaient suspendus au-dessus du lit : une grande photographie sous cadre d'un homme à l'épaisse chevelure noir et argent. Ses petits yeux étroits et vifs semblaient me percer le cerveau. Son visage aux traits grossiers était aussi froid que l'acier. Le pasteur Hudson Potter, j'en étais certain.

Comme je commençais à me dévêtir, Jayne laissa tomber sa robe de chambre sur le sol et, vite, éteignit la lampe. Mais l'espace d'un instant, je vis les cicatrices et les callosités qui couvraient son corps. *Tout son corps.*

Elle alluma une bougie et saisit une partie de l'attrail accroché au mur : un petit fouet, des menottes, des crampons, des poids sphériques suspendus à de fines chaînes... et la gaffe. Elle fixa les crampons à ses lèvres entre les jambes, puis les poids aux crampons, gémissant entre ses dents serrées. La tendre chair de sa chatte pendait comme la peau flasque d'une très vieille femme. Elle grimpa sur le lit, puis fixa les menottes à ses poignets et à ses chevilles et me les fit attacher aux chaînes qui pendaient du plafond. À sa demande, je tournai une manivelle fixée au mur et Jayne s'éleva de quelques dizaines de centimètres au-dessus du lit, les poids tirant sur la peau caoutchouteuse de ses lèvres. Lorsque je tirai le loquet fermant la manivelle, je tremblais comme une feuille.

— Maintenant, murmura-t-elle, fouette-moi. Punis-moi.

Comme la première fois, je commençai lentement, frappant ses jambes et ses flancs tout en m'agenouillant sur le lit.

— Non, *non* ! Mon *con* ! Fouette mon *con* si sale, mauvais et en état de péché mortel.

— Je... Jayne, je ne peux pas...

— Fais-le.

Et je le fis.

Elle se trémoussait et riait et criait des excuses obscènes, la tête renversée en arrière de telle sorte qu'elle regardait le visage glacial de son père. Les poids tressautaient, et elle se mit à saigner comme les crampons mordaient sa chair.

Ce fut alors que moi aussi, je commençai à rire et à frapper plus fort. Ma queue dressée réclamait et je me mis à me caresser de ma main libre, le souffle court.

— Maintenant, Paul, maintenant ! Mets-la en moi !

Je m'arrêtai, perplexe.

— Que...

— La gaffe ! grommela-t-elle. Enfonce-la dedans ! En entier ! Fouille-moi avec ! Punis-moi !

En hésitant, je soulevai la gaffe. Les crocs s'incurvaient comme autant de petits sourires diaboliques. Quelque chose s'est produit en moi à cet instant-là. Une vive et pure lumière jaillit de moi et une flamme rouge et brûlante crépita à sa place. Je crois que je souriais lorsque j'enfonçai la gaffe dans Jayne...

— Baise-moi avec, papa, papa, je suis navré...

« ... Un peu plus profond.

« ... Papa, je regrette, je te dis que je regrette de t'avoir fait bander, papa, puniiiiis-moi !

Et ceci, jusqu'à ce que le premier croc touche le fond de son vagin.

Je crois que c'est le sang qui me fit arrêter. L'un des poids tomba sur le lit, entraînant un morceau de chair, et du sang m'éclaboussa le visage. Je pris conscience de ce que j'étais sur le point de faire. Hoquetant, je retirai la gaffe, la laissai tomber et courus aux toilettes pour vomir. Non pas parce que j'étais horrifié ou écœuré par ce que j'avais fait, mais parce que j'avais *désiré*, désiré follement le faire.

Jayne me hurla des obscénités tandis que je tournais la manivelle dans l'autre sens pour la libérer. J'ouvris les menottes et m'habillai. Lorsque je partis de chez elle pour la dernière fois, je l'entendis qui pleurait de nouveau : « Papa, je regrette... Je regrette

tellement... J'ai besoin d'être puni... punie... »

Gary Sigman se suicida deux années plus tard. Si Jayne avait fait de même, les choses auraient suivi un cours très différent pour nous tous... surtout pour le gamin qui s'était plié à ses désirs jusqu'à la fin. Mais le suicide est un péché, n'est-ce pas ?

En dépit de la réprobation de mes parents, je n'allais plus à la messe. Au lieu de m'inscrire dans une université adventiste, je choisis celle de Los Angeles, l'UCLA. Là, je rencontrai Roz, une belle étudiante de dernière année. Une nuit, alors que nous faisions l'amour, je commençai à marteler le matelas à coups de poing, perdu dans la passion. Quand j'entendis enfin ses hurlements, je compris que ce n'était pas le matelas que je frappais. Je m'attendais à ce qu'elle porte plainte, mais elle ne le fit pas. Je réglai sa note de dentiste et ne la revis plus jamais.

Pendant quelque temps, j'essayai les prostituées, mais c'était risqué. Une nuit, je quittai la chambre d'un motel de Hollywood et rencontrai le mac d'une fille dans le parking. Quand il vit le sang qui couvrait mes mains et ma chemise, il me cogna comme un fou puis il fila voir la fille. Je boitai jusqu'à ma voiture, démarrai aussitôt, certain qu'il me tuerait s'il me retrouvait.

Je demeurai garé devant la demeure du gamin pendant deux heures, observant les reporters qui avaient investi la cour de devant.

Je songeai à rendre visite à mes parents, mais ils m'auraient supplié de rester quelques jours et je ne le pouvais pas. Il fallait que je retrouve ma chatte, Clarissa. Parfois, si elle reste seule, elle ne mange plus, par rancune. Parfois, je dois même lui donner à manger de force.

Je l'ai trouvée sur Sunset Boulevard. Dans la bonne lumière, elle ressemble même un peu à Jayne. Elle a dix-sept ans environ et dit qu'elle n'a pas de famille. Je la garde dans une boîte, dans ma chambre d'ami.

Je crois que j'oubliai ce que j'attendais. Je mis le contact, m'éloignai de cette maison et quittai Manning.

NOCTURNE

John L. Byrne

Le premier miracle eut lieu le lundi. Edelman attendait l'ascenseur sur son palier. Les portes s'ouvrirent. Elle était là, le dos appuyé contre la paroi du fond de la cabine. C'était la première fois qu'il la voyait en chair et en os et il faillit tourner le l'œil. Un instant, il crut être de nouveau la proie de ces maudits fantasmes qu'il avait confondus pendant des années avec la réalité avant que sa thérapie ne les atténue.

Elle portait un short et un body simple, était haussée de baskets élimés. Ses cheveux noirs s'échappaient comme une crinière de lionne d'un bandeau orange fluo. Pas de maquillage, mais Edelman l'avait reconnue tout de suite. Il avait vu ce visage pour la première fois presque trois ans auparavant sur les couvertures de *Vogue* et de *Cosmopolitan*. Et l'un des murs de son trois-pièces était un sanctuaire dédié à ces prunelles noires et à ces lèvres boudeuses. Ses fantasmes – surtout le plus ombres – n'avaient qu'elle pour objet.

Edelman s'avança dans la cabine, pris d'une nausée qu'il lui était difficile de contenir.

— B'jour, dit-elle.

Sans rouge à lèvres, la moue était moins accentuée. Ses dents étincelaient, son sourire était sincère.

— Bonjour, répondit Edelman.

Son cœur cognait si fort, la cabine était si petite qu'il craignit qu'elle n'en entende les martèlements.

Ils descendirent jusqu'au rez-de-chaussée sans échanger d'autres paroles. Edelman recula pour la laisser sortir. Elle sourit encore et dit « A bientôt », puis s'éloigna d'un pas décidé, presque masculine.

Le cœur battant la chamade, les jambes en flanelle, Edelman avança dans son sillage. Rachel McNichol ! Dans son immeuble ! À cette heure-là, dans cette tenue, il était peu probable qu'elle soit venue en simple visite. Lorsque Edelman se retrouva dans la chaleur d'août, il était en effet à peine 8 heures du matin et la 75e Rue était encore noyée d'ombre.

Rachel McNichol ! Il se souvenait comment il avait appris son nom. Il avait vu Rachel dans les catalogues de mode empilés à côté des boîtes aux lettres, dans son vestibule. Des catalogues ne montrant que de belles femmes anonymes. Aux corps fermes et de liane. Aux visages fiers et hautains. Visages envers lesquels Edelman avait toujours éprouvé un violent amour-haine. Des visages, des corps dont il crevait d'envie, mais toujours inaccessibles, tant ils étaient parfaits et altiers. Et qui se raillaient de lui ? pensait-il souvent.

Parmi eux se détachait cette déesse aux yeux et aux cheveux noirs, une déesse qui accaparait son cœur et son esprit avec une violence qu'il n'avait pas connue depuis l'époque où il feuilletait en catimini les exemplaires de *Playboy* dans la maison de sa maman en fabulant au sujet de ces créatures de rêves. En imaginant aussi toutes les choses qu'il leur ferait s'il en avait la possibilité.

Ces femmes ont un nom, n'empêche. Pourtant celles de ces catalogues demeuraient anonymes.

Puis, un beau jour, alors qu'il passait devant le kiosque à journaux de la station de métro de la 28e Rue – disparue depuis longtemps avec les rénovations –, il avait vu le visage de Rachel sur une couverture de *Vogue*. Très maquillé, selon la mode cette année-là. Pourtant il avait reconnu le menton, la moue. Il avait acheté le magazine et trouvé deux douzaines de pages consacrées à ce visage. Dans le sommaire, il avait également trouvé son nom : Rachel McNichol.

Elle faisait encore la couverture des trois numéros suivants. Quelques mois plus tard, bien qu'elle n'apparût pas en première page, Edelman avait néanmoins acheté un exemplaire dans l'espoir de la voir – surtout dans les pubs de lingerie qui révélaient ses traits parfaits et son corps de liane. Il fut récompensé par un bref article à son sujet qui la peignait comme une étoile montante dans le firmament de la haute couture.

Il avait appris ainsi qu'elle était originaire du Texas (le léger accent qui avait transpercé dans les quelques mots qu'elle avait prononcés ne fut donc pas pour lui une surprise), qu'elle avait vingt ans et qu'elle était célibataire. D'après l'article, elle vivait seule, dédaignant même de s'entourer d'une tribu de chats, comme raffolaient les jeunes femmes que connaissait Edelman. Ce dernier était allergique aux chats et aux chiens. Et il fut ravi d'apprendre que ce penchant exécrable ne serait pas un obstacle à ses fantasmes. Edelman passa le restant de cette journée de lundi comme en plein songe, piaffant d'impatience de rentrer chez lui à 5 heures. Penser à Rachel lui donna la migraine, la même sorte de migraine qu'avant sa thérapie.

Ce soir-là, Edelman s'inventa mille prétextes pour emprunter l'ascenseur : trois voyages jusqu'à l'épicerie de Columbus Avenue – chaque fois pour un seul article –, les poubelles qu'il lui fallait soudain à tout prix descendre, Columbus de nouveau pour un journal, tout cela, bien sûr, dans l'espoir de la voir. Il vérifia trois fois les noms sur les boîtes aux lettres, deux fois les petites cartes au-dessus de l'interphone. Rachel n'était inscrite nulle part, elle sous-louait sans doute. Il connaissait au moins trois résidents qui, en août, abandonnaient la ville devenue inhospitalière pour les Iles ou le Cap.

Mais ce soir-là, la belle demeura invisible. Il eut beau prendre l'ascenseur exactement à la même heure les quatre matins suivants – s'attardant même le jeudi dans le vestibule au point d'arriver en retard au labo –, elle n'apparut point.

Le vendredi en fin de journée, il rentra chez lui épuiser et déprimer, dégoûté pour tout dire du monde entier. Edelman était chimiste chez DeVere Pharmaceuticals, Park South Avenue, près de la 28e. Il était doué – plus doué que presque tous ses collègues –, il avait l'art et la manière. Seulement, ses imbéciles de supérieurs lui barraient le chemin, et ses collègues n'étaient guère intéressés par les sujets dont il avait envie de discuter. Ils s'étaient même moqués de lui – certains, du moins – quand il avait laissé entendre qu'il fréquentait un club où l'on peut jouer à ce qui tарауде l'imaginaire.

— Cela se comprend pour un homme qui a vos problèmes, avait observé Bill Whittaker.

Du coup, Edelman avait regretté sa confiance.

Pour ajouter à ses malheurs, ce jour-là, Edelman avait commis l'erreur d'inviter à dîner Carolyn Murray. Celle-ci avait refusé à voix

forte et d'un ton moqueur au milieu de la cantine.

La vie vous suce, songea Edelman alors qu'il rentrait chez lui par le métro.

Il imagina toutes les affreuses choses qu'il aurait aimé faire subir à cette pimbêche de Carolyn, des choses cruelles nées de sa rage et de sa frustration, et qui avaient peu de rapport avec les formes sexuelles qu'il leur donnait.

Et, comble de malchance, il n'avait pas vu sa déesse depuis ce fameux lundi matin. Il était prêt à croire qu'il avait tout imaginé, ce qui, vu son passé et ses problèmes, n'avait rien d'in vraisemblable. À Noël, n'avait-il pas... Le vague souvenir de son hallucination lui arracha un haussement d'épaules. Si la rencontre dans l'ascenseur était...

Là ! c'était elle !

Sur la 75e, en venant de Central Park West. En jupe et chemisier sans prétention, des sandales aux pieds. Sa chevelure impeccablement coiffée encadrait son visage au modelé exquis. Elle pressait une pile de livres sur son sein droit. Sept ou huit, présuma Edelman. Et ces livres faisaient saillir son sein dans le V profond de son chemisier échancré.

Elle était distraite, Edelman s'en rendait compte. Elle ne regardait ni la rue devant elle ni le tuyau qui serpentait sur le trottoir en décrivant des boucles. Le jeune Sanchez, le portier engagé pour l'été, arrosait les plantes en pots devant l'immeuble tout en faisant un brin de causette avec une fille au visage banal, vêtue d'un bermuda et d'un débardeur noirs. Encore deux pas et Rachel allait trébucher sur le tuyau vert foncé, Edelman l'aurait parié.

Il bondit en criant « attention ! » à l'instant même où le pied droit de Rachel glissa sous le premier anneau du tuyau. La jeune fille redescendit brusquement sur terre. Ses yeux s'écarquillèrent. Les livres jaillirent de ses bras et Rachel tomba en avant.

Mais Edelman était là. Il la retint en douceur, et en souplesse elle tomba dans ses bras. Il était fort et dépassait Rachel de presque deux têtes. On eût dit une enfant, elle pesait si peu. Cette découverte le surprit beaucoup. Les pubs de lingerie révélaient un corps plein.

— Oh ! fit-elle.

Edelman sentit qu'elle raidissait les jambes pour retrouver son équilibre. Elle s'échappa de ses bras, mais il se raccrocha au souvenir

du délicieux contact de ce corps.

— Merci. (Elle lui dédia son sourire de cover-girl.) Cela aurait pu me... coûter très cher.

Edelman se pencha pour ramasser ses livres – économie et immobilier. Il réfléchit à cent à l'heure.

— Coûter très cher ? s'étonna-t-il, comme s'il ignorait ce qu'un genou enflé, une joue ou un nez égratignés représentaient comme perte en dollars pour son travail quotidien.

— Je suis mannequin, expliqua-t-elle.

Elle s'était efforcée de masquer son accent texan. Peut-être ne l'aurait-il pas remarqué s'il n'avait pas été attentif.

— Cela aurait pu me coûter quelques semaines de travail... Oh ! merci ! (La pile de livres sous son bras gauche, elle tendit sa main libre.) Rachel McNichol.

— Bob Edelman. Nous... nous sommes rencontrés dans l'ascenseur l'autre matin, n'est-ce pas ?

Maintenant que la conversation était engagée, Edelman n'avait aucune difficulté à jouer la comédie. Il pouvait feindre d'ignorer qui elle était plus facilement que lui avouer le sanctuaire dans son appartement.

— Mais oui ! (Son sourire s'accentua.) Vous demeurez ici, monsieur Edelman ?

— Oui, au second.

Il leva vaguement la main. En fait, son appartement donnait sur le parc et non sur la 75e.

— Alors nous nous verrons sans doute souvent. Je sous-loue l'appartement de Richardson, ajouta-t-elle en baissant la voix.

Les sous-locations étaient en fait interdites dans l'immeuble. Et les locataires s'inventaient de lointains cousins pour l'été.

— Ah ! oui ! répondit Edelman. Je connais Burt. Nous avons joué plusieurs fois ensemble au handball. J'ai dîné avec lui et Carrie pour Thanksgiving, en novembre dernier. Dans leur appartement.

Edelman avait été un ami proche des Richardson jusqu'au jour où il avait senti chez ce couple une froideur délibérée. Burt avait fini par lui expliquer carrément que Carrie en avait assez de ses humeurs

et de ses problèmes. Mais il était persuadé d'avoir gardé leur clef quelque part du temps où ce couple lui demandait de venir arroser leurs plantes lorsqu'ils devaient s'absenter à l'improviste.

— Bon... Eh bien, merci encore.

De toute évidence, Rachel n'avait pas envie de prolonger la conversation. Edelman se demanda s'il avait manqué de tact. Pourtant il n'avait rien dit de désagréable. Il fit ostensiblement un pas en avant, comme s'il avait toujours eu l'intention de poursuivre en direction de Central Park.

— De rien. À bientôt.

Il la regarda gravir les marches dans l'ombre du vestibule et attendit cinq minutes avant d'entrer à son tour dans l'immeuble.

Sourcils levés, Sanchez avait observé la scène, le bout de son long tuyau vert dans la main. Il haussa les épaules et murmura à voix basse pour que seule la fille en bermuda l'entende :

— Ce M. Edelman, quel type bizarre, quand même !

La fille se contenta d'approuver de la tête. Tout le monde savait cela.

Samedi, Edelman fut sur pied avant que le soleil ne pointe à l'horizon. Il endossa une tenue de jogging qu'il n'avait pas portée depuis plus d'un an. L'idée lui était venue que cette tenue était la moins voyante pour ce qu'il manigançait.

Il descendit au rez-de-chaussée – pas l'ombre de Sanchez à cette heure matutinale – et sortit dans la 75e. Il gagna Columbus où il acheta un journal au kiosque qui venait d'ouvrir puis il rebroussa chemin sur le trottoir opposé et alla s'adosser à l'une des grilles en fer forgé d'une grande et vieille maison en brique. Il ouvrit son journal et son attente commença.

Il dut changer trois fois de place pour éviter d'attirer l'attention. Mais dans cette petite rue résidentielle, il n'y avait guère d'endroits où il pouvait observer incognito l'entrée de son immeuble. Après deux heures et demie d'attente exaspérante, il fut récompensé. Rachel apparut, habillée presque comme lui. Elle partit à droite sur la 75e et commença à courir vers Columbus.

Il la suivit.

Quelle journée grandiose ! Elle flânait, faisait un peu de jogging, entrait dans les petites boutiques de Columbus et des rues transversales, puis recommençait à courir. Edelman n'eut aucun mal à ne pas la perdre de vue. Il la suivit même dans plusieurs magasins, poussé par une hardiesse folle. Il voulait savoir jusqu'où il pouvait s'approcher de Rachel sans qu'elle le remarque.

Mais à force de jouer au chat et à la souris, Edelman commença à éprouver une de ces migraines qui étaient toujours chez lui signe de danger. Il l'ignora, l'esprit tout entier concentré sur sa déesse, cherchant tous les moyens possibles de la connaître... plus intimement.

Ce fut dans l'une de ces petites boutiques qu'eut lieu le deuxième miracle.

C'était la pleine lune. L'astre nocturne occupait l'embrasement de la fenêtre ouverte du petit living d'Edelman. Il était assis dans un fauteuil qu'il avait installé juste dans le long rectangle de lumière laiteuse. Nu. Même pas de bracelet-montre. La brise venant du parc rafraîchissait sa peau. La ville se dépouillait de la chaleur de la journée.

Edelman respirait lentement et régulièrement malgré le martèlement derrière ses yeux et le vent de bêtise qui l'emportait. Il aurait pu prendre un médicament pour sa migraine chez DeVere lors de son passage au labo au cours de l'après-midi, mais d'autres sujets plus importants avaient accaparé son esprit. À présent, il ne se souvenait même plus pourquoi il était passé dans la boîte où il travaillait.

Il relisait le vieux livre qui était ouvert sur ses cuisses. Il avait reconnu le titre de cet ouvrage dans la librairie où était entrée Rachel, sur la 68e, tout à côté de Columbus. Il avait été ravi de le découvrir là. En effet, David Sinclair – le romancier préféré d'Edelman jusqu'au jour où ce dernier l'avait rencontré à la Fête aux Songes de Dallas – mentionnait toujours cet ouvrage dans ses récits. Edelman n'avait jamais su que ce livre existait bel et bien.

Nocturne, le Livre du Voyage de la Nuit, tel en était le titre.

Cet ouvrage parlait de miracles. De pouvoir. Il était étrange que la vendeuse eût ignoré ce qu'elle détenait dans les rayons, qu'elle l'ait laissé l'acheter sans mise en garde.

Edelman lisait le texte aux caractères fins et serrés tout en

écoutant carillonner sa pendule sur le manteau de la cheminée. Il attendait le douzième coup de minuit.

Un... Deux... Trois...

Edelman se lève.

Quatre... Cinq... Six...

Un grand pas vers la fenêtre.

Sept... Huit... Neuf...

Le voilà sur le rebord de sa fenêtre. Personne dans la rue ne regarde cet homme nu. Personne ne le désigne du doigt. On n'entend siffler aucun policier.

Dix... Onze... Douze...

Edelman respire à fond. Murmure la formule du livre. Le cœur battant à tout rompre, il saute de la fenêtre.

Il eut l'impression de marcher sur un matelas ferme. Certes, celui-ci s'enfonçait un peu sous son poids, mais le fait est qu'il ne s'écrasa pas sur les pavés, deux étages plus bas.

Le livre n'avait donc pas menti. Flottant ainsi nu au-dessus de Central Park West, Edelman se demanda comment il avait pu croire une seconde à ce texte aux beaux caractères minuscules, mais...

Le livre n'avait pas menti ! Il était un fantôme... et d'un autre côté, un peu plus qu'un fantôme. Réel dans un sens, irréel dans l'autre.

Edelman leva la tête vers la façade de son immeuble afin de voir les fenêtres du dernier étage. Ses fenêtres à elle. Ce simple geste le propulsa dans les airs. Il monta un petit peu plus vite que l'ascenseur, dépassant les croisées obscures ou illuminées du troisième, du quatrième et enfin atteignit le cinquième étage. Il s'arrêta devant la chambre de sa déesse. Il connaissait la disposition des pièces de cet appartement et donc celle dans laquelle elle dormirait.

Cette fenêtre était ouverte. Il vogua à travers l'embrasure, puis dans la chambre et enfin dans le rectangle de lumière lunaire plus ou moins semblable à celui de son living. Il retomba sur un sol pâle sans moquette. La chambre était spacieuse. Le décor ne ressemblait pas du tout à celui qu'Edelman avait gardé en tête. À vrai dire, il ne correspondait pas au style des Richardson, mais exactement à celui

qu'il avait imaginé pour Rachel. Une table à dessin basse, design, appuyée contre un mur. Le restant de l'espace dominé par un immense lit. Une moustiquaire protégeait la tête du lit. Celui-ci consistait en un matelas à ressorts, reposant à même le sol, sans pieds. Un climatiseur ronronnait.

Bizarre, songea Edelman, avec la fenêtre ouverte.

Elle était allongée, nue, sur le lit. Aucun drap ne la couvrait. La lumière de la lune que reflétaient les murs blancs créait un scintillement impalpable sur les collines et les mamelons de son corps. Sa crinière brune était éparpillée sur l'oreiller blanc. Une fine patine de sueur luisait doucement sur sa peau. Edelman sentit que tout fantôme qu'il était, son corps réagissait comme un être de chair et de sang.

Sa virilité s'éveilla.

Il contourna le pied du lit et s'agenouilla pour contempler le visage endormi de Rachel. Comme elle était belle ! Plus belle encore que dans ses rêves. La peau était bronzée, mais sans ces détestables marques blanches que laisse un maillot de bain ? Les seins mûrs et fermes ondulaient doucement au rythme de sa respiration profonde. Elle avait de petits tétons, corail foncé.

Edelman promena son regard sur le corps de Rachel ; lisse, muscle dur du plexus solaire, pubis rasé avec soin en forme de V. Une jambe légèrement levée, croisée sur l'autre. Le clair de lune projetait une ombre profonde sur le fuseau de sa cuisse.

Il effleura son visage. Que cette peau était douce à sa paume ! Le livre ne mentait pas. La sensation qu'il éprouva fut aussi parfaite que si son véritable être physique s'était trouvé près du lit.

Il s'enhardit et caressa franchement son visage, fit courir une main autour de la courbe du menton, sur la nuque. Son index suivit la ligne de son sternum, le tracé de la vallée entre ses muscles pectoraux. Il prit son sein gauche dans sa main en coupe, puis le pressa. Il taquina du pouce le téton et le vit durcir.

Exactement comme le livre l'affirme ! Elle me sent, elle me répond, mais ne se réveillera pas parce que je ne suis pour elle qu'un songe.

Edelman se pencha pour embrasser Rachel. Il sentit ses lèvres réagir aux siennes tout doucement dans son sommeil.

Enfin il prit un téton entre ses dents de fantôme. Il durcit

encore. Il mordit la chair ferme. Rachel gémit, s'étira.

Alors Edelman grimpa sur le lit. À l'aide de ses genoux, il écarta les jambes de Rachel. Il se glissa dans la vallée de ses cuisses, s'avança entre elles pour guider son membre dans la fente de son pubis.

Quelques semaines plus tard, Edelman trouva que Rachel commençait à avoir l'air fatigué. Comme le livre l'avait promis, il usait d'elle à sa guise. Bien qu'elle dormît profondément, il avait l'impression que, parfois, elle réagissait, s'animait, sensible à ses caresses et à ses coups d'étrier. Soupirant quand il lui donnait du plaisir, geignant quand il la faisait souffrir.

Il se servait de sa déesse au gré de son imagination, la faisant rouler sur le grand lit, la prenant dans une position et dans une autre. Une nuit, il apporta une corde et ligota les poignets de Rachel à ses chevilles. Quand il la chevaucha ainsi attachée, elle grogna d'inconfort, mais ne s'éveilla point.

Il utilisa toutes les parties de ce beau corps, toutes les ouvertures. Dieu qu'il exultait, toujours plus hardi, toujours plus cruel ! Il jouait avec sa bouche parfaite et boudeuse comme il en avait envie. Il pouvait malaxer et triturer ses seins jusqu'à ce que des larmes coulent de ses yeux clos. Elle ne s'éveillait pas.

Un soir, il la fit rouler sur le ventre, utilisa la même longueur de corde avec laquelle il l'avait ligotée pour lui fouetter les fesses. Elle ne s'éveilla toujours pas. Seulement elle avait l'air bien fatigué ! Et lorsqu'il la croisa le lendemain dans le vestibule, elle semblait littéralement épuisée. Des cernes noirs ombrèrent ses yeux.

— Ça va, miss McNichol ?

— Oh... Euh, oui...

Elle le regarda comme pour se concentrer à moins que ce ne fût – Edelman sentit un pincement au creux de son estomac – pour retrouver un souvenir. Un souvenir le concernant, naturellement. Pourtant, elle se contenta d'ajouter :

— Je crois que je dors mal. Et tous les matins, il y a une drôle... d'odeur dans ma chambre. Comme une odeur d'hôpital. J'ai songé à appeler un plombier pour qu'il vérifie qu'il n'y a pas de fuite de gaz, mais toute l'installation est électrique.

Rachel haussa les épaules. À l'évidence, cette explication

n'avait pas plus de sens pour elle que pour Edelman.

Pourtant cette odeur d'hôpital intrigua Edelman. Il vivait dans ces odeurs-là toute la journée au labo, mais d'après le livre, de tels effets étaient impossibles. Il fallait qu'il s'en assure.

Cette nuit-là, lorsqu'il entra dans la chambre de Rachel, une rage froide explosa dans le cœur d'Edelman.

La catin n'était pas seule !

Il y avait un homme dans le lit avec elle. Jeune. Brun. De longs cheveux – plus longs que ceux de Rachel – et qui tombaient en boucles sur l'oreiller. Le corps de cet homme était une vraie sculpture.

Edelman détesta d'emblée ce bellâtre. Il l'aurait détesté même s'il ne s'était pas trouvé dans le lit, au côté de cette femme qu'il s'était approprié. Ils dormaient l'un contre l'autre, comme deux cuillères dans un tiroir. Edelman ne douta pas un seul instant qu'ils aient sombré dans le sommeil, le type encore en elle.

Edelman était fou furieux. Son premier élan fut d'empoigner Rachel, de l'arracher du lit. Il songea aussi à la ligoter comme il l'avait déjà fait et à fouetter ses seins parfaits jusqu'au sang.

Mais il eut une autre idée. Une meilleure idée.

Un sourire aux lèvres, Edelman traversa la chambre, puis le corridor jusqu'à la cuisine. Sur les murs blancs, Burt et Carrie le regardèrent de leurs photos sous cadre en plastique.

La cuisine était telle que dans son souvenir : grande, moderne, un plan de travail au centre, en bois jaune précieux, reposant sur des pieds en inox. Et suspendu entre ses pieds, un râtelier. Et dans ce râtelier, tout un vaste assortiment de couteaux utilisables pour toutes les circonstances.

Même celle qu'Edelman avait en tête.

Edelman entendit le hurlement de Rachel à travers les cinq étages qui séparaient leurs chambres. Il était étendu sur le dos, dans son propre lit. Les yeux fixés sur les craquelures et les fissures du plafond, il imaginait la scène dans la chambre de Richardson. Cette petite pute venait de s'éveiller et découvrait sa besogne.

Elle hurla à six reprises. Un long hululement montant vers les

aigus, qui retomba pour reprendre aussitôt. Une pause. Cinq autres hululements, chacun plus strident que le précédent.

Edelman l'imaginait en train de se trémousser sur le lit pour tenter de se libérer des liens qui la retenaient, poignets soudés aux chevilles. En train de se tortiller aussi sous le poids de la créature étendue sur elle, son sang noir maculant les draps blancs, de grands et larges pans de chair enroulés autour de ses bras et de ses jambes. Il suffisait qu'elle tourne un peu la tête...

Et voilà... Nouveau hurlement d'effroi. L'horreur de Rachel devait être sans bornes. Edelman sourit. Ainsi elle avait vu le pénis et les testicules du bellâtre, bien joliment entassés en une petite pile impeccable – sanglante, certes – sur l'oreiller, à côté d'elle...

Une demi-heure plus tard, Edelman entendit des coups de pied, le fracas d'une porte qui se brise. Les hurlements cessèrent.

Dommage pour la porte ! songea-t-il. Je suis quasiment certain que j'aurais pu trouver la clef.

De la fenêtre de sa chambre, il regarda l'ambulance bifurquer à droite, dans Central Park West. Songeant au succès de sa besogne nocturne, il sourit. La petite pute – bon sang, comment avait-il pu l'idolâtrer ? – avait été justement châtiée, de même que celui qui avait usurpé sa place dans ce lit.

Edelman admira la végétation luxuriante du parc. Dieu que ces vieux arbres vénérables avaient du ressort pour croître ainsi, verts et touffus dans l'air vicié de New York ! Il admira toutes les merveilles qui s'étendaient sous ses yeux.

Rachel ne présentait plus aucun intérêt pour Edelman, mais ce pouvoir stupéfiant lui ouvrait des perspectives infinies. Il allait commencer à les expérimenter dès qu'il ferait nuit noire. Il voulait en effet vérifier jusqu'où il pouvait voguer et à quelle vitesse. L'univers des femmes et des jeunes filles, à lui désormais ! À lui !!!

Ravigoté par cette idée, Edelman s'apprêtait à sortir de son appartement. Il avait décidé d'aller flâner dans le parc pour y étudier les jeunes corps de liane en train de courir, de marcher ou de jouer au Frisbee. Quel riche buffet dressé pour l'appétit gargantuesque d'Edelman ! Après un instant d'hésitation, il coinça le livre *nocturne* sous son bras. Pourquoi ne pas le lire dans le parc, assis à l'ombre d'un arbre, tout en observant celles qu'il soumettrait à ses caprices au cours des nuits à venir ?

Mais d'autres possibilités s'ouvraient aussi à lui. Plus aucune

banque ne lui était fermée, à présent. Le portefeuille du milliardaire Donald Trump serait plus mince que le sien.

Edelman descendit par l'ascenseur dans le vestibule. Celui-ci était envahi par les policiers, comme il l'avait prévu. Il s'attarda un peu pour saisir ce qu'ils se disaient.

Un individu de haute taille et en civil se tenait au milieu du vestibule, telle une statue au milieu de tourbillons. Edelman entendit l'un des policiers en uniforme l'appeler « lieutenant » et un deuxième, en civil, lui donner le nom de Shaw.

Le lieutenant Shaw s'entretenait avec un homme au visage maigre en costume gris-marron, qui consultait souvent un calepin et tenait à la main un sac noir qui ressemblait à s'y méprendre à une sacoche de médecin. Edelman s'approcha discrètement pour saisir leurs chuchotements.

— Pas le travail d'un pro, c'est évident, disait le plus petit. Jamais vu un tel merdier. Du travail bâclé.

— Ce n'est pas la fille, n'empêche. Impossible qu'elle se soit ligotée toute seule de cette façon. Et il est certain qu'elle ne feignait pas la crise d'hystérie.

— Exact. Et puis, toutes ces empreintes de mains en sang partout...

Edelman fronça les sourcils. Des empreintes de mains ? Rachel était incapable de se lever. Il l'avait abandonnée ligotée, ce que les policiers venaient de confirmer.

— Ouais... Ce ne sont pas les mains de la fille, c'est sûr, observa le lieutenant Shaw. Ni celles du type. Trop grandes. Et puis, comment se serait-il déplacé ?

— Et cette odeur d'éther. Tu l'as sentie, toi aussi, non ?

— Ouais. On se serait cru à l'hosto.

Edelman se souvint alors que Rachel lui avait parlé d'une odeur d'hôpital. Il n'y avait plus pensé depuis. Et voilà que... une étincelle jaillit dans son esprit. La réserve chez De Vere. Le petit flacon marron. Il chercha à retrouver cette image, mais elle demeura floue.

— Donc, tu penses que quelqu'un a pénétré dans la chambre, poursuivit le lieutenant, et a probablement apporté une dope pour assommer la fille. (Le lieutenant hocha la tête.) N'empêche qu'il n'y a aucun signe d'effraction. Et puis, les fenêtres étaient fermées et

bloquées de l'intérieur.

Edelman fronça encore plus les sourcils. Il était reparti comme toujours par la fenêtre et l'avait laissée ouverte. Où se trompait-il ? Deuxième étincelle. L'ascenseur. La porte de Richardson. La clef...

— Une personne de l'immeuble, observa le petit homme. Elle sous-louait. Peut-être qu'il y a une clef de réserve qui traîne quelque part.

Shaw approuva du chef.

— En tout cas, avec toutes ces empreintes, cette chambre truffée d'indices, ce ne devrait pas être difficile de coincer notre homme.

Edelman tremblait. Il avait la tête en feu. Quelque chose allait très mal. Les seules empreintes significatives étaient les siennes. Mais d'après le livre... le Livre...

Sa migraine était insupportable. Les murs du vestibule oscillaient comme dans un rêve. Le livre...

Edelman baissa les yeux et découvrit dans sa main un exemplaire de la *Bible du Pêcheur*.

LA BAIGNOIRE

Richard Laymon

— Allô !

— Kenny, devine qui t'appelle.

Joyce avait pris sa voix la plus sensuelle.

— Très drôle...

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Pas grand-chose. Je tourne en rond. Et toi ?

— Je paresse au lit.

— Ah ouais ? (Petit rire rocailleux.) T'es malade ?

— J'ai de la fièvre. Je suis brûlant. J'ai tellement chaud que j'ai dû me mettre à poil. J'ignore ce que j'ai.

— T'as combien de température ?

— Kenny, j'en sais rien. Je n'ai même pas la force de me lever pour aller chercher le thermomètre. Tu ne voudrais pas m'apporter le tien, des fois ? Le grand que tu as entre les jambes.

Bref silence.

— Et Harold ? demanda Ken.

— Oh ! ne t'inquiète pas pour Harold.

— C'est ce que tu avais déjà dit la dernière fois et il a failli nous surprendre.

— Ce soir, aucun danger. Crois-moi. Il est parti à New York. Il ne revient pas avant dimanche soir.

— Et il est parti quand ?

— Petite chochotte angoissée, va !

— Je ne veux pas de problèmes, c'est tout.

— Eh bien, il est parti c'matin. Et ne t'inquiète pas, il n'a pas loupé l'avion. Il vient de me téléphoner de sa chambre au Marriott. Il est à plus de trois mille kilomètres d'ici ; donc je suis sûr qu'il n'y a aucun danger qu'il nous tombe sur le paletot.

— Et comment sais-tu qu'il n'a pas appelé d'une cabine téléphonique, à un kilomètre, en prétendant qu'il était au Marriott de New York ? Peut-être qu'il est au Brentwood Chevron ?

— Ben toi, tu ne serais pas un peu parano ?

— Et pourquoi tu n'appellerais pas l'hôtel ? Juste pour t'assurer qu'il est bien arrivé. Retéléphone-moi après. S'il est là-bas, comme il l'affirme, je viendrai.

Joyce soupira.

— Bon ! s'il le faut, il le faut.

— J'attends ton coup de fil.

Une fois la ligne coupée, Joyce roula jusqu'au bord du lit, raccrocha, posa les pieds par terre et s'assit.

Quelle plaie !

Harold était à New York. Il avait été nommé pour un prix Bram Stoker pour son écœurant roman et il n'allait certainement pas rater cette occasion d'être couronné. Ce soir, il allait siroter de l'alcool dans la suite des invités avec Joe, Gary, Chet, Rick et toute la bande, et il allait faire la foire. Et Joyce sera la dernière personne à laquelle il penserait.

Même s'il avait des soupçons à son égard, impossible d'imaginer qu'il ait assez de couilles pour prétendre être allé à New York et revenir en douce à la maison la prendre sur le fait avec Ken.

Ce petit génie n'avait pas de tripes.

Ce type était si lâche que même s'il la surprenait en plein rut avec Ken, il se contenterait de rougir et de repartir sans ouvrir la

bouche.

Ken était complètement stupide de s'inquiéter.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Que Harold allait lui tirer dessus ? Celui-ci avait une peur bleue des armes. Il n'oserait même pas se servir d'un flingue pour sauver sa propre peau... alors tuer l'amant de sa femme... Et sans pétard, Harold n'avait aucune chance contre Ken.

Ken, un géant de cent quarante kilos, pouvait avec ses muscles en acier réduire le petit Harold en miettes sans perdre la moindre goutte de sueur.

— Hello ?

— Hello, toi, mon grand !

— Alors il est là-bas ?

— D'après le réceptionniste, il est arrivé ce soir, à 18 heures.

— Parfait. J'arrive.

— Je laisserai la porte ouverte. Entre et cherche-moi, on verra si tu me trouves.

— *Ciao !*

— Beurk ! Je t'en prie ! Harold dit toujours ça. C'est d'un prétentieux !

— À tout de suite.

— Voilà qui est mieux. À tout de suite.

Joyce raccrocha et alla chercher dans son placard sa robe en satin. Puis elle se ravisa. Inutile de se donner ce mal. Elle crevait de chaud. Aucune importance si elle passait toute nue devant les fenêtres pour atteindre la porte d'entrée. Personne ne risquait de la voir : il n'y avait pas d'autres villas alentour et les haies masquaient sa maison de la route.

Elle traversa vite sa chambre et savoura la caresse de l'air sur sa peau ainsi que le léger tressautement de ses seins lorsqu'elle descendit l'escalier au trot.

Une fois arrivée au pied des marches, elle découvrit son reflet sombre dans la vitre de la fenêtre, située à côté de la porte d'entrée.

Elle s'imagina qu'un voyeur la matait et elle eut un petit frisson. Mais pas un frisson de peur. Et pour le plaisir du voyeur

imaginaire, elle frotta les bouts dressés de ses tétons avec les deux pouces. Sa respiration se fit tremblante.

Joyce déverrouilla la porte.

Son cœur cognait fort. À l'idée de s'avancer sur la véranda, elle se mit à trembler de plus belle. Pourquoi ne pas attendre Ken dehors, sous le clair de lune, léchée par la brise chaude de la nuit ?

Une autre fois. Plus tard dans la nuit, peut-être sortiraient-ils tous deux. Mais pas maintenant. Elle avait déjà décidé comment elle accueillerait Ken et il ne lui restait guère de temps.

Vite, elle éteignit toutes les lumières du rez-de-chaussée, remonta au premier à toute allure et éteignit aussi les appliques du couloir. À présent, toute la maison était plongée dans le noir, sauf la chambre conjugale.

Elle éteignit également les lampes de chevet et gagna la salle de bains à l'aveuglette. Là, elle donna de la lumière, mais juste le temps de trouver une boîte d'allumettes et d'en craquer une.

Joyce ferma alors la porte et approcha la flamme de la mèche de la première bougie. Cela suffirait pour l'instant. Elle secoua l'allumette. La flamme se refléta dans les miroirs qui couvraient les quatre murs et le plafond. Une douce lueur se mit à scintiller dans toute la salle de bains.

Joyce sourit.

Harold a sa maudite baignoire. Et moi, j'ai mes beaux miroirs.

Lorsqu'ils avaient réaménagé la salle de bains, Joyce avait eu envie d'une grande baignoire encastrée au sol. Mais Harold, lui, s'était entiché de cet éléphant blanc et impossible de le faire changer d'avis. Ce vieil objet hideux trônait sur ses pieds de tigre au milieu du carrelage. Une pièce de musée. D'ailleurs, Harold aimait la montrer. Il emmenait ses amis au premier afin qu'ils admirent cette monstruosité et il leur expliquait par le menu combien il avait eu du mal à l'acquérir lors d'une vente d'un domaine à Hollywood. Une starlette de l'époque du muet s'était taillé les veines des poignets tandis qu'elle prenait un bain dans cette horreur.

« Elle a clamsé dans cette baignoire, celle-là même », aimait à répéter cet imbécile de Harold.

Quel con ! songea Joyce comme elle se penchait pour ouvrir les robinets.

L'eau jaillit. Ayant réglé la température, Joyce ferma l'écoulement de la baignoire avec la bonde en caoutchouc. Puis elle se redressa et essuya sa main sur une cuisse.

Au moins, dans ce marché, j'ai eu ce que je voulais, songea-t-elle. Cette stupide baignoire hantée pour lui, les miroirs pour moi.

Elle fit le tour de la salle de bains pour allumer toutes les bougies sans cesser de s'admirer dans les glaces.

Avec cette lueur scintillante, ses yeux brillaient et sa toison rousse étincelait. Sa peau prenait une nuance ambrée. Une fois la dernière bougie allumée, elle reposa la boîte d'allumettes et s'étira en tournant doucement sur elle-même, bras levé.

Tout autour d'elle, il y avait des Joyce à profusion, ondoyante et mystérieuse. Elle admira la chute parfaite de ses reins et l'arrondi irréprochable de sa croupe. Elle eut un regard comblé pour le velouté de ses cuisses, ses jambes effilées, ses chevilles délicates. Tournant encore lentement, elle baissa les bras et croisa les doigts derrière la nuque. Tous ses doubles l'imitèrent. Quelles nuques fines et racées ! Des ombres se nichaient dans le creux de leurs seins et de leurs salières, des seins hauts, couleur de miel, couronné d'une touche d'or plus sombre. Les côtes étaient peut-être un peu trop saillantes. Du moins, c'était l'avis de Harold.

« Pourquoi tu ne manges pas ? »

Le salaud !

Je suis parfait tel que je suis.

Elle se caressa les seins. La vue de toutes ces Joyce en train de presser leurs tétons, de laisser courir leurs doigts sur leurs côtes (qui étaient très bien ainsi, merci), sur leurs ventres plats et, plus bas, dans les doux frisons tout brillants, l'excita terriblement.

Si Ken arrive maintenant, songea-t-elle, jamais il ne me laissera le temps de monter dans la baignoire.

Elle courut jusqu'au monstre. L'eau débordait presque. Elle ferma les robinets, tendit l'oreille pour savoir si son amant était déjà arrivé. Elle n'entendit que les battements de son cœur affolé et le tranquille écoulement de l'eau.

Ken était peut-être derrière la porte de la salle de bains.

S'agrippant au rebord élevé de la baignoire, elle passa une jambe par-dessus. Dans les miroirs, elle regarda toutes les autres Joyce

s'enfoncer dans l'eau. Bientôt elle ne vit plus que leurs visages et leurs belles épaules.

Joyce s'allongea. Ses fesses grincèrent sur la porcelaine. Quand elle eut de l'eau jusqu'au menton, elle leva les genoux et appuya la plante de ses pieds au fond de la baignoire pour ne plus glisser.

Ce damné engin était trop long. Impossible de s'étendre complètement, les pieds posés contre l'extrémité afin de garder la tête hors de l'eau. Et donc impossible de se relaxer. Elle devait soit se retenir soit écarter les jambes pour ne pas disparaître au fond de cette pièce de musée.

Un vrai supplice.

Mais dans tout malheur, il y a quelque chose de bon, se dit-elle, soudain philosophe. Au moins cette putain de baignoire a juste les bonnes dimensions pour baiser dedans. Mon pachyderme à moi aura assez de place pour venir me rejoindre.

— Harold, je vais me faire sauter dans ta baignoire chérie, murmura-t-elle. Harold, qu'est-ce que tu dis de ça, pauvre gomme ?

Elle attendit en se délectant de la chaleur de l'eau et de ses propres caresses. Les miroirs du plafond reflétaient la lumière des bougies dans l'eau, les ondulations de son corps tandis qu'elle se perdait dans le plaisir.

Un craquement du plancher la fit sursauter.

Il est là !

Dans la chambre ?

Elle se redressa et s'assit, posa les bras sur les rebords. Elle voulait qu'il la trouve belle quand il entrerait. Les miroirs lui confirmèrent qu'elle l'était. L'eau formait sur sa peau un voile iridescent tombant jusque sur son ventre. Ses bras, ses épaules et ses seins étaient humides et brillants.

Elle tourna les yeux vers la porte.

Pourquoi tarde-t-il tant ?

C'est alors qu'elle entendit un bruit de pas étouffé.

Et si ce n'est pas Ken ?

Un frisson la traversa des pieds à la tête. Elle sentit sa peau se rétracter. Elle avait la chair de poule.

N'importe qui peut entrer dans la maison.

Mais ce doit être Ken.

Pas forcément.

Mais si c'est un étranger, peut-être croit-il que 1 \$ maison est désert. Peut-être qu'il ne me trouvera pas, peut-être...

La porte s'ouvrit brusquement.

Joyce poussa un hoquet et sursauta.

Ken entra dans la salle de bains comme sur scène pour un concours de body building.

Il avait retiré ses vêtements. Sa peau était huilée.

— C'est toi, chuchota-t-elle.

Ken prit une pose, se tourna d'un côté, puis de l'autre en faisant jouer ses muscles avec élégance. Le souffle coupé, Joyce le regardait. Elle avait déjà vu cette démonstration, mais jamais à la lumière dorée des bougies. Il était superbe et étrange, aussi. Un monstre splendide, imberbe, tout en monts et mottes dansantes.

Puis il trottina jusqu'à la baignoire. Joyce n'eut pas besoin de tourner la tête pour l'observer. Dans un miroir, elle le vit qui se penchait vers elle, mais contre toute attente il ne caressa ses seins qu'un instant. Il fit un bond en arrière, gonflant le buste et ses biceps et pivota comme une toupie. Tout en jetant des regards faussement timides par-dessus l'épaule, il se rapprocha du flanc de la baignoire. Il leva les bras, puis les fléchit, offrant à Joyce le spectacle des faisceaux musclés qui striaient son dos et ses fesses. Joyce sourit quand il les fit rebondir. L'une, puis l'autre. Elle caressa sa joue imberbe.

Il écarta sa main et, comme offusqué, s'éloigna de l'éléphant en sautillant. Puis il tourbillonna de nouveau et gambada vers Joyce. Mains aux hanches, il plia les genoux. Son pénis dur s'agitait à quelques centimètres de son visage. Ken fit un petit bond vers Joyce. Celle-ci se tourna vers son pachyderme en se retenant à deux mains à la baignoire. Elle ouvrit la bouche. Il taquina ses lèvres, puis bondit encore en arrière.

— Arrête, gémit-elle. Prends-moi. Je veux te sentir en moi.

Ken se rapprocha de la baignoire. Puis, se penchant vers elle, il murmura :

— Tu es délicieuse.

— Tu n’es pas mal non plus.

— Dans la baignoire ? Sans blague ?

— Il y a toute la place voulue.

— Mais le lit serait plus confortable.

— Mais moins excitant.

Ken haussa les épaules et grimpa dans la baignoire. Il se plaça aux pieds de Joyce, promena son regard sur son corps, puis tourna lentement la tête pour se reluquer dans les miroirs.

— Arrête de t’admirer, bon sang, et baise-moi !

Avec lenteur, Ken s’agenouilla, sourcillant un peu lorsque l’eau chaude caressa son scrotum. Joyce s’enfonça dans l’eau. Lorsque celle-ci atteignit sa nuque, ses pieds rencontrèrent les cuisses glissantes de Ken.

— Sur toi ?

— Bien sûr.

— Tu veux te noyer ?

— Je veux être écrasé. (Elle agita un pied hors de l’eau et caressa Ken avec ses orteils.) J’ai envie de te sentir sur moi, que ton corps me martèle jusqu’à ce que je perde conscience.

Ken gémit et acquiesça du chef.

— Grouille ! mais grouille !

Joyce écarta grandes les jambes. Ken rampa vers elle sans se presser. Il fit glisser ses mains sur les cuisses de Joyce, caressa ses hanches, flatta son ventre, effleura les courbes de son buste et emprisonna ses seins. Il les pressa fort et elle referma les doigts autour de son pénis.

— Viens, murmura-t-elle.

Ken aspira un grand coup et plongea le visage sous l’eau. Il lécha le sein droit à petits coups de langue. Puis il ouvrit la bouche et elle sentit ses lèvres taquiner son sein. Il le suçait en l’aspirant au fond de sa bouche.

— Dieu ! cria-t-elle.

Elle lâcha le pénis et se cramponna au dos de Ken.

Ce dernier remonta à la surface, à bout de souffle. Les joues ruisselantes d'eau, il sourit et replongea aussitôt. Cette fois, elle sentit les lèvres de Ken sur son autre sein comme si une douce ventouse le scellait. Et cette fois, il ne suça pas. Il souffla. Il souffla comme un gosse qui fait des bruits de pet sur son bras. Les lèvres, l'air et l'eau vibrèrent sur son téton. Des bulles vinrent crever à la surface de l'eau.

Joyce le repoussa.

— Ça te faisait mal ?

— Non... Mais arrête et baise-moi... maintenant !

Ken eut du mal à se mettre en position. Joyce se rendit compte que leur différence de taille lui donnait du fil à retordre. Cela, plus l'eau. Il craignait sans doute encore qu'elle ne se noie sous ses cent quarante kilos.

Il se mit alors sur son séant, la souleva hors de l'eau par les aisselles et elle s'empala sur lui.

Un gourdin était enfoncé loin dans le ventre de Joyce.

Elle cria, frissonna. Cramponnée à son vaste torse, elle sentait des spasmes de plaisir la secouer.

Des spasmes qui faisaient aussi tressaillir Ken avec violence.

Soudain, il tomba en avant, entraînant Joyce dans sa chute. Le dos de celle-ci heurta l'eau, puis le fond de la baignoire. Sa tête se renversa brusquement en arrière. Lorsque l'eau ruissela sur son visage, des lumières explosèrent dans ses yeux.

— Seigneur ! hoqueta-t-elle. Tu me fais mal.

Ken ne s'excusa pas.

Ken ne prononça pas un mot.

Joyce comprit alors qu'il était incapable de parler : la tête de son amant était sous l'eau. Elle remontait, lentement. La chaleur du bain enveloppa le visage de Joyce comme un douillet capuchon. Seul son nez pointait à la surface.

Ken, lui, avait le nez dans l'eau.

Il va se noyer ! pensa-t-elle.

— Ken !!!

Pas de réaction.

Pas de bulles, non plus. Il ne respirait donc pas ?

Le buste de Ken broyait le sien. Elle haletait maintenant. Mais le cœur de Ken battait-il ? Impossible de savoir !

Bien qu'écrasée par les cent quarante kilos de Ken, Joyce avait les bras libres. Elle lui martela le dos à coups de poing.

— Ken ! Ken, réveille-toi !

Il ne dort quand même pas, cette andouille !

— Ken ! Lève la tête, Ken, enfin !

Joyce continua à lui marteler le dos. Cette pluie de coups aurait-elle un effet ? Elle avait vu des secouristes procéder ainsi lors de démonstrations. Ses efforts ne furent pas tout à fait inutiles. Chaque coup de poing agitait le corps de Ken de petits tremblements, comme lorsqu'on tapote un melon chez l'épicier. Son pénis s'agita même un peu.

Il était toujours en elle. Et toujours en érection.

— Je sais que tu me joues la comédie. Allez... suffit. Les morts ne bandent pas.

Ken ne bougea point.

— Ken ! Merde ! Ce n'est plus marrant. Je me suis fait une bosse sur le crâne. Et puis, tu m'as fait peur. J'ai cru que tu étais mort, enfin presque.

Mais Ken ne bougeait toujours pas.

— Bon... tu l'auras cherché !

Joyce planta l'ongle pointu de son index dans le dos de Ken. Elle le sentit s'enfoncer dans sa chair. Ken faisait toujours le mort.

Un atroce frisson glacial s'infiltra dans les tripes de Joyce.

— Ô mon Dieu ! murmura-t-elle.

Elle repoussa la tête de Ken avec la sienne. Celle-ci dodelina. Puis elle cogna sa pommette contre l'oreille. La tête roula de côté, rebondit contre la sienne comme s'ils avaient échangé des coups.

— Merde !!!

Il est mort. Ce salaud est bel et bien mort !

Joyce se tortilla un peu sous cette énorme masse.

Ça ne va pas être de la tarte, songea-t-elle.

Elle inspira profondément, puis passa à l'attaque. Les mains cramponnées aux rebords de la baignoire, elle se trémoussa, arquait les reins, fit jouer ses pieds, poussa de toutes ses forces sur le bout de la baignoire. Impossible de faire rouler ce gros tas de muscles. Impossible de le soulever. Et impossible aussi de glisser sous lui.

Tous ses efforts firent à peine bouger le corps de Ken.

Enfin trop épuisée, elle cessa de lutter. Toute flasque, en sueur, les bras collés à ses flancs, elle essaya de reprendre son souffle.

Calme-toi.

Oui, calme-toi. Un maudit macchabée t'écrase. Sans parler de...

N'y pense pas.

Il doit bien y avoir une solution.

Une solution pour t'en sortir, et vite.

Réfléchis.

Le problème, le problème numéro un, c'est cette satanée baignoire. On est coincés dedans.

Ah ! si seulement on avait fait l'amour dans le lit ! J'aurais pu m'échapper...

Mais qu'a-t-il eu ? Une crise cardiaque ? Une rupture d'anévrisme ? Qui sait ? On s'en fout. Ce con était bourré de stéroïdes, qui ont niqué son système.

Et maintenant, c'est moi qui suis niqué.

Pour la première fois depuis qu'elle était bloquée sous Ken, Joyce songea au miroir du plafond. Elle leva les yeux.

Seuls, son visage et ses jambes étaient visibles. Tout le reste de son corps était masqué sous la masse de Ken. Elle leva les bras. Ils apparurent sous les aisselles de Ken. Dieu, qu'ils avaient l'air petits !

Et ses jambes, elles étaient bien inutiles. Belles, mais inutiles ! Comme ses genoux levés, ses cuisses grandes ouvertes et plaquées contre les parois de la baignoire par les énormes cuisses de son amant.

Joyce testa la marge de manœuvre de ses jambes. Elle parvint à baisser les genoux. En fait, elle pouvait allonger et replier ses

jambes. Mais ce faisant, elle sentit que Ken s'enfonçait plus avant en elle, comme s'il l'avait explorée et sondée.

Elle refusa de se laisser impressionner. L'œil fixé sur le miroir, elle continua son test. Elle découvrit qu'elle pouvait assez facilement donner des coups de pied. En revanche, il lui était impossible de réunir ses jambes l'une contre l'autre. Elle eut beau essayer, ses cuisses demeurèrent collées aux flancs de la baignoire.

Peut-être que...

Elle souleva la jambe droite, passa le mollet à cheval sur le rebord de la baignoire, appuya le coude droit contre le fond et lutta pour se soulever et se tourner dans l'espoir de faire rouler le corps du mort. Celui-ci ne bougea pas d'un centimètre.

Bien, ça ne marche pas. Essaie autre chose.

Joyce allongea de nouveau sa jambe droite et tenta de se détendre.

Tu n'es pas coincée.

Mais si, tu es coincée.

Fais quelque chose, au moins.

Elle glissa la main droite dans l'interstice qui séparait son ventre de celui de Ken. Puis elle la fit descendre. Leurs bassins, soudés l'un à l'autre, firent obstacle. Elle tenta d'arracher le pénis par le côté. Pas moyen.

— Génial ! murmura-t-elle.

Alors elle se mit à glapir, à flanquer des coups de pied, à se trémousser et à se tortiller dans tous les sens, déterminée à faire sortir Ken de son vagin. Il fallait à tout prix qu'elle y parvienne et elle y parviendrait. Les mères ne soulèvent-elles pas une voiture lorsqu'un de leurs gosses est écrasé sous une roue ? Elle, elle soulèverait les cent quarante kilos de Ken. Elle le repousserait et se taillerait de cette satanée baignoire.

Lorsqu'elle se rendit compte que tous ses efforts étaient peine perdue, Joyce éclata en larmes.

Un peu plus tard, les bougies commencèrent à s'éteindre. L'une après l'autre, elles crépitèrent, brillèrent un instant plus fort, puis moururent. Joyce se retrouva dans le noir.

Ce n'est pas plus mal, songea-t-elle au début. De toute façon, il

n'y a rien à voir, si ce n'est un cadavre qui m'écrase.

Mais cet état d'esprit ne dura guère.

La terreur l'envahit peu à peu.

Un mort. Un cadavre. Je suis prisonnière d'un cadavre.

Et s'il se met à remuer ?

Ce n'est que Ken, se rassura-t-elle. Pas un vampire, ni un zombie, ni un fantôme, bordel ! Et il a cassé sa pipe, kaputt, voilà tout. Il ne va pas bouger, enfin !

Mais suppose qu'il bouge ? Qu'il veuille se venger ? Ce n'est pas ma faute s'il a eu une crise cardiaque ou autre ! Seulement, lui ne voit peut-être pas les choses sous cet angle-là.

Et puis merde ! Il ne voit rien. Il est mort ! Et mort heureux ! Quelle bonne façon de clamser, non ? Il a joui et pouf !

Joyce entendit un rire. Un rire un tantinet dément.

Mais au fait, il n'a pas joui, se rappela-t-elle.

Coitus interruptus croakus.

Joyce rit de nouveau.

Puis son rire s'étrangla net dans sa gorge quand elle imagina que Ken soulevait la tête, l'embrassait à pleine bouche avec ses lèvres froides en murmurant « J'ai une besogne à terminer », puis commençait à la ramoner.

La terreur de Joyce ne s'apaisa qu'aux premières lueurs de l'aube. Elle sombra dans un sommeil pesant.

Lorsqu'elle se réveilla, elle avait le corps endolori, les jambes et les fesses totalement engourdis. Elle fléchit ses muscles, donna quelques ruades et gigota autant qu'elle le put.

Bientôt, son sang se remit à circuler. Ses fesses et ses jambes s'enflammèrent, comme piquées par des milliers d'aiguilles. Ce n'est qu'une fois remise d'aplomb qu'elle sentit l'odeur.

Le miroir au plafond lui en apprit l'origine : entre les pieds de Ken flottait un étron.

— Merde ! murmura-t-elle.

Joyce ferma les yeux.

Ne t'en fais pas pour ça.

Pense, réfléchis.

Bien... c'est samedi. S'il ne loupe pas l'avion pour une raison ou une autre, Harold rentrera demain soir. Vers 19 heures. Cela me donne plus d'une journée pour sortir de ce guêpier. Sinon mon tendre époux aura la surprise de sa vie !

Harold, qu'en penses-tu, comme sujet de roman d'épouvante ? Tu as une histoire toute trouvée, non ? Peut-être que tu remporteras enfin ton putain de prix ?

Impossible. Je serai sorti de sa maudite baignoire avant qu'il ne rentre à la maison.

Parfaitement !

Oui, mais comment ?

Et si je remplis totalement la baignoire, le corps de Ken se mettra à flotter et je n'aurai plus qu'à le pousser par-dessus bord.

Elle songea quelques instants à cette solution.

Seulement, le temps que l'eau monte, moi, je risque de me noyer ! Sauf si je parviens à bloquer ma respiration assez longtemps...

Joyce leva les genoux, puis étendit les jambes et essaya d'atteindre les robinets avec ses orteils. Pas moyen.

Comme idée géniale, on a vu mieux ! Il doit pourtant bien y avoir une solution. Une...

— Sortez-moi de là ! hurla-t-elle.

Elle se débattit contre la masse écrasante de Ken. Mais son corps présentait la rigidité de la mort. Il lui semblait même plus lourd qu'avant. L'épuisement la fit céder.

Y a pas moyen. Je vais rester prisonnière sous ce maudit macchabée jusqu'au retour de Harold.

Joyce pleura longtemps, puis s'endormit de nouveau. Quand elle reprit conscience, ses fesses et ses jambes étaient une nouvelle fois comme paralysées, mais elle n'éprouva pas le même extrême désespoir. Elle était résignée.

Lorsque le viol est inévitable, murmura-t-elle, on se détend et on prend son pied. Mais quel est le crétin qui a sorti celle-là ? se

demanda-t-elle après coup.

Bon, ce n'est pas la fin du monde. Ce sera peut-être la fin de mon mariage, mais ça, ce n'est pas un grand malheur. Harold va rentrer demain et me sortir de ce pétrin.

C'est peut-être horrible et dégoûtant, mais je n'en mourrai pas.

Plus tard, lorsque ses propres excréments s'ajoutèrent à ceux de Ken, la puanteur s'accrut.

Avec le retour de l'obscurité, la terreur l'envahit à nouveau.

Elle demeura allongée, osant à peine respirer et redoutant que Ken ne remue, ou ne parle.

Joyce.

Quoi ?

J'ai faiiiiim !

La tête de Ken s'était-elle nichée dans sa nuque ? Elle sentit une morsure.

Certaine de le sentir fourrager dans son cou, Joyce se mit à glapir jusqu'à ce que sa gorge fût en feu.

Plus tard, elle parvint à se convaincre que Ken n'avait pas ressuscité. Ces mouvements avaient sans doute été provoqués par une cause naturelle. Décomposition du corps. Fuite de gaz. Ou encore amollissement des muscles et des tendons. Affreux, certes. Ecœurant. Mais Ken était bel et bien mort. Il n'allait ni lui parler ni la mordre.

Ce qu'il fallait, c'était tenir le coup jusqu'au matin.

Plus tard, alors qu'elle s'endormait, Ken gémit. Joyce poussa un violent hoquet. Son corps se raidit, elle eut la chair de poule.

Ce ne sont que les gaz qui s'échappent, se dit-elle pour se rassurer.

Mais Ken gémit de nouveau.

— Arrête ! supplia-t-elle d'un ton plaintif. Arrête !!! Laisse-moi tranquille. S'il te plaît !

Joyce recommença à se démenner comme une folle, puis sanglota sans plus bouger, broyée par les kilos, priant que le jour se lève.

Lorsque, enfin, les premières lueurs grises de l'aube filtrèrent par la fenêtre de la salle de bains, la panique de Joyce descendit d'un cran et elle ferma les yeux.

C'est dimanche.

Harold va arriver. Vers 19 heures, ce soir. Avant la tombée du jour.

Il n'y aura pas de troisième nuit sous ce cadavre.

Le sommeil l'emporta.

La sonnerie du téléphone la réveilla en sursaut.

Qui était-ce ?

Peut-être quelqu'un l'avait-il entendue hurler pendant la nuit ? On téléphonait pour prendre de ses nouvelles...

Si je ne réponds pas, on...

Une chance inouïe.

Non, personne n'avait entendu ses hurlements. Sans doute une amie qui appelait pour bavarder. Ou un démarcheur.

La sonnerie se tut.

À moins que ce ne fût Harold. Harold qui téléphonait pour prévenir qu'il avait loupé l'avion, qu'il avait eu des ennuis ou s'était décidé à rester un jour ou deux de plus pour voir son agent littéraire, son éditeur.

— Non, chuchota-t-elle. S'il te plaît, Harold, reviens. Il le faut.

Je vais craquer si je reste là une nuit de plus.

Tout va bien, se dit-elle. Il va revenir. Il reviendra.

Encore quelques heures et il serait là.

Alors, une nouvelle crainte s'empara de Joyce. Harold serait-il capable de soulever Ken ? Sans doute que non. Il était si peu costaud. Il allait devoir appeler les pompiers.

Je suis désolé de vous déranger, les amis, mais malheureusement ma femme est coincée dans notre baignoire. Elle baisait avec un gros musclé et le type a eu une crise cardiaque.

Cette idée la fit rire, mais elle eut mal à la poitrine. Pire, comme son ventre fut secoué, le pénis de Ken s'agita en elle.

Y a vraiment rien de marrant dans tout ça, gémit-elle.

Mais si Harold n'arrive pas à me délivrer, les pompiers y parviendront, eux.

Elle s'imagina en train de courir dans le corridor, les fesses à l'air, sous l'œil sidéré des pompiers, peut-être un rien excité... En train de courir vers la deuxième salle de bains qui avait une douche, celle-là.

D'abord, elle boirait de l'eau froide pour rincer sa bouche affreusement pâteuse. Elle boirait jusqu'à s'en faire péter l'estomac. Ensuite elle prendrait la plus longue douche de sa vie. Elle se savonnerait et se frotterait jusqu'à ce qu'elle ait totalement effacé l'immonde contact de la mort.

Après quoi elle s'enverrait une avalanche de cocktails. Vodka-tonic. Des glaçons tintant dans le verre. Et une rondelle de citron. Elle boirait de la vodka jusqu'à ce que sa tête flotte dans un douillet coton.

Pour finir, un bon steak. Une énorme tranche de filet mignon saignante et grillée au feu de bois.

Il faudra que je la grille moi-même, n'empêche. Harold ne sera certainement pas d'humeur à me faire la cuisine.

Si jamais il ne me plaque pas sur-le-champ...

Je vais bientôt manger... Encore quelques heures, c'est tout... si jamais ce n'était pas Harold qui téléphonait pour annoncer qu'il ne rentrait pas comme prévu.

Ce n'était pas lui, j'en suis sûr.

Je vous en supplie, non !

Il va arriver. Il va venir...

Harold arriva, en effet.

Joyce, perdue dans ses rêves de sauvetage, ne l'entendit pas avant que la porte de la salle de bains ne s'ouvre brusquement.

— Harold !

— Joyce ?

Elle l'entendit traverser la pièce à pas rapides. Harold découvrit sa femme, puis Ken. Son visage devint presque aussi gris que celui du mort. Sa mâchoire tomba.

— Sors-moi de là !

Harold fronça les sourcils.

— Mon Dieu, vite ! Je suis coincé sous lui depuis vendredi soir !

— Tu ne peux pas te lever ?

— Si je le pouvais, tu crois que je serais encore là ?

— Bon Dieu, Joyce ! ! !

— Magne-toi le train et sors-moi de là !

Harold continuait à contempler sa baignoire en hochant la tête.

— Harold, sors-moi de là, enfin !

— Hum... D'accord.

Harold tourna les talons.

— Ciao ! lança-t-il.

La porte claqua derrière lui.

Harold partit en avion à Maui et passa une semaine à se prélasser sur la plage. Il lut des romans d'épouvante écrits par ses amis et dîna dans d'excellents restaurants. Il lorgna plusieurs belles femmes, mais les évita. Toutes des salopes, toutes des traîtresses ! Il n'en voulait plus.

Une fois de retour chez lui, il cria :

— Joyce, je suis là !

Sa femme ne répondit pas.

Un grand sourire aux lèvres, il monta au premier.

L'odeur qui l'accueillit n'était pas agréable. Il en eut la nausée. Ses yeux se mouillèrent. Un mouchoir plaqué sur le nez et la bouche, il traversa à toute allure la chambre et entra dans la salle de bains.

Il eut un choc.

Il laissa choir le mouchoir.

Il ouvrit grands les yeux.

Le carrelage tout autour de la baignoire était jonché de morceaux de corps humain.

Un truc rond en sang qu'il reconnut comme étant une tête. Une partie de tête, tout au moins. Il manquait la mâchoire. Le trognon de la nuque était déchiqueté à coups de dents, semblait-il.

Puis il aperçut un bras. Et un second... Longs et très musclés. Mais pas entiers, tant s'en faut ! Les extrémités noueuses des deux humérus avaient été léchées jusqu'à briller comme des sous neufs. Et il y avait encore plein d'autres morceaux. Des os plats d'une cage thoracique. Des bouts de chair. Des tranches de muscles filandreux. Des espèces de boulettes visqueuses ; des parties de poumons peut-être ou les reins, allez savoir !

En revanche, parmi cet assortiment, Harold reconnut avec certitude un *cœur*.

Et au rebord de la baignoire étaient suspendus des rouleaux d'intestins.

Harold vomit.

Une fois ceci terminé, il s'approcha de sa baignoire en faisant très attention à ne pas glisser sur un morceau sanguinolent.

Joyce n'y était plus.

En revanche, son amant s'y trouvait encore. Ou une partie. Des fesses aux pieds, il avait l'air intact. Impeccable.

Mais une grande partie du torse avait été évidée. Il était manchot et le trognon de son cou nageait dans une mare de sang et de vomissures où flottaient des petits morceaux de Dieu sait quoi.

— Bienvenue à la maison, chéri !

Harold pivota brusquement.

Joyce se tenait dans l'embrasure de la porte. Toute propre, fraîche et souriante. Vêtue de sa robe de satin rouge.

— Mon Dieu ! fut tout ce que Harold parvint à dire.

Joyce sourit et fit claquer ses dents. Puis elle sortit sa main

droite de derrière son dos. Elle tenait une mâchoire.

— Ken avait de bonnes dents pointues. Une vraie mine d'or.

— Mon Dieu ! murmura Harold.

Joyce jeta la mâchoire en l'air, la rattrapa avec l'index sous les canines et la fit tournoyer comme une toupie.

— Passons aux choses sérieuses, déclara-t-elle. La maison est à moi. Toi, tu as la baignoire.

QUAND ON LE TIENT, ON LE GARDE

Gary Brandner

Au cours des seize années de leur mariage, le sexe n'avait jamais été aussi bon que maintenant.

Harry Croft tenait sa femme serrée contre lui et ne parvenait pas à se rassasier de la douceur de sa peau satinée. Il avait bien du mal à ne pas crier de plaisir, mais il savait qu'il ne devait surtout pas pousser le moindre cri. Il mordait sa lèvre inférieure pour retenir ses gémissements.

La sueur qui coulait de son corps trempait le drap sous Lilian et le matelas sous le drap. Harry fit appel à toute sa volonté pour se contrôler, reculer l'explosion finale.

Pense à autre chose. Comme ça, tu ne jouiras pas tout de suite. Pense donc à quelque chose de déprimant.

Harry Croft n'avait pas besoin de se creuser beaucoup la cervelle pour agiter de mélancoliques pensées. Il lui suffisait de repenser à cette affreuse nuit, un mois auparavant. La nuit de l'horreur, au rez-de-chaussée, juste au-dessous de la chambre dans laquelle il se trouvait avec sa femme ?

Ce n'était qu'après cette tragédie innommable que lui et Lilian avaient atteint la perfection au lit. Quelle cruelle ironie de la vie ! Parfois, Harry avait le courage de se demander si l'amour n'était pas devenu aussi bon à cause et non en dépit de cela. Au moins, plus jamais les mioches ne viendraient les interrompre en pleine action.

Frissonnant de honte, il repoussa cette mauvaise pensée.

Malgré la passion qui l'emportait, ses yeux s'emplirent de larmes. Lilian, soumise à son désir effréné, était l'image même de l'innocence. Elle ignorait tout de ce qui lui était arrivé, de ce qui leur était arrivé à eux tous. Elle avait un visage si doux et si candide qu'il était impossible de lui reprocher quoi que ce fût ? Ce n'était pas sa faute. Comment aurait-elle pu comprendre ce qu'elle avait fait ? Et à présent... à présent, elle était comme une petite fille ingénue. Mais femme, aussi. Et très réceptive à ses besoins. Complaisante et empressée de le satisfaire. Après cette tragédie, ils étaient devenus dans leur accouplement aussi libres que des animaux.

Il y eut un coup de sonnette.

— La barbe ! grommela Harry entre ses dents serrées.

Lorsqu'il se redressa, Lilian le regarda, la bouche légèrement entrouverte. Harry posa un doigt sur ses lèvres et secoua la tête. Cette pauvre Lilian ne mesurait pas le danger.

Harry attendit avant d'aller ouvrir. Peut-être était-ce simplement un vendeur ou l'un de ces jeunes tarés venus débiter son boniment pour la religion ? Peut-être l'importun allait-il repartir ? Harry ferma les yeux de toutes ses forces comme pour chasser l'intrus du simple fait de sa volonté. Pas moyen. On frappait à la porte. Maudits obstinés ! Comment pouvaient-ils savoir qu'il était là ? Harry eut un petit reniflement de dégoût. Il se souvint tout à coup qu'il avait garé sa voiture dans l'allée, aux yeux de tous les passants.

Doucement, il s'écarta de Lilian.

— Reste ici, conseilla-t-il. Et ne fais pas de bruit.

Mais cette précaution était superflue. Lilian n'avait pas prononcé un seul mot depuis un mois, depuis cette atroce nuit avec les mômes...

Harry appréciait presque ce silence. Il avait souvent eu l'impression que depuis le jour de leur mariage, sa femme n'avait cessé de jacasser, de papoter sans arrêt à propos des sujets les plus triviaux. En son for intérieur, Harry avait été obligé d'admettre que ne plus faire semblant d'écouter ses bavardages était un grand soulagement. Avoir une épouse muette présente incontestablement quelques avantages.

Pourtant, par moments, une petite conversation amicale avec Lilian ne lui aurait pas déplu. La communication physique qu'ils connaissaient à présent était fantastique, mais un homme doit de temps à autre arrêter de forniquer.

Harry descendit l'escalier en inspirant profondément et se maîtrisa pour affronter les enqueteurs. La persistance des coups lui avait permis de deviner l'identité des visiteurs.

Il ouvrit la porte et salua d'un signe de tête les deux hommes qui se tenaient dehors.

— Navré de vous déranger une fois de plus, monsieur Croft, mais nous demandions si vous aviez eu des nouvelles de votre femme.

Les yeux du sergent Verick avaient la couleur de l'étain. Ils étaient froids et durs.

— Aucune, répondit Harry, sinon, je vous aurais prévenu.

— Je l'espère, observa Verick. Mais est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes en danger ?

— Moi ? À cause de Lilian ? J'ai du mal à le croire.

— Monsieur Croft, avez-vous oublié qu'elle... ?

— Comprenez, intervint l'inspecteur Ash, nous ne faisons que notre travail.

Ce flic avait dix ans de moins que Verick et un visage plus avenant et plus sensible.

— Je croyais que votre travail consistait à retrouver ma femme. L'empêcher de se faire du mal. Ou d'en faire aux autres.

— Notre devoir est aussi de vous protéger. Il est impossible de savoir quel est l'état mental actuel de votre femme.

— Je suis désolé, dit Harry en se détendant soudainement. Je suis certain que vous faites de votre mieux. Tout ceci est si... difficile pour moi.

— Certes, reprit Ash. Croyez bien que nous ne souhaitons pas raviver votre chagrin. Mais d'un autre côté, il est exaspérant de se heurter sans cesse à des impasses. Nous avons interrogé tous les amis de votre femme ainsi que sa famille. Personne ne l'a vue ou n'a eu de ses nouvelles depuis... cette fameuse nuit...

Harry hocha la tête.

— Après tout ce temps... peut-être devriez-vous abandonner vos recherches ?

— La police ne renoncera jamais à cette enquête, répondit Verick. (Le sergent frissonna.) Ces enfants... Nous ne prendrons du repos que le jour où nous aurons retrouvé votre femme. Nous sommes navrés d'envahir ainsi votre vie privée, mais il ne s'agit pas d'une simple affaire personnelle. Il s'agit d'un crime de la plus vilaine espèce.

Ash toucha le bras du sergent et eut un signe de tête imperceptible.

Verick toussa dans son poing.

— Ne croyez pas que nous vous soyons hostiles, Monsieur Croft. J'ai moi-même des enfants et je puis imaginer à quel point vous devez être déchiré. Je veux simplement vous assurer que nous ne baisserons pas les bras. Notre objectif est de remettre la main sur Mr Croft et... nous veillerons ensuite à ce qu'elle suive le traitement nécessaire.

— Merci, fit Harry, soudain inquiet en entendant un bruit dans la chambre : les flics l'avaient-ils perçu eux aussi ?

— Monsieur Croft, nous resterons en contact, ajouta Ash.

On eût dit que le sergent allait donner une poignée de main à Harry. Mais non. Les deux policiers regagnèrent leur voiture qui était garée dans la rue.

Harry referma sa porte et demeura un instant le dos appuyé contre le froid panneau de bois. Ses yeux firent le tour du living propre et confortable. L'espace d'un instant, son cœur se mit à battre très fort. Il revoyait soudain cette pièce telle qu'elle était lors de la terrifiante nuit. La moquette beige éclaboussée de sang. Justine, l'aînée qui avait douze ans, à moitié tombée du fauteuil posé en face de la télévision. Et la petite Kimberly au pied de l'escalier, sa menotte plaquée sur le visage pour éviter en vain le coup fatal. Et Lilian. Ô Seigneur ! Lilian qui le fixait de son regard éberlué et innocent, la hache rouge de sang gisant à ses pieds.

Harry ferma les yeux de toutes ses forces et attendit que son chagrin s'apaise un peu. Quand il les rouvrit, le sang et la hache avaient disparu. Le living était de nouveau désert. Personne n'attendait sur les marches. Il courut rejoindre sa femme.

Lilian l'accueillit dans leur lit. Le contact de sa peau fraîche et humide ranima aussitôt la passion qu'avait éteinte la visite des policiers. Un traitement, avait dit le sergent Verick. Harry savait ce que cela impliquait. Boucler Lilian dans un établissement où il n'aurait

le droit de la voir qu'une fois par mois, peut-être. Et plus jamais, jamais, la tenir comme à présent dans ses bras. Il n'accepterait jamais cela maintenant qu'ils avaient enfin trouvé la parfaite expression physique de leur amour.

Certes, depuis un mois, sa vie avait été difficile, impossible de le nier. Juste après l'événement, les policiers avaient envahi sa villa. Ils avaient été efficaces, professionnels et compréhensifs tout en essayant de dissimuler leurs véritables émotions.

Puis il y avait eu la meute des reporters. Les médias sont friands d'histoires nauséabondes de violence. Les gens sont horrifiés à l'idée qu'une mère soit capable d'un tel acte envers ses enfants, mais par ailleurs, ils adorent ce genre de nouvelles, aiment s'en repaître et voir sur leurs écrans le visage du père encore sous le choc. Cela avait été une dure période, mais au bout de deux semaines, un autre crime atroce avait détourné l'attention du public.

Certaines personnes bien intentionnées avaient essayé de trouver des excuses à Lilian pour soulager la détresse de Harry. « C'était une femme malade qui avait besoin d'aide. » Ma foi, elle avait de l'aide, à présent. La sienne. Dès la première nuit, alors que la police et les reporters fouinaient dans toute la maison, elle était demeurée cachée dans leur chambre, sans faire le moindre bruit. Harry était fier qu'elle ait pu rester si tranquille. Mais il n'avait pas encore découvert qu'elle ne parlait plus.

Plus tard, l'amour avec Lilian était devenu époustouflant. Dans le passé, elle l'avait souvent repoussé en avançant la classique excuse du mal de tête ou bien l'avait subi de façon mécanique en faisant de son mieux pour en finir le plus vite possible. Et voilà que du jour au lendemain, elle était devenue insatiable. Chaque fois qu'il en avait envie, elle était réceptive et disponible.

Non, il était hors de question qu'on emmène sa Lilian. Surtout pas après ce mois de jouissance permanente.

Et puis, il y avait eu la visite de la mère de Harry, une semaine auparavant. Dès le début, elle et Lilian ne s'étaient pas entendues. « Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez cette femme, avait déclaré prophétiquement sa mère. Elle ne te convient pas. »

Lors de cette visite, sa mère avait humé l'air et promené son regard dans le living comme s'il avait été rempli de détritrus.

— Tu devrais vraiment venir t'installer à la maison, avait-elle insisté. Ce n'est pas la place qui manque. Ce n'est pas sain de vivre ici

tout seul de cette façon.

— Mais je vais bien, mère, vraiment.

Lorsqu'il avait découvert que la porte de la chambre était ouverte, il avait retenu son souffle. Dans le miroir fixé sur l'autre côté de cette porte se reflétait le corps nu de Lilian allongée sur le lit. Sur ses lèvres flottait un léger sourire aguicheur.

Vite, il s'était planté devant sa mère pour qu'elle ne s'aperçoive de rien et l'avait renvoyée dès que possible. Il s'était débarrassé d'elle en lui assurant qu'il viendrait la voir. Une fois de retour auprès de Lilian, il avait tenté de la gronder pour son imprudence, mais comme toujours, la proximité de son corps tendre et blanc, son regard candide avaient enflammé son désir, et tout le reste avait été aussitôt oublié.

Maintenant, le désir de Harry était si pressant qu'il ne prit même pas le temps de se déshabiller. Il fit glisser sa fermeture Éclair avec des mains fébriles, et laissant échapper un petit cri, il tomba sur sa femme.

Il la fourgonna en se démenant comme un fou, la faisant rouler d'un côté à l'autre de leur immense lit. Les yeux clos, il sentit qu'il allait se perdre totalement dans sa mystérieuse obscurité. Le parfum de Lilian était fort à ses narines. Les petits bruits qu'elle émettait enchantèrent ses oreilles.

L'orgasme l'assomma avec la violence d'une haute vague qui s'écrase sur une déferlante solitaire. Il pressa dans sa main droite le sein de Lilian comme pour se raccrocher à la vie. Un incroyable tourbillon d'émotions l'emporta, les spasmes du plaisir le secouèrent, et il hurla.

Il lui fallut une bonne minute pour entendre la sonnette insistante, suivie de coups impérieux.

— Monsieur Croft !

La voix du sergent Verick.

Pourquoi fichtre étaient-ils revenus ? Harry s'écarta de sa femme et découvrit que la fenêtre de leur chambre était ouverte. Bon sang, quelle imprudence ! Harry prit le temps de se calmer, puis descendit au rez-de-chaussée.

Les deux policiers étaient sur le seuil, l'œil perçant et les muscles tendus sous leurs costumes froissés.

— Est-ce que ça va ? demanda Verick en sondant Harry du regard.

— Nous avons entendu des cris dans la chambre, ajouta Ash en jetant un coup d'œil vers l'escalier.

— Ça va, répondit Harry, tout content de la fermeté de sa propre voix. Vous avez dû entendre la télévision. Quand je l'ai mise en marche, le volume était à son maximum. Tout va bien, croyez-moi.

En dépit de ses protestations, les deux policiers n'écoutaient pas Harry. Ils regardaient sa main droite. Ses doigts crispés.

Harry suivit leur regard et découvrit un morceau de chair déchiqueté saillant de son poing serré. Un téton marron couvert d'une croûte pointait entre ses articulations. Ses doigts s'ouvrirent. Le sein flétri d'une femme, morte depuis trente jours, tomba doucement sur le sol.

TOURNE-VICE

Stephen Gallagher

Si vous refusez de lire cette histoire, je ne vous le reprocherai pas. Elle est vraiment gerbante.

Toujours est-il que j'étais assis dans un coin du bar *Flanagan*, la veille de Noël, tout seul. Je commençais à comprendre que je n'y rencontrerais aucun habitué lorsqu'un manteau de luxe dans lequel cliquettait une espèce de squelette s'installa en face de moi. Il devait avoir soixante-dix ans bien tassés et était aussi blanc et fragile que du papier de riz.

— Mille dollars pour une nuit de travail, cela vous plairait-il ? Déclara d'emblée l'oiseau sans se présenter ni même me saluer.

Je soupirai et jetai un regard vers la salle. Cette veille de Noël était la nuit des paumés chez *Flanagan*. Faut être lucide, ceux qui avaient un point de chute n'allaient pas mettre les pieds dans ce bouiboui.

— Merci, répondis-je, mais ce n'est pas ma branche.

Mon pote Colin, lui, faisait ce genre de choses. D'ailleurs, c'est Colin qui m'a raconté qu'il était sorti une fois de ce bar pour se rendre dans la chambre d'hôtel d'un homme d'affaires japonais de passage, et tout ce qu'il avait eu à faire cette fois-là avait été de s'allonger sans que le type pose un doigt sur lui. Le Japonais s'était servi de baguettes. J'aime bien Colin, mais on ne le voit plus beaucoup par ici. Ces derniers temps, il passe, paraît-il, ses journées devant un miroir grossissant à examiner les champignons qui s'étaient sur sa peau en se demandant s'il va trouver le courage de faire une analyse de sang.

— Vous m’avez mal compris, dit cette espèce de Mathusalem plein de pognon.

Avec l’air satisfait de celui qui a enfin trouvé la personne idoine, il commença à déboutonner son manteau. J’eus un serrement de cœur comme lorsqu’on ouvre sa porte et qu’on tombe sur un empoisonneur qui veut vous parler de votre Salut.

— Désolé, fis-je, mais ça ne m’intéresse pas du tout.

— Mille avant et mille après. Et je vous garantis que votre tâche n’implique aucune participation directe ni personnelle.

— Et pas de baguettes ? demandai-je d’un ton suspicieux.

Mais le patriarche ne me comprit pas.

J’ai mon orgueil, figurez-vous. D’un autre côté, une veille de Noël, ça ne se gâche pas.

C’est ainsi que nous montâmes dans sa bagnole. Une grande Mercedes avec un chauffeur en uniforme. Celui-ci ne me jeta pas le moindre regard quand je m’installai à l’arrière. Je n’étais pas vraiment à l’aise. Le vieux s’assit à côté de moi et se renversa contre le moelleux dossier comme si la soirée avait été jusqu’à présent pour lui une rude épreuve physique. Notre contrat était le suivant : j’allais l’écouter, regarder le boulot à faire, et si cela ne me convenait pas, j’étais libre de repartir, mais je garderais de toute façon cinq cents pour le dérangement. Tout se passa en douceur si bien que je ne compris que je m’étais embarqué dans cette affaire qu’en voyant le néon du *Flanagan* disparaître dans la nuit.

La pluie coulait sur les vitres de la voiture. Je passai donc ma veille de Noël assis dans la bagnole d’un inconnu, avec comme perspective un boulot dont j’étais certain qu’il serait, au mieux, louche. J’avais le moral au-dessous de zéro.

Mais penser à la thune me redonna un peu la pêche.

Le vieux demeurait dans une grande villa juchée sur une colline surplombant la ville. Un mur haut l’entourait et comme nous arrivions, les grilles s’ouvrirent à un signal. Elles se refermèrent toutes seules.

— Vous êtes nerveux, à ce que je vois, dit l’ancêtre. Mais vous n’avez aucune raison de vous inquiéter.

J’essayai d’avoir l’air décontracté.

C'est qu'on entend de ces trucs ! J'estime que je sais me défendre, mais ce chauffeur... Il n'aurait pas été ridicule vêtu d'un tablier maculé de sang, avec une carcasse de bœuf sous chaque bras. Et qui sait ce qui m'attendait de l'autre côté de cette grande porte sous ce vaste porche en pierre où une seule lumière brûlait ?

Nous gravâmes le perron. La Mercedes disparut derrière la villa et la porte s'ouvrit. Le vieux recula et, en souriant, m'invita d'un geste à entrer comme si j'avais été un hôte de marque et non un inconnu ramassé dans un bouge. Une domestique attendait dans le vestibule. En uniforme, elle aussi. Un petit bibi et un tablier. Très sexy si elle n'avait pas eu le même âge que son patron. Elle ne parut nullement surprise de ma présence.

— S'il vous plaît, dit le squelette, suivez Elspeth jusqu'à la bibliothèque. Mettez-vous à l'aise. Je vous rejoindrai dans quelques instants.

La bibliothèque ? Voilà que maintenant je fréquentais la haute. D'habitude, j'estime que je suis dans une maison de gens cultivés s'il y a un seul bouquin, ne serait-ce que pour servir de cale sous un pied de table. Mais ici il n'y avait pas seulement quelques livres, il y avait une *bibliothèque* !

Et ce n'était pas une blague. Rien que du bois précieux, du velours rouge et de grands fauteuils en cuir avec des boutons. Les livres occupaient les quatre murs. Il y en avait même au-dessus de la porte, et pas un seul poche. La femme de chambre me demanda si je souhaitais boire quelque chose. Je lui répondis qu'une bière ne me déplairait pas. Elle me l'apporta peu après sur un plateau d'argent et dans un verre en cristal. Le patriarche semblait passablement imbibé, lui. Alors...

Comme je lui avais expliqué que les sales boulots, ce n'était pas pour moi, je n'arrivais toujours pas à deviner en quoi ma petite pomme allait lui servir.

Rien ne se produisant, j'allai reluquer les étagères. La plupart des titres étaient en langues étrangères. Certains en allemand, ceux-là je les reconnus, mais les autres... Pire que du chinois. J'en pris un et fis voler les pages. C'était un livre d'images... mais quelles images ?

Moi qui croyais être dessalé, quand je vis celle avec le singe, je compris que je ne l'étais pas... ou du moins pas autant que ces gens-là, mais rien à regretter ! Juste pour vous donner un exemple, il y avait une femme et un homme et ils étaient... Euh, j'ai ma petite idée d'une séance où ça chauffe, mais ça...

Je n'entendis pas le vieux entrer. Il y eut un raclement de gorge et je claquai le livre en sursautant. Je sentis mon visage prendre feu et devenir plus rouge que le soleil couchant dans le désert. Je remis fébrilement le volume à sa place. Le patriarche souriait. Ses yeux étaient d'un bleu incroyablement pâle. Sa lassitude semblait s'être envolée et je me demandai s'il n'avait pas été s'envoyer un petit coup de quelque chose. S'était-il mis un soupçon de rouge sur les joues ? Je préfèrai éviter de trop m'approcher pour le vérifier.

— Ma collection, dit-il. Je vois que vous en avez pris connaissance.

— Strictement en tant qu'outsider. Je ne suis pas du tout versé là-dedans.

— Ne vous inquiétez pas... Ne vous inquiétez pas. La seule chose que je vous propose, c'est une attente d'une demi-heure, suivie d'une course en taxi. Pour cela, et pour cela uniquement, vous recevrez les deux mille dollars.

— Mais vous avez ici une foule de domestiques. Vous avez une grande voiture et un chauffeur personnel. Alors pourquoi *mon* temps a tellement de valeur pour vous ?

— Venez, dit-il, je vais vous montrer quelque chose.

Nous quittâmes la bibliothèque et montâmes au grenier, le patriarche ouvrant la marche. Cette partie de la demeure avait l'air peu utilisée. La moquette de l'escalier était de bonne qualité, mais vieille et poussiéreuse et les murs étaient couverts de taches d'humidité. La porte du grenier était fermée par deux cadenas et il lui fallut quelques instants pour parvenir à les ouvrir.

La première pièce n'avait rien de particulier : un simple plancher, tout un fatras, une ampoule nue et une autre porte. Avec un seul cadenas, mais plus gros que les deux autres réunis.

Je déglutis difficilement en me demandant ce que j'allais voir.

Nous entrâmes. De nouveau, une seule ampoule nue, un plancher en bois brut, mais pas de foutoir ni de bric-à-brac. En revanche, au centre de la pièce, là où le plafond était le plus haut, trônait la machine la plus bizarre que j'aie jamais vue.

Comment la décrire ? Tenez, pensez à la machine à explorer le temps du vieux film de Rod Taylor.

Ajoutez-y quelques éléments de ces dispositifs qu'on utilise pour entraîner les astronautes. Vous savez, les sortes de grands

gyroscopes auxquels ils sont ligotés et qui les font tourner dans deux ou trois directions différentes en même temps pour simuler l'apesanteur. Puis ajoutez plein de lanières en cuir et d'étranges morceaux de cordes à nœuds, un siège de toilettes et une défense d'éléphant ainsi qu'un pupitre pliant de musicien et vous aurez à peu près une idée de l'engin. Il y avait aussi des ressorts et des leviers. D'après l'état des parties en cuivre et du cuir bien préservé, j'aurais parié que c'était une antiquité.

— Vous avez là une pièce digne des vrais collectionneurs, annonça le vieux. Fabriquée en Italie par Vincenzo di Amalfi en 1875. Restaurée à Edimbourg par Robert Cotton aux alentours de 1932. Trois propriétaires antérieurs se sont ruinés rien que pour poser les mains sur elle un instant. Je l'ai achetée il y a plus de vingt ans lors d'une vente aux enchères, alors qu'on ignorait sa véritable valeur. Il n'y en a jamais eu plus d'une demi-douzaine dans le monde et celle-ci est la plus belle. On pourrait la surnommer le Stradivarius des machines à plaisir.

Une machine à plaisir ? Je regardai de nouveau l'engin.

La corde à nœuds pendait à hauteur de la tête et les nœuds devaient arriver plus ou moins au niveau des yeux de l'utilisateur. La défense d'éléphant était gravée de minuscules calibrages et elle était fixée sur un bras actionné par un ressort. Le bout pointu de la défense se trouvait juste en dessous du siège de toilettes qui était muni d'une courroie.

Quant à moi, ma conception du plaisir se réduit à une canette de bière fraîche et à une vidéo de Clint Eastwood, et ce, de préférence, en compagnie de Cheryl, l'infirmière de l'appartement du dessous. Elle n'est pas infirmière de métier, mais si on sait la prendre, parfois, pour vous faire plaisir, elle s'habille comme une infirmière. Or cette machine avait l'air d'avoir été fabriquée davantage pour la torture que pour vous faire bander !

— Vous n'avez encore jamais utilisé cet engin ? demandai-je.

— Pas encore.

— Merci pour la bière, je m'en vais.

Le vieux sourit. Il ne me prenait pas au sérieux.

Il ferma soigneusement toutes les portes derrière nous et en redescendant se livra à quelques confidences.

Il était âgé de quatre-vingt-trois ans. (Moi qui avais cru que

c'était un type de soixante-dix balais ravagé par le vice ! Finalement, pour un octogénaire, il n'était pas si mal que ça !) Il avait hérité d'une immense fortune bâtie à l'origine dans les chemins de fer, n'en avait jamais fichu une rame dans sa vie, ne s'était jamais marié et n'avait pas d'héritiers. Il avait une sœur cadette, mais sa famille le méprisait et l'avait désavoué et il y avait une forte chance qu'à sa mort ils mettent le grappin sur tout ce qu'il possédait.

— Laissez tout à un foyer pour chats, suggérai-je.

— J'aimerais que cela soit aussi simple. En outre, je déteste les chats.

Nous retournâmes dans la bibliothèque.

Il m'expliqua que cette rupture familiale datait d'une tracasserie judiciaire qu'il avait dû endurer et d'une brève période d'emprisonnement remontant au début des années 50.

— Mais depuis vingt-cinq ans, je mène une existence irréprochable, insista-t-il. Je suis un tantinet libertin, je l'admets...

— Un tantinet quoi ?

— Libertin. Je vis pour le plaisir, toutes les sortes de plaisir. Une fois l'un assouvi, le suivant devient plus intense. Certaines personnes demeurent toute leur vie sur leur faim. Moi, j'ai toujours su satisfaire la mienne comme cela – il claqua des doigts – pour chercher aussitôt plus loin. J'avais une libido très développée et j'étais infatigable.

Le patriarche s'assit dans l'un des grands fauteuils en cuir.

— Mais regardez-moi à présent.

Je le fixai, intrigué. Il était âgé, bien sûr, mais ce n'était pas le père Noël.

— Les batteries ne peuvent pas se recharger éternellement. La mienne a rendu l'âme aux alentours de 1965.

— En clair, vous me dites que vous ne pouvez plus bander.

Ce fut à son tour de rougir. Il détourna les yeux.

— Et ça fait vingt-cinq ans que ça dure ?

Il fit oui de la tête.

— Alors, pourquoi ce soudain besoin ?

Ce fut alors qu'il me parla des dispositions qu'il avait prises.

Les clauses de son héritage étaient compliquées. En résumé, il s'agissait d'une fortune qui devait toujours demeurer entre les mains de sa famille. Il avait le droit de dépenser tous les intérêts, mais ne pouvait toucher au capital. À sa mort, cette rivière d'or allait simplement être détournée vers le membre de sa famille lui succédant.

Et naturellement, il n'avait pas d'enfants.

Guère surprenant, à mon avis, pour un type qui avait probablement gaspillé tout son sperme avec une ribambelle d'animaux de cirque, de petits garçons et divers outils de jardinage. En fait, comme il était au courant des récents progrès de la technologie de la reproduction, il avait conçu un plan. Il avait mis au point tous les détails avec ses avocats, avait engagé une mère porteuse et l'une des plus chères et discrètes cliniques de la ville attendait le matériel. Les membres de la famille de sa sœur allaient se bouffer les uns les autres de rage lorsque ce nouveau-né surgirait du néant, armé pour franchir tous les tests génétiques ou juridiques qu'on dresserait sur sa route.

Seulement il restait un tout petit obstacle. Si la clinique avait tout ce qu'il fallait pour régler le moindre détail technique, il y avait un aspect sur lequel tout son plan reposait et qui menaçait de le faire échouer. Une petite question de cabine privée, de flacon vide à remplir et d'exemplaire archifeuilleté de *Penthouse*.

Et pas la moindre étincelle dans la vieille batterie.

Aussi avait-il ressorti l'engin, l'ultime machine à plaisir d'un autre âge. Il l'avait briquée et remise en état de marche. Mais si à l'aide de cette bécane, cela ne fonctionnait toujours pas, il n'y avait plus d'espoir. Il s'était psychiquement préparé et il pensait être fin prêt. Tout ce qui lui manquait, c'était quelqu'un qui resterait à proximité au cas où surgirait un problème, et qui ferait alors office de coursier.

— Et vous ne pouvez pas envoyer l'un de vos domestiques ?

— Oh ! non ! se récria-t-il, presque choqué à cette idée. Oh ! non !

Je lui dis que je voulais réfléchir à sa proposition et lui demandai si je pouvais avoir tout de suite les cinq cents dollars. Il me répondit que son chauffeur allait me raccompagner et que je recevrais cette somme cash, une fois arrivé chez moi.

Et ce fut exactement ainsi que les choses se passèrent.

Mon immeuble paraissait désert. Je frappai à la porte de Cheryl l'infirmière, mais elle n'était pas chez elle. Puis je montai chez moi, m'assis dans mon fauteuil et tripotai le portemanteau en fil de fer qui me servait d'antenne de télé depuis que la mienne était cassée, mais aucune image n'apparut sur l'écran. Je contemplai l'espèce de brouillard et songeai :

Ma foi, tu auras vu au moins la neige à Noël.

Je gagnai alors la cabine téléphonique payante dans le couloir et composai le numéro que le patriarche m'avait donné.

— J'accepte, dis-je.

Je devais le rencontrer à la clinique le premier jour non férié suivant, pour que le personnel connaisse ma tronche, puisqu'ils devaient me refiler la seconde moitié de mon salaire en échange de ce que tous appelaient pudiquement le « matériel ». C'était un immeuble luxueux, doté d'un jardin, et rien n'indiquait ce qu'on y fabriquait ni de quel établissement il s'agissait. Les infirmières dans la salle d'accueil ressemblaient toutes à des mannequins avec des tenues à l'avenant. Elles furent polies avec moi et m'appelèrent *Sir*.

Je ne me berçai pas d'illusions pour autant.

La grande nuit eut lieu quarante-huit heures plus tard, la veille du jour de l'an. Le téléphone se mit à sonner dans le corridor et j'allai répondre.

— S'il vous plaît, j'aimerais que vous veniez le plus vite possible, déclara le patriarche.

Il y avait dans sa voix polie une sorte de tension contrôlée qui me soufflait : « Youpi ! cette nuit sera celle où nous allons lancer la navette. »

Les grilles d'entrée étaient ouvertes. Une fois sous le porche, je sonnai. Le chauffeur ouvrit. Seulement au lieu de son uniforme, il portait un manteau, et j'en conclus qu'il avait attendu mon arrivée pour pouvoir partir. En effet, comme j'entrais dans le vestibule, il sortit et referma la porte derrière lui. Nous échangeâmes uniquement un signe de tête.

Je restai seul dans le vestibule. J'avais l'impression de sentir un grand vide dans cette demeure.

— Hello ? lançai-je d'une voix hésitante.

— Hello, répétèrent les murs en écho.

— Merci d'être venu, fit alors le patriarche.

Je levai les yeux. Il se tenait en haut de l'escalier et regardait par-dessus la rampe. Il était vêtu d'une longue robe de chambre blanche et avait des chaussons aux pieds. Ses mollets étaient osseux et veinés comme du marbre.

— Montez, s'il vous plaît !

J'obtempérai. Mon cœur battait très vite. Pourquoi ? Je l'ignorais. Le fait est que j'étais incroyablement angoissé. Pourtant je n'allais pas avoir grand-chose à faire et certainement rien d'extraordinaire. Et puis, jamais je n'aurais gagné du blé aussi facilement.

Nous montâmes au grenier. Il n'y avait plus de cadenas. La porte séparant les deux pièces était ouverte. Dans la première, on avait déplacé une partie du bric-à-brac et installé un fauteuil, ainsi qu'une petite table et quelques magazines. À travers l'embrasure, je voyais la machine.

Elle attendait.

— Tout d'abord, déclara le patriarche, je veux passer un dernier test. Vous allez m'aider à monter à bord, ajouta-t-il d'un air d'excuse. J'ai cru que je pourrais y parvenir sans aide, mais je me suis rendu compte que non. Après cela, vous pourrez ressortir, fermer la porte et vous distraire jusqu'à ce que ce soit terminé. Alors je vous rappellerai.

Je l'observai qui tripotait l'engin. On aurait dit l'équipement de gym le plus bizarre du monde. Ou la cage à oiseaux la plus sadique du monde. Au bout de quelques instants, la machine se mit en marche et le patriarche recula.

Une véritable mécanique d'horlogerie, cet engin. J'entendais le ronronnement, le tic-tac et la rotation des échappements, tandis que toute l'armature interne se mettait lentement à tourner. Lorsque cette partie centrale se trouva le haut en bas, toute la mécanique sembla en place et une nouvelle phase entra en action. La défense d'éléphant se dressa au-dessus du siège, telle la faux de la mort couronnant le clocher d'une cathédrale. Elle s'abaissa ensuite grâce à son bras levier.

Seigneur ! songai-je. *Non !*

Mais la défense d'éléphant s'arrêta de bouger. Son extrémité en argent arrêtée juste à deux centimètres du trou du siège. Elle se mit

alors à osciller lentement.

Cela me donna envie de renifler, et sans réfléchir, je regardai le patriarche pour partager ma blague avec lui. Mais lorsque nos regards se croisèrent, je me ravisai. Jamais, je crois, je n'ai vu un homme ayant l'air aussi vulnérable. Quelle supplique dans ses yeux !

Donc, je la bouclai.

La machine se remit en place en douceur. Le patriarche retira sa robe de chambre d'un air intimidé et s'avança vers l'engin. Je dois avouer qu'il y avait sur son corps moins de chair que sur une radiographie. Je le saisis par les coudes et l'aidai à se jucher sur l'appareil. Ce fut le seul contact physique entre nous. Je notai que quelques modifications avaient été apportées à la machine depuis ma première visite. Un magazine était posé sur le pupitre de musicien et ses pages épinglées afin qu'il ne glisse pas. Un vieux magazine pour mordus du cinéma, ouvert sur la photo de Joan Crawford en maillot de bain. L'autre élément nouveau était un petit flacon en plastique transparent et vide accroché à une espèce de sangle fermée par une boucle.

Le récipient pour la collecte, certainement. D'ailleurs, une goutte de je ne sais quel produit tourbillonnait déjà dedans. Un conservateur, peut-être. Dans ma poche, j'avais mis des gants et un sac en plastique. Il était exclu que j'aie plus de contact avec le « matériel » que nécessaire. Je ne voulais même pas le voir.

— Merci, dit-il. Maintenant, je peux me débrouiller seul.

— Vous en êtes sûr ? demandai-je, ne sachant trop quelle serait ma réaction s'il me demandait un autre service.

— Sûr. Je vous appellerai quand ce sera terminé.

Aussi le laissai-je en train de se ligoter avec ses multiples sangles et courroies. Je retournai dans la première pièce et refermai la porte derrière moi.

Combien de temps s'écoula-t-il ? Je l'ignore. Une demi-heure, peut-être. Pas plus. Je m'installai dans le fauteuil et essayai de m'intéresser aux magazines, mais impossible de me concentrer. Je me sentais troublé. Lorsqu'on se trouve embarqué dans une histoire pareille, que ce soit de plein gré ou non, on se surprend à réfléchir sérieusement à ses propres motivations. Assis là, j'aurais pu jurer sans mentir que tout ce cirque ne me concernait pas du tout. La machine à plaisir, les livres dans la bibliothèque, rien du tout. Et pourtant...

Et pourtant, j'étais bel et bien fasciné et incapable de penser à autre chose. Et ça, cela devait signifier quelque chose.

Ou je me trompe ?

Je l'entendis m'appeler d'une toute petite voix.

J'hésitai une seconde, puis abandonnai le magazine et me levai. Il toussait de l'autre côté de la porte. J'entrai dans la deuxième pièce.

L'armature centrale de la machine était toujours tête en bas. Le patriarche était suspendu par les courroies comme une carcasse à l'étal d'un boucher. La corde à nœuds formait un bandeau à hauteur de ses yeux, si bien qu'il ne pouvait plus regarder le magazine, ni rien. Une vision hautement comique. Mais je n'éprouvai que de la pitié.

Il toussa de nouveau et projeta du sang partout.

Je courus jusqu'à la machine et cherchai un levier qui le libérerait. J'ignore ce que je fabriquai, mais quelques secondes plus tard, toute la cage intérieure se remit à tourner. Il toussa encore et du sang jaillit de ses lèvres. Une mousse écarlate.

La maudite machine reprit sa position première. Le patriarche gémit un peu, mais n'émit aucun autre son. Quelque chose avait changé, mais quoi ?

Puis tout à coup, je m'aperçus que la défense d'éléphant avait disparu. Le levier était toujours en place, mais l'ivoire calibré demeurait invisible.

Je la cherchai stupidement sur le plancher, comme s'il fallait s'y reprendre à deux fois pour apercevoir une défense d'éléphant. Mais je ne découvris que de la poussière et des empreintes de pas ainsi que les chaussons du patriarche bien rangés l'un à côté de l'autre, là où il les avait laissés.

Et du sang sur les planches. Partout, comme lorsqu'on égorge un animal.

Lorsque je compris que ce n'était pas un accident, mais qu'il avait prévu cela, je crus tomber dans les pommes. Quoi ??? La défense entière !!!

— Tout a bien marché ? hoqueta-t-il.

J'eus la certitude absolue que je me retrouvais avec un agonisant sur les bras.

— Il me semble qu'il y a un ou deux détails que vous avez oublié de me préciser, fis-je remarquer.

— Je sais... Je suis navré, navré. J'ai laissé des lettres qui prouvent votre innocence. Mais je veux une réponse. Le matériel a-t-il été préservé ?

J'attendis un long moment avant de répondre. Le patriarce tournait la tête des deux côtés comme un aveugle cherchant un passage libre.

— Je suis désolé, répondis-je enfin. Vous avez complètement loupé le flacon.

Son visage se décomposa.

— Non, souffla-t-il d'un ton désespéré. Non !

Puis il cracha encore quelques pintes de sang en en projetant partout. Un vrai tourniquet sur une pelouse par une matinée de printemps. Je dus reculer pour ne pas être arrosé. Enfin il mourut.

Je n'éprouve aucun remords. Même si je l'ai envoyé dans le Grand Au-Delà en proie au désespoir le plus aigu qui soit et sachant que toute sa souffrance et son autosacrifice avaient été inutiles et que son ultime action avait été rendue absurde à cause d'une simple erreur de calcul.

Il n'avait pas loupé le flacon, bien sûr. J'abandonnai là ce corps martyrisé afin que les domestiques le trouvent et j'apportai le matériel à la clinique, comme nous en étions convenus. Je respectai mon contrat et ramassai le blé. D'après ce que je sais, tout a dû marcher comme il l'avait prévu et à l'heure qu'il est, sa famille doit être en train de se cogner la tête contre les murs.

Seulement je ne vois aucune raison de me sentir un tant soit peu coupable.

Voyons, ce type était maso !

D'après moi, c'était ce que je pouvais faire de mieux pour lui.

LE MEILLEUR

Paul Dale Anderson

— Nous deux ? (Sursaut de surprise.) Nous deux... en même temps ?

Elle ouvrait déjà son corsage.

— J'ai besoin d'être *rempli*, expliqua-t-elle avec une intonation langoureuse à laquelle il était difficile de résister.

Son corsage tomba sur le sol. Puis ce fut le tour du soutien-gorge.

— Je me sens si vide, gémit-elle. J'ai besoin d'être *rempli*. S'il te plaît, fais-le.

Gordon jeta un coup d'œil inquiet à l'autre type, ressentant une aversion soudaine pour lui. À moins que ce ne fût autre chose ?

Une chose à laquelle il se refusait de penser.

— Mon fantasme, ajouta-t-elle, tandis qu'elle émergeait d'une longue jupe de laine, est d'avoir deux hommes en moi. Un seul ne me suffit pas.

Elle fit glisser son slip sur ses longues jambes et offrit son corps nu à leurs regards. Puis elle écarta les jambes et ouvrit son sexe.

Deux doigts fins disparurent à l'intérieur.

Et deux doigts de son autre main jouèrent avec l'un de ses tétons dressés.

— Comblez mon désir et je comblerai les vôtres, promit-elle d'une voix sensuelle, quasiment dégoulinante de miel.

— Fichtre, pourquoi pas ? Fit l'autre mec en ouvrant aussi sec son blouson. Je joue le jeu.

— Et toi ? demanda la femme à Gordon. Ou n'es-tu pas assez viril ?

Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Gordon jaillit de son fauteuil, saisit la femme par les hanches et la renversa brusquement sur le sol. Il tomba sur elle, cognant son visage et lui écrasant le corps. Il tripota fébrilement le devant de son pantalon, parvint à l'ouvrir Dieu sait comment et embrocha la femme avec une rage inouïe.

L'autre mec l'écarta.

— J'aime pas le matériel d'occase, cracha-t-il. Va donc te secouer le poireau dans un coin pendant que je vérifie son niveau d'huile, que je remplis son réservoir d'essence sans plomb et que je recharge ses batteries. Dès que j'aurai terminé, tu pourras prendre ce qui reste.

— Tous les deux ! geignit la femme. Un, ce n'est pas assez.

L'homme brandit sa bite vers la bouche grande ouverte.

— Suce, ordonna-t-il d'un ton impérieux. Amorçe la pompe et tu verras comme elle va devenir grosse. Tu n'auras besoin de personne d'autre.

— Non ! protesta Gordon, comme l'engin gorgé de sang disparaissait, centimètre par centimètre, dans l'ancre noir et humide qui se profilait entre les lèvres gourmandes.

— Et si t'allais te faire foutre ? Suggéra l'autre mec. Tu n'vois pas qu'on est occupés ?

Quelque chose claqua dans la tête de Gordon et soudain, il fallut qu'il se prouve qu'il était le meilleur, pas seulement meilleur que le type qu'elle avait pour l'instant dans la bouche, mais meilleur que tous ceux qu'elle avait connus.

Le meilleur.

Oui, il fallait qu'il prouve que Gordon Sommers était le meilleur.

Plus rien d'autre ne compta à ses yeux.

Le lieutenant Ralph Bergstrom de la Crime hocha tristement la tête. Il avait déjà vu cette scène. Et il savait qu'il la reverrait un millier de fois jusqu'au jour où il prendrait sa retraite.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il à Gordon. La jalousie ?

— Non, pas la jalousie. (Gordon sanglotait.) Quelque chose d'autre.

— Quoi ?

— Vous ne comprendriez pas.

— Dit toujours.

Gordon Sommers garda le silence.

— O.K., commençons par le début. Où as-tu rencontré cette poule ?

— Pas une poule, lieutenant. Une *dame*.

— D'accord, cette dame. Et où l'as-tu rencontrée ?

— Aux courses.

— De chevaux ?

— Ouais. Je venais de parier gros à un guichet à deux dollars. Je me suis retourné, et elle était là. La plus belle femme que j'aie jamais vue de ma vie, parole.

— Décris-la-moi.

— Le rêve de tous les hommes : des seins d'enfer, un splendide châssis, de longs cheveux blonds, tout ce qu'on peut désirer chez une femme, quoi. Et elle avait cet air de vous dire qu'elle était amorcée...

— Amorcée ?

— Oui, prête à baiser. Là, tout de suite, devant Dieu et tout le monde.

— Elle avait l'air d'une prostituée ?

— Non, non. Pas du tout. Elle était sapée de façon très classique : corsage blanc de prix, jupe longue. Elle ne voulait pas de fric. Elle venait de gagner à la dernière course et elle tenait à la main un rouleau de billets de dix dollars assez gros pour étrangler un cheval. Le fric était bien la dernière chose qu'elle avait en tête. Ce qu'elle voulait, c'était le *sexe*. Le S-E-X-E à l'état brut. On le

comprenait rien qu'à la regarder. Elle irradiait une urgence absolue – par son regard et son odeur –, qui signifiait qu'elle avait besoin d'un homme à tout prix.

— Et tu étais cet homme ?

— C'est ce que j'ai cru. Elle a remarqué que je la fixais et s'est léché les lèvres. Vous savez, avec lenteur et séduction. Elle a fait passer le bout de sa langue sur sa bouche gourmande et j'ai cru que j'allais décharger dans mon froc.

— Alors, tu lui as fait des avances ?

— Non, non. C'est elle ! Elle s'est approchée de moi en ondulant des hanches et m'a susurré dans le creux de l'oreille : « Je parie que tu veux me baiser. Moi aussi, j'en ai envie. »

— Et c'est alors que tu lui as filé la clef de ta chambre, d'hôtel ?

— Ouais. Je savais qu'à la réception on m'en donnerait une autre.

— Et la victime ?

— Un autre type qu'elle avait rencontré également aux courses. Je ne connaissais même pas son prénom. Elle non plus, d'ailleurs.

— Continue.

— Elle s'est ramenée avec lui. Elle voulait qu'on la saute tous les deux, en même temps. Au début, j'ai cru qu'elle blaguait. Mais elle était sérieuse.

— Elle voulait le faire avec vous deux ?

— Ouais. Elle disait qu'un homme, c'était pas assez.

Le flic grimaça. Combien de fois avait-il entendu les coupables répéter ce refrain ? Une centaine ? Un millier ?

Quand ce cauchemar cesserait-il ?

Le lieutenant Ralph Bergstrom fit un arrêt au bar situé à côté de sa station de métro. Il avait besoin d'un verre : une urgence absolue. Un verre. Non, une bouteille entière, bon Dieu !

Earl Danzig se jucha sur le tabouret à côté de celui de Ralph et fit signe au barman de lui servir un autre scotch.

— J'ai appris que t'en as eu un autre, ce soir, fit Earl. Même topo ?

— Même topo.

— Toujours pas d'indices ?

— Toujours pas.

— Seigneur ! s'exclama Earl en avalant un petit gorgeon. Quel genre de femme peut-elle être ? Une sirène sortie droit de la mythologie ? Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle existe vraiment.

— Pourtant, elle existe, affirma Ralph.

— Je n'en sais rien. Tous ces types l'ont peut-être inventée.

— Tous ?

— Une sorte de psychose collective, pourquoi pas ? Ce n'est pas ce que prétendent les avocats lorsqu'ils défendent leurs accusés en invoquant la folie ?

— Écoute, Earl, je n'ai aucune envie de parler de ça. Je suis venu ici pour boire un verre et oublier cette affaire.

— En tout cas, si cette femme existe, j'aimerais bien la rencontrer. On dirait qu'elle est l'idéal des rêves érotiques de tous les hommes.

— Earl, ferme-la ! Ferme ta grande gueule !

— Hé ! Ralph, ne te fâche pas. Je sais que tu viens de te marier. Mais ça ne veut pas dire pour autant que tu n'as plus de rêves cochons, comme nous autres, les pauvres célibataires, hein ?

Ralph saisit son verre et alla à l'autre bout du bar, le plus loin possible d'Earl.

Ce dernier commanda un autre scotch et suivit le mouvement.

— Réfléchis à ça, persista ce dernier, frisant le radotage. Voilà une blonde somptueuse, bâtie comme des chiottes en brique, et tous les types affirment qu'elle baise comme une insatiable, jamais assez, toujours plus. Ne me dis pas que tu ne voudrais pas une part de ce gâteau si tu en avais l'occasion.

— Earl, dégage. Je suis trop crevé pour réfléchir.

— Tu vieillis, Ralph ? Cette nouvelle gonze que tu as t'épuise ? Si tu n'assures pas, mon vieux, fais-moi signe. Je suis prêt à

te filer un coup de main...

Le premier coup de poing de Ralph fusa droit vers la tronche d'Earl. Celui-ci bloqua le coup et contra par un rapide coup de pied dans les tripes de Ralph.

— Arrêtez ! glapit le barman en fonçant hors du comptoir avec une batte de base-ball dans les mains. Si vous avez un compte à régler, allez dehors.

— Ça... gloup... va, hoqueta Ralph. La bagarre... est terminée.

— Mais bordel, qu'est-ce qui t'a pris ? demanda Earl. Tu ne sais plus comprendre les plaisanteries, dis-moi ? Bon sang, Ralph, tu vieillis... Ça va ?

— Le vent... a frappé.

— Je ne t'ai pas déglingué le ciboulot, quand même ?

— Ça fait... mal.

— Viens, je t'emmène à l'hosto.

— Pas... l'hôpital.

— Ralph, je regrette. J'ai vu ton poing filer vers moi et j'ai réagi trop violemment. Laisse-moi au moins te raccompagner chez toi en voiture. Tu ne m'as pas l'air en état de conduire, et tout ça, c'est de ma faute.

— Laisse tomber.

— Non. Si tu ne veux pas aller à l'hosto, alors je te ramène chez toi.

— Je ne te laisserai... pas...

Earl éclata de rire.

— Parce que tu crois que tu peux m'en empêcher ?

Avant que Ralph n'ait eu le temps de protester, Earl pencha le buste et jucha celui qu'il avait blessé sur son dos, à la manière des pompiers.

Puis il gagna la porte.

— Nous étions les meilleurs amis du monde, observa Earl au volant. Partenaires pendant quatre années entières quand tu bossais à

la division des cambriolages. Puis tu as été promu, muté à la Crime et maintenant nous sommes comme deux étrangers qui ont essayé de s'entre-tuer dans un bouge. Que s'est-il passé, bon sang ? Ralph, pourquoi tu as changé ?

Ralph demeura muet.

— Tu étais un sacré numéro, tu sais ça ? La fiesta permanente, un sacré coureur de jupons, aussi. Et, du jour au lendemain, tu es devenu sérieux comme un pape. Et maintenant, tu n'as même plus le sens de la plaisanterie.

— Je deviens vieux, balbutia Ralph. Je baisse.

— Mais non. Je t'ai traité de vieux uniquement pour te secouer les puces, pour que tu réagisses, quoi. Je n'aurais pas dû te dire ça. Je m'excuse.

— C'est oublié.

— Au fond, je crois que j'ai été furax que tu te maries et que tu ne me demandes même pas d'être ton témoin. Bon Dieu, tu ne m'as même pas invité à ta foutue noce ! Et, j'y pense, tu ne m'as jamais présenté à cette nouvelle gonzesse que tu as, hein ?

— Non.

— Tu pourrais au moins me dire son prénom.

— Hélène.

— On m'a dit qu'elle était beaucoup plus jeune que toi. C'est vrai, ça ?

— Non. En fait, elle est plus âgée.

— Mais une belle plante. Exact ?

— Exact.

— Alors, tu nous présentes ? (Earl s'engagea dans l'allée de la maison de Ralph et stoppa à côté de la porte de derrière.) Tu m'invites à boire une bière chez toi pour satisfaire ma curiosité ?

— Une autre fois.

Ralph ouvrit la portière du passager et tomba face contre terre.

— Seigneur ! Ça va ? demanda Earl.

Ralph eut un haut-le-cœur et d'abondantes vomissures

jaillirent entre ses dents serrées.

Earl descendit de voiture et s'approcha de Ralph qui gisait sur le gazon.

— Contrecoup dû à un choc en plein ventre, commenta Earl sur un ton de connaisseur. Tu ne pourras pas marcher pendant une semaine.

Soudain le porche s'éclaira et la porte s'ouvrit.

— Ralph ? demanda une voix féminine à l'intérieur de la maison. C'est toi ?

Ralph tenta de répondre, mais de la bile lui obstrua encore la gorge et son corps fut secoué de violents hoquets.

— Tout va bien, madame Bergstrom, dit Earl. Je suis le sergent Danzig. Ralph a eu un malaise. Je vais l'aider...

Ralph se débattit, mais Earl – plus grand de cinq centimètres et plus lourd de vingt-cinq kilos – le remis sur ses pieds et l'entraîna vers la porte. Dans la lueur irréaliste du porche éclairé à la vapeur de mercure, le visage de Ralph était exsangue. Du vomi était resté accroché à ses poils de barbe.

Ils entrèrent et gagnèrent la chambre. Earl entendit Mme Bergstrom trotter derrière lui.

— Que s'est-il passé ? Demanda celle-ci.

Earl allongea le récalcitrant sur un immense lit à eau.

— Rien de bien grave. On s'exerçait au combat à mains nues et Ralph a été touché au ventre par accident. Il aura récupéré dans un jour ou deux.

La femme de Ralph prononça quelques mots que le sergent ne comprit pas, si bien qu'il se tourna vers elle.

Et pour la première fois, il vit Hélène.

Ô mon Dieu !

Elle était *somptueuse*.

Son kimono en soie noire dissimulait à peine aux yeux fureteurs d'Earl son corps voluptueux. Cette femme était la créature la plus sexy qu'il ait jamais vue de sa vie. Deux collines gonflaient délicieusement son fourreau de soie. Le fin tissu épousait avec

délicatesse l'arrondi des hanches et des fesses à la manière d'une seconde peau. Le kimono s'arrêtait – assez abruptement, remarqua Earl – à mi-chemin de cuisses laiteuses qui semblaient douces comme du satin. Elle se tenait juste devant la seule lampe éclairée dans la chambre et la lumière filtrait à travers le mince kimono, révélant ainsi avec netteté la fourche de ses jambes...

Naturellement, elle ne portait pas de sous-vêtements. Earl se dit qu'il aurait pu compter les poils de son pubis s'il en avait eu envie...

Il en avait envie, bien sûr. Mais il n'osait pas.

— Je m'appelle Hélène, annonça-t-elle en faisant subtilement porter son poids sur l'autre pied afin qu'Earl la vît mieux encore. Content du spectacle ?

Earl tenta de déglutir, mais sa gorge était beaucoup trop sèche. Sa langue demeura paralysée. Son souffle déjà lourd prit un rythme fiévreux qui lui ôta toute voix.

Il entendait son cœur cogner sous son crâne.

— Envie d'en voir plus ? demanda-t-elle en tapotant la ceinture qui mettait sa taille en valeur.

Earl ne put articuler.

Autant demander si le pape était catholique...

Elle fit glisser le kimono de ses épaules et le laissa tomber sans bruit à ses pieds. Ses tétons pointaient, comme deux flèches jumelles, droit vers les yeux d'Earl.

— Hélène, croassa dû lit Ralph. Ne...

— Je te désire, murmura-t-elle. Je veux que tu me bai...

— Hélène, répéta Ralph, plus forte. Tu me l'as promis.

— Je n'y peux rien, soupira-t-elle. J'ai besoin...

— Je sais ce que tu as fait aujourd'hui, coupa Ralph d'une voix tendue. Tu es sortie de nouveau, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis allé aux courses.

— Je le sais, bon sang de bon sang ! Je sais où tu es allée. J'ai vu ce qui s'est passé.

— C'est arrivé tout seul... On m'a entraîné...

— Et maintenant, ajouta Ralph, tu en veux plus encore, hein ? Mais quand ça va s'arrêter, dis-moi ?

— Je ne suis jamais satisfait. Est-ce ma faute si je ne suis pas satisfait ?

— Lutte, Hélène. Lutte contre ton envie ! Tu peux y arriver. Je sais que tu peux y arriver.

— Je ne peux pas.

— Earl, écoute-moi. Tu dois partir. Maintenant. File. Va chez toi, va au bistrot, va où tu veux, je m'en fous, mais pars d'ici, bon Dieu !

— Earl n'a pas envie de partir, intervint Hélène en passant la langue sur ses lèvres. N'est-ce pas, Earl ?

Earl secoua la tête.

— Hélène est en feu, murmura-t-elle dans l'oreille d'Earl. Touche ma chatte. Sens comme elle brûle.

Earl loucha la chatte d'Hélène.

Ralph ferma les yeux. Il ne voulait rien voir.

Toutefois, il était bien obligé d'entendre.

Il avait déjà vu et entendu ce spectacle un millier de fois, mais était impuissant à y mettre fin. Il avait épousé Hélène dans l'espoir de la contrôler, de la protéger. Et dans l'espoir aussi de la faire changer.

Mais cela avait été peine perdue.

Hélène avait un appétit vorace. Il avait compris alors que rien de ce qu'il pourrait dire ou faire ne la changerait.

Et rien ne changerait non plus l'amour qu'il éprouvait pour elle.

Yeux clos, il chercha à tâtons la crosse de son revolver.

Ils étaient en train de forniquer au pied du lit. Earl était au-dessus d'Hélène. Il entendait les petits halètements du sergent tandis que ses fesses montaient et descendaient comme un piston.

Ralph savait que le moment approchait.

— Maintenant ! hurla Hélène comme le sperme d'Earl jaillit en elle. Maintenant !

À cette portée, impossible de le louper.

Sang et cerveau éclaboussèrent les murs.

Une demi-seconde plus tard, une détonation écorchaient les tympanes de Ralph. Il ferma les yeux et tenta sans succès de bloquer toute image et tout cri dans son esprit torturé.

Malheureusement, son esprit, tel un magnétoscope, s'entêta à repasser toute la scène, en couleurs, et avec tous les détails sanglants.

Hélène, le corps nu couvert par ce qui restait du cadavre, connaît l'extase pure. Des orgasmes en série, déclenchés par les soubresauts de l'agonie d'Earl, font vibrer son corps magnifique comme dans une crise de tétanie incontrôlable. Le sang rouge vif coule à flots du trou qui a été la tête d'Earl. Le visage et les cheveux d'Hélène ruissellent de sang visqueux. Des bouts d'os et de matière grise spongieuse obscurcissent à moitié son front.

Ses yeux étincellent. Elle sourit.

N'est-ce pas, somme toute, pour cela qu'elle vit ? Toute sa raison d'être ?

Rien d'autre ne compte.

Ralph eut soudain de nouveau mal au cœur, mais il ne restait pas grand-chose dans son estomac.

— Je t'aime, dit Hélène au bout d'un certain temps. Personne d'autre ne peut me satisfaire comme toi. Tu le sais, ça ? Tu es le meilleur, Ralph. Absolument le meilleur.

— Tu en es sûre ?

— J'en suis sûr.

— Tu ne sortiras pas demain, dis ?

— Non. Pas demain.

Il aurait tellement voulu pouvoir la croire.

— Peut-être après-demain, remarque, ajouta-t-elle d'une voix déjà plus éteinte.

ROCOCO

Graham Masterton

C'était une journée de printemps si chaude que Margot décida de prendre son déjeuner sur la place, près de la fontaine ultramoderne conçue par Spechocchi. Cette place était toujours envahie par les piétons, mais elle préférait cela au froid de son bureau climatisé dans le Jurgens Building. Déjeuner là sur le pouce équivalait presque pour elle à des vacances au bord de la Méditerranée.

Lorsqu'elle prenait son repas en plein air, Margot demeurait aussi BCBG qu'à son boulot. Elle étala un napperon Tiffany rose vif et posa dessus un *sfinciuni*, mince pizza à la palermoise, avec jambon blanc, fromage de *ricotta* et *fontina*, une salade de fruits composée de mangues et de fraises macérées dans du vin blanc ainsi qu'une bouteille d'eau minérale non gazeuse Malvern.

Ce fut pendant ces préparatifs qu'elle remarqua un homme en costume gorge-de-pigeon. Il était assis de l'autre côté de la place, tout au bord de la fontaine. La plupart du temps, il était masqué par la foule. Toutefois, elle était certaine qu'il ne cessait de la regarder. Au bout de quelques minutes, Margot trouva ce regard insistant fort gênant.

Pourtant elle était habituée à attirer le regard des hommes. Grande et élancée – elle mesurait un peu plus d'un mètre soixante-dix –, elle avait de remarquables cheveux bouclés, presque noirs. Son ex-fiancé, Paul, lui avait dit qu'elle avait le visage d'un ange au bord des larmes : de grands yeux bleus, un petit nez droit et fin, et des lèvres subtilement sensuelles. Comme sa mère, elle avait des seins opulents et des hanches encore plus opulentes, mais contrairement à sa mère,

elle pouvait se permettre de porter de classiques et élégants tailleurs mettant ses courbes en valeur.

Margot était la seule femme-chef comptable chez Rutter Blane Rutter. Et elle était aussi la femme la mieux payée parmi celles qu'elle connaissait. De plus, elle était fermement décidée à atteindre le sommet. Pas de demi-mesures. Le sommet.

Margot commença à manger. Toutefois elle ne pouvait s'empêcher de lever les yeux pour vérifier si cet homme la regardait encore. Absolument. Il était adossé à un banc dans une pose très décontractée, un pied croisé devant l'autre. Il devait avoir trente-huit ou trente-neuf ans. Ses cheveux blonds étaient beaucoup trop longs et ondoyants pour être à la mode, du moins dans les cercles où évoluait Margot. Il portait une chemise crème et un nœud papillon dont la teinte était assortie à celle de son costume. Quelque chose dans son maintien laissait à penser qu'il était riche, et sybarite aussi.

Margot avait presque terminé son *finciuni* lorsque Ray Trimmer apparut. Ray était l'un des rédacteurs les plus cotés de leur agence de publicité, bien que son manque d'organisation rendît parfois Margot folle. Il posa brusquement en vrac quantité de sandwiches sur la plaque en ciment devant le banc et s'assit trop près d'elle à son goût.

— Ça te dérange si je te tiens compagnie ? demanda-t-il tout en ouvrant un par un ses sandwiches pour en examiner le contenu. C'est ma fille qui a préparé mon déjeuner aujourd'hui. Elle a huit ans, et je lui ai dit de faire preuve d'imagination.

Margot fronça les sourcils à la vue du premier sandwich.

— Thon et confiture. Tu ne vas pas me dire que ce n'est pas inventif, ça !

Ray mordit dans son sandwich.

— Je voulais te parler du spot Fleur de Printemps, enchaîna-t-il, la bouche pleine. Je cherche quelque chose de moins banlieusard, si tu vois ce que je veux dire. Je sais qu'un déodorant pour lits est un produit cent pour cent banlieusard, mais à mon avis, nous devrions lui donner une enveloppe plus élégante, plus classe.

— Ta première idée me plaisait bien, pourtant.

— Je ne sais pas. J'ai montré cette version à Dale et il n'a pas été emballé. On dirait que la femme désinfecte par fumigation son plumard pour enlever l'odeur des pets de son mari.

— Mais n'est-ce pas exactement ce à quoi sert Fleur de Printemps ?

Ray se pencha pour prendre un deuxième sandwich. Margot se rendit alors compte que l'homme en costume gris continuait à la fixer. Il avait un visage curieusement médiéval avec des yeux bleu délavé.

— Ray, tu vois ce type, là-bas ? Celui qui est près de la fontaine ?

Ray leva la tête, la bouche encore pleine, puis regarda autour de lui. À cet instant, une nuée de touristes japonais traversa la place, et l'individu fut caché. Lorsque les touristes furent partis, l'homme avait disparu. Margot ne parvint pas à comprendre qu'il ait pu s'en aller sans qu'elle le remarque.

— Je ne vois personne, dit Ray.

Il fit une grimace et ouvrit le sandwich qu'il mangeait.

— Bon sang, c'est quoi, ce truc ? Fromage et chocolat fourré aux cerises. Doux Jésus !

Margot replia son napperon et le mit dans son fourre-tout Jasper Conran.

— Ray, je te retrouve plus tard, O.K. ?

— Tu ne veux pas savoir ce que j'ai comme dessert ?

Vite, Margot traversa la place en direction de la fontaine. L'eau s'écoulait si doucement par-dessus le rebord supérieur qu'on eût dit qu'elle était immobile. À la surprise d'Hélène, l'homme se tenait juste un peu en retrait, dans une niche en brique où était exposée la statue en bronze d'une femme nue, mais aux yeux bandés.

Il vit Margot s'approcher et ne fit pas mine de s'éloigner. Au contraire, il la regardait comme s'il l'avait attendue.

— Pardonnez-moi, fit Margot du ton le plus dur possible, bien que son cœur sautât comme celui de Roger Rabbit, avez-vous quelque problème aux yeux ?

Il sourit. De près, il était très grand, un mètre quatre-vingt-dix, et sentait la cannelle, le musc et un tabac très parfumé.

— Un problème aux yeux ? s'étonna-t-il.

Il avait une voix à la fois douce et grave.

— Vos yeux semblent incapables de regarder autre chose que moi. Vous voulez que j'appelle un flic ?

— Je vous prie de me pardonner, fit l'inconnu en prenant une mine contrite. Loin de moi l'intention de vous effaroucher.

— Mais vous ne m'avez pas effarouché. En revanche, il y a beaucoup de femmes qui, dans mon cas, l'auraient été.

— Alors, je vous prie encore une fois de me pardonner. Ma seule excuse est que je vous admirais. Pensez-vous que je puisse vous offrir quelque chose, une toute petite marque d'amitié vous prouvant mon regret de vous avoir importunée ?

L'incrédulité fit froncer les sourcils de Margot.

— Mais vous n'avez pas à m'offrir quoi que ce soit. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas regarder les femmes comme Sammy le Maniaque.

L'inconnu éclata de rire et tendit la main grande ouverte. Dans sa paume étincelait une minuscule broche. Une toute petite fleur blanc et rose sous verre.

Margot contempla la broche.

— Qu'elle est belle ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une fleur de djinn, du mont Rakapushi dans le Haut Pamir. Une espèce disparue. Celle-ci est probablement la dernière. On les ramasse à la limite des neiges, à des altitudes élevées, puis on les apporte à Hunza où elles sont enchâssées dans du verre fondu selon une méthode qui a été totalement oubliée.

Margot ne savait pas du tout si elle devait croire un seul mot de cette explication. Elle secoua la tête avec lenteur.

— Il m'est impossible d'accepter un objet de cette valeur.

— Si vous refusez cette fleur, je serai très froissé... Voyez-vous, je l'ai apportée spécialement pour vous.

— Mais c'est absurde ! Vous ne me connaissez même pas.

— Vous êtes Margot Hunter. Vous travaillez chez Rutter Blane Rutter. Margot, je vous ai déjà vue de nombreuses fois. Et je m'étais juré de découvrir votre identité.

— Ah oui ? fit Margot d'un ton cassant. Mais qui diable êtes-vous ?

— James Blascoe.

— Vraiment ? James Blascoe ? Et que faites-vous dans la vie, James Blascoe ? Et de quel droit vous renseignez-vous à mon sujet pour venir m'épier ?

James Blascoe leva les deux mains en signe de reddition.

— Pour répondre à votre première question, je ne fais rien du tout, en vérité. Certaines personnes, comme vous, s'activent. D'autres, comme moi, observent. Vous agissez, j'observe. C'est tout, et c'est aussi simple que cela.

— Eh bien, Monsieur Blascoe, cela vous dérangerait-il de poursuivre vos observations ailleurs ? Là où vous n'effraieriez personne ?

— Je vais tenir compte de votre suggestion.

James Blascoe inclina la tête et s'éloigna. Margot le regarda traverser la place. Elle était soulagée, mais troublée aussi. Quel homme séduisant ! Et de toute évidence, il était très riche.

Comme Blascoe atteignait Bowling Green à l'autre extrémité de la place, une longue limousine Lincoln bleu nuit vint se ranger le long du trottoir. Il monta à l'intérieur, referma la portière et ne jeta pas un seul regard en arrière.

Margot retourna à l'agence. Ray l'attendait dans son bureau. Il avait étalé tout un fatras de brouillons et d'épreuves sur la table de Margot où jamais rien ne traînait.

— On dirait que tu viens de voir un fantôme, observa-t-il.

Margot lui lança un rapide et vague sourire.

— Vraiment ?

— Tu veux voir mes nouvelles épreuves ? Kenny a fait les dessins. Ils ne sont pas encore tout à fait au point, mais tu comprendras ce qui nous a inspirés.

Margot examina les épreuves tout en pensant encore à James Blascoe.

D'autres, comme moi, observent.

— Joli pin's, remarqua Ray, alors qu'elle soulevait une nouvelle feuille.

— Pardon ?

— Ton pin's, ta broche, ce truc... Où l'as-tu acheté ? À Bloomingdale ?

Margot baissa les yeux sur la veste de son tailleur en lin fauve. Au milieu du revers étincelait la broche. La minuscule fleur de djinn.

— Ça alors ! Comment l'a-t-il accrochée ? s'exclama-t-elle. (Puis, d'un ton offusqué :) Elle ne vient pas de Bloomingdale. C'est la broche la plus rare de tout l'univers. Une vraie fleur et du verre fait main.

Ray ôta ses lunettes et regarda le bijou de plus près en plissant les yeux.

— Tu crois ? fit-il en jetant à Margot le regard le plus singulier qu'elle ait jamais vu.

Lorsque Margot arriva à l'agence le lendemain matin, James Blascoe l'attendait à côté des portes à tambour sous le soleil vif. Vêtu tout en gris, comme la veille. Il s'avança vers elle, mains tendues, comme pour dire, je suis désolé, je ne voulais pas m'imposer à vous hier et je ne veux pas vous importuner non plus aujourd'hui.

— Vous êtes fâchée contre moi, déclara-t-il avant qu'elle n'ait eu le temps de prononcer un mot.

Margot dut reculer pour ne pas être emportée par le flot des employés.

— Je ne suis pas fâché, rétorqua-t-elle, mais il m'est impossible d'accepter votre cadeau, voilà tout.

— Je ne comprends pas.

Pour la première fois, Margot remarqua la petite cicatrice en forme de croissant qui barrait la pommette gauche de Blascoe.

— C'est trop précieux et je ne vous connais pas.

— Mais qu'est-ce que cela peut faire ? Je voulais vous l'offrir.

— Et en échange de quoi ?

Il hocha la tête d'un air ébahi.

— En échange du plaisir que vous aurez à la porter ! C'est tout. Me prendriez-vous pour une sorte de Roméo ?

— Mais pourquoi moi ? Regardez toutes ces jolies filles ! Pourquoi m'avoir choisi ?

James Blascoe prit un air grave.

— Vous faut-il donc toujours savoir la raison de toute chose ? Il y a un schéma dans l'univers. Une symétrie. Que soient bénis les élus et que soient maudits tous les autres ! Vous, vous faites partie des élus.

— Eh bien, Monsieur Blascoe, je suis flatté, mais je ne peux vraiment pas...

— Gardez la broche, s'il vous plaît. Ne me brisez pas le cœur. Et s'il vous plaît... acceptez ceci, également.

Il tendit une petite bourse en soie moirée bleu pâle, fermée par un cordonnet d'or.

Margot eut un rire incrédule.

— Mais vous n'allez pas continuer à me faire des cadeaux tous les jours !

— Je vous en prie ! supplia-t-il.

Il avait un regard auquel Margot ne put résister. Un regard qui ne correspondait pas du tout au ton de sa voix : il n'était pas suppliant, mais ferme et impératif. Avant qu'elle n'ait le temps d'analyser ce qu'elle faisait et les implications de cet acte, elle avait pris la bourse en soie.

— Dans ce cas, d'accord, dit-elle en tenant l'objet délicat à hauteur de ses yeux.

— C'est une once de parfum, expliqua-t-il, créée spécialement par Isabelle, du faubourg Saint-Honoré, à Paris, en 1925, pour la baronne polonaise, Krystyna Waclacz. Il n'en reste que ce petit flacon.

— Pourquoi me le donner ?

Curieusement, Margot était plus effrayée que ravie.

James Blascoe haussa les épaules.

— Que deviendrait ce parfum si vous ne le portiez pas ? Parfumez-vous ce soir. Parfumez-vous tous les soirs.

— Salut, Margot ! lança Denise, sa secrétaire, comme celle-ci passait à côté d'eux. N'oublie pas la réunion Perry, à 8 h 30 pile.

Margot regarda James Blascoe, mais il était à contre-jour et son visage était dans l'ombre. Elle hésita un instant, puis déclara :

— Je ferais mieux d'y aller.

Elle franchit alors les portes à tambour. Dans l'ascenseur, elle eut l'impression d'étouffer, d'être comprimée, encerclée par des inconnus hostiles. Lorsque le carillon du trente-septième étage s'enclencha, elle tremblait comme si elle avait eu de la fièvre. Une fois dans son bureau, elle s'adossa contre la porte et inspira profondément. Elle se demanda si elle était terrifiée ou excitée, ou les deux à la fois.

Ce soir-là, Margot fut invitée par Dominique Bross à aller au théâtre voir *Les Misérables*. Elle avait connu ce producteur de disques à l'époque où elle s'occupait de la comptabilité de la Bross Record. Dominique était un bel homme de cinquante-cinq ans aux cheveux gris, loquace et sûr de lui. Jamais, en un million d'années, Margot n'aurait caressé le rêve de coucher avec lui. Toutefois, elle appréciait beaucoup sa compagnie et il se comportait toujours comme un parfait gentleman.

Au milieu du deuxième acte, Dominique se pencha vers elle pour lui murmurer :

— Vous ne trouvez pas qu'il y a une odeur bizarre ?

Margot renifla. Tout ce qu'elle sentit fut le parfum Isabelle que James Blascoe lui avait offert. Une fois sur sa peau, il avait dégagé la fragrance la plus intense et la plus sensuelle qu'elle eût jamais sentie. Peut-être avait-elle eu tort d'accepter ce présent, mais ce parfum était une chose érotique et très spéciale qui lui avait donné le vertige.

— Mais on dirait que ça pue la charogne ! se plaignit Dominique.

Après avoir dîné au restaurant avec Dominique, elle retourna chez elle. James Blascoe l'attendait devant la porte de son appartement. Margot était lasse et en colère. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, Dominique s'était montré très pressé et désinvolte, refusant même son invitation à prendre le café chez elle. Trouver cet homme devant sa porte n'améliora pas son humeur.

— Eh bien ! dit-elle en sortant sa clef, je suis surpris que Leland vous ait laissé entrer dans l'immeuble.

— Ah ! vous me connaissez. La corruption est ma deuxième nature.

— Je ne vous inviterai pas à entrer. J'ai passé une soirée atroce et tout ce que je vais faire, c'est prendre un bain et dormir.

— Je suis navré... Je vous comprends parfaitement et je ne vous imposerai pas ma présence. Seulement je voudrais vous offrir ceci.

Il plongea une main dans la poche intérieure de son veston et en sortit un long écrin noir. Avant que Margot n'ait pu protester, il l'ouvrit. Elle découvrit un collier de diamants dont l'éclat était presque magique. Sept festons de diamants attachés à dix nœuds incrustés de diamants.

— C'est absurde ! se récria Margot.

Cependant elle avait bien du mal à détacher son regard de ce splendide joyau. Elle n'en avait jamais vu d'aussi beau.

James Blascoe eut un lent sourire, comme qui enfonce peu à peu une cuillère dans un pot de confiture de mélasse.

— Ce collier fait partie de la rançon versée par la Grande Catherine au sultan de Turquie.

— Et à qui appartient-il à présent ?

Les diamants constellaient les joues de Margot de petits points lumineux.

— À présent, répondit James Blascoe avec une parfaite simplicité, à présent, il vous appartient.

Margot leva soudain les yeux.

— Monsieur Blascoe, ceci est ridicule. Je ne suis pas une prostituée.

— Ai-je jamais laissé entendre que vous Tétiez ? Prenez ce collier. C'est un cadeau. Je ne réclame rien en échange.

— Vous ne réclamez vraiment rien ? demanda Margot sur un ton de défi.

— Prenez-le, insista-t-il. Je veux que vous possédiez le plus beau de toutes choses. Voilà tout. Je n'ai pas d'autre ambition.

Le regard de James Blascoe était impérieux. Margot savait que

le parfum Isabelle et la fleur de djinn étaient une chose, mais que si elle acceptait ce collier, elle deviendrait de fait sa possession. Certes, ce collier était admirable : un bijou inaccessible pour la majorité des femmes.

— Pourquoi moi ? murmura-t-elle.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il en haussant imperceptiblement les épaules.

— Non, je veux une réponse. Pourquoi moi ?

Le silence qui se prolongea devint embarrassant.

Puis Blascoe tapota longuement avec l'index sa petite cicatrice en forme de croissant et déclara enfin :

— Il y a certaines personnes dans ce monde qui sont trop favorisées. Ce sont les plus brillantes. À celles-là, Dieu leur a tout donné. Prestance, intelligence, richesse. Puis comme poussé par la folie de la prodigalité, il leur a donné plus encore.

Il hésita un instant, un petit sourire énigmatique aux lèvres.

— Vous êtes Tune de ces personnes... À présent, s'il vous plaît... acceptez ce collier.

— Non, fit la bouche de Margot.

Mais sa main se tendit et elle prit le collier.

Deux jours plus tard, Margot décida, à l'occasion du cocktail offert au Plaza Hotel en l'honneur de Overmeyer & Cranston, l'un de leurs meilleurs clients, de prendre le risque de porter le collier pour la première fois. Afin de le mettre en valeur, elle opta pour une discrète robe du soir bleu électrique et mit des pendentifs incrustés de diamants.

Lorsqu'elle arriva au Plaza, la partie battait son plein. Souriante, elle salua de la main George Demaris, le président de la Overmeyer, puis Dick Manzi de la chaîne de télé NBC. Elle eut alors la surprise de les voir froncer les sourcils et lui répondre par un vague geste frisant l'impolitesse. Elle fut encore plus surprise lorsque le serveur la fixa d'un air carrément interloqué.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle d'un ton acerbe.

— Oh ! non, non, fit le serveur. Tout va bien, miss.

Quelques instants plus tard, Walter Rutter, son patron, s'approcha d'elle et l'entraîna aussitôt à une extrémité du buffet.

— Margot ? C'est quoi, ce collier ? Tu ne peux pas porter un truc pareil ici, enfin !

— Walter, que veux-tu dire ? Ce collier vaut une fortune. Il faisait partie de la rançon que la Grande Catherine a versée au sultan de Turquie.

Les pattes-d'oie de Walter se plissèrent et il dévisagea Margot un long moment. Celle-ci soutint son regard avec défi.

— La grande Catherine a donné ce collier au sultan de Turquie ? s'étonna Walter, le souffle presque coupé.

Margot opina.

— Et un ami très cher me l'a offert.

— Je suis désolé, dit Walter en choisissant manifestement ses termes. Mais... s'il vaut une fortune, peut-être que ce n'est pas tout à fait l'endroit indiqué pour le porter. Tu sais... pour des raisons de sécurité. Peut-être devrais-tu demander à la direction de le mettre dans un coffre ?

L'air déçu, Margot tapota son collier.

— Tu en es certain ?

Walter posa un bras paternel autour des épaules nues de Margot.

— Oui, Margot, j'en suis certain. (Puis il renifla et regarda autour de lui.) Ces canapés au poisson sentent vraiment très fort. J'espère que personne ne sera intoxiqué.

Le lendemain matin, James Blascoe attendait Margot dans le vestibule de la Rutter Blane Rutter. Il tenait une grande boîte dans les mains, enveloppée d'un papier noir brillant et fermée par un nœud d'un noir aussi brillant.

— Monsieur Blascoe, fit-elle d'un ton emphatique, avant qu'il n'ait ouvert la bouche, cette comédie doit cesser. Vous ne pouvez pas continuer à me faire ces cadeaux somptueux.

Il réfléchit un instant, puis baissa les yeux.

— Et si je vous avouais que je vous aime au-delà de toute raison ?

— Monsieur Blascoe ?

— Je vous en prie, appelez-moi James. Et s'il vous plaît, acceptez ce présent. C'est une robe du soir Fortuny, créée pour la comtesse de Ronce, l'une des femmes les plus riches de France en 1927. La seule personne au monde qui puisse la porter, c'est vous.

— Monsieur Blascoe ! protesta Margot.

Mais les yeux de cet homme lui intimaient l'ordre de prendre cette robe.

— James ! murmura-t-elle.

Et Margot emporta le présent.

Ce soir-là, il l'attendait devant la porte de son appartement avec une boîte à chaussures en soie noire. Il lui offrit des bottines en suède extraordinairement souples, fabriquées à la main par Rayne. Elles avaient été cousues avec grand soin et teintées de ronce framboise écrasée afin d'être assorties à la perfection à la robe Fortuny.

— Portez-les toujours. Et souvenez-vous que je vous aime follement.

La sonnerie du téléphone réveilla Margot le lendemain.

— Margot ? Désolé de t'appeler si tôt. Walter Rutter à l'appareil.

— Ah ! Walter, salut ! Que veux-tu ?

— Margot, je voulais te parler avant que tu ne partes à l'agence. Vois-tu, j'ai des difficultés. Je dois diminuer mon budget, ce qui m'oblige malheureusement à réduire mon personnel.

— Je vois... Combien de personnes ?

— Je ne le sais pas encore précisément. Le problème, c'est que mes difficultés financières seront de longue durée. Cela n'a rien à voir avec le fait que tu es une femme ni avec tes capacités qui ont été remarquables et nous ont valu de grandes félicitations. Mais... au train où vont les choses, je dois me séparer de toi dès aujourd'hui.

Margot se redressa d'un bond dans son lit.

— En clair, je suis viré.

— Non, rien de la sorte, Margot. Pas virée. Mais notre collaboration doit cesser.

Margot se trouva à court d'arguments. Elle laissa choir le combiné sur le jeté de lit. Elle avait l'impression d'avoir reçu des coups de verge. Son visage la cuisait. On lui coupait l'herbe sous le pied et son assurance se réduisit en miettes.

Vingt minutes plus tard, lorsqu'on sonna à la porte, elle était toujours assise dans son lit, droite comme un piquet.

Machinalement, elle endossa sa robe de chambre en soie et alla ouvrir. C'était James Blascoe avec, dans les mains, une longue boîte enveloppée dans du papier et avec le sourire de celui à qui on ne refuse jamais rien.

— Je vous ai apporté quelque chose, annonça-t-il.

Sans attendre d'être invité, il s'avança dans le living et posa la boîte sur la table. Il dénoua lui-même le nœud et souleva le couvercle, puis l'objet enveloppé dans un papier de tissu noir. C'était un immense sceptre vert, de presque quatre pieds de long, estampé de filets d'or et rehaussé d'ornements alambiqués. La tête du sceptre avait été moulée à l'image d'un gland turgescent, mais deux fois plus gros que nature.

Margot contempla le sceptre, les joues en feu et étrangement excitée par sa vulgarité.

— Savez-vous ce que c'est ? s'enquit James. Le phallus utilisé par la reine Néfertiti d'Égypte pour se donner des plaisirs voluptueux. Il a plus de trois mille ans. Il est passé d'un pays à un autre, d'une cour royale à une autre. Il s'est glissé entre les cuisses d'un nombre incalculable de femmes célèbres.

Il saisit le gland dans sa main et le frotta avec le pouce comme s'il eût été le sien.

— On prétend qu'il donne plus de plaisir que tout ce qu'une femme peut imaginer, homme ou bête. Maintenant il est à vous. Gardez-le et faites-en usage.

James mit le sceptre dans la main de Margot.

— Ce soir, poursuivit-il, à minuit, portez la robe et le collier que je vous ai offerts, parfumez-vous avec mon parfum, puis pensez à moi et donnez-vous le plaisir que vous seule méritez.

Margot demeurait toujours muette. James l'embrassa sur le front. Ce fut un baiser froid et sec, presque abstrait, puis il partit et referma la porte derrière lui.

Une heure avant minuit, cette nuit-là, Margot prit un bain parfumé, comme une femme en songe. Elle se lava avec lenteur et sensualité, savonna ses seins blancs et fermes jusqu'à ce que ses tétons se dressent entre ses doigts.

Enfin, elle sortit du bain et se sécha avec une serviette moelleuse. Comme son appartement contenait beaucoup de miroirs, elle se regarda déambuler, nue, d'une pièce à l'autre. Elle brossa ses cheveux bouclés et se maquilla d'une poudre très blanche. Puis elle laissa tomber la robe en velours Fortuny sur ses épaules. Le tissu effleura son corps comme autant de baisers rapides et tendres. Elle épingla la broche de la fleur de djinn sur son épaule, attacha le collier à festons de diamants autour de son cou et glissa les pieds dans les bottines faites main. Enfin, elle se parfuma avec le parfum Isabelle.

Minuit approchait. Elle gagna la table, retira l'immense phallus en cuivre et or de son enveloppe en tissu. Il était très lourd et luisait d'un sombre éclat.

On prétend qu'il donne plus de plaisir que tout ce qu'une femme peut imaginer, homme ou bête.

Margot s'agenouilla au milieu du sol et souleva sa robe. Tenant le phallus à deux mains, elle écarta les cuisses et présenta le massif gland vert devant la fourrure noire et soyeuse de sa vulve.

Tout d'abord, elle crut que jamais elle ne parviendrait à l'enfoncer et elle serra les dents. Mais peu à peu, l'immense gland froid pénétra en elle et elle l'enfonça toujours plus profondément jusqu'à ce qu'elle pût se tenir à genoux avec la base du phallus appuyée à plat sur le sol.

Avoir un si grand morceau de métal froid et intraitable jusque dans le tréfonds de son ventre la fit tressaillir et trembler de plaisir anticipé. Elle massa les lèvres gonflées de sa vulve, puis caressa la ligne glissante où le métal et la chair se rencontraient.

« Pensez à moi », avait demandé James. Elle s'appuya de tout son poids sur le phallus et tenta d'invoquer son visage. Comme la chair se déchirait, que ses membranes se rompaient, elle essaya encore de capter son image. Mais impossible. Elle ne parvenait même pas à imaginer ses yeux.

Toutefois, il avait raison. Le plaisir qu'elle éprouva fut indescriptible. Son corps fut secoué d'orgasmes ravageurs, puis soudain le sang monta dans sa gorge et jaillit de ses lèvres.

Ray avait essayé toute la journée de joindre Margot au téléphone. Comme elle n'avait pas répondu, il se rendit à son adresse et persuada le portier Leland de le laisser entrer chez elle.

Le living était plongé dans l'obscurité, les volets encore clos. Au centre de la pièce aux murs couverts de miroirs, Margot gisait sur le sol, les yeux toujours ouverts et la bouche couverte de croûtes de sang.

Elle portait autour du cou un morceau de fil de fer tordu, décoré de capsules de Pepsi et de tampons déroulés. Elle était vêtue d'un peignoir en chenille de coton rose tout effiloché et avait des chaussures éculées aux pieds. Le peignoir était maculé de sang noir et entre ses cuisses pointait un long tube d'échafaudage.

Tremblant sous le choc, Ray s'agenouilla à côté d'elle et lui ferma doucement les paupières. Il avait compris depuis plusieurs jours que Margot déraillait. Le stress du succès, avait déclaré Walter Rutter. Mais pas un seul instant, il n'avait craint qu'elle se suicide, et encore moins de cette manière. Combien de femmes mettent ainsi fin à leurs jours ?

Le living empestait l'huile de sardine, la même odeur qui avait suivi Margot ces derniers jours.

Enfin, Ray se releva et regarda autour de lui. Le portier se tenait sur le seuil, pâle et pétrifié.

— Vous feriez mieux d'appeler une ambulance, dit Ray. Et la police.

Dehors, dans la rue inondée de soleil, un homme observa l'arrivée de l'ambulance. Il n'était pas rasé et portait un costard gris et sale. Il avait les yeux rouges à cause du manque de sommeil et d'un excès d'alcool. Il resta là jusqu'à ce que le corps masqué par une couverture fût emporté, puis lorsque la sirène de l'ambulance se déclencha, il s'en alla vers le sud, humant l'air de temps à autre et fouillant sans cesse dans ses poches comme dans l'espoir d'y trouver un vieux mégot ou deux pièces de monnaie.

Chaque fois qu'il retirait une personne des vives lumières de la

terre, il éprouvait la même chose. Jambes en coton, sourde migraine. Mais équilibrer le monde, exercer la justice sociale, telle était la nature de son travail. Pour chaque chiffonnière qui crevait dans une entrée d'immeuble jonchée de détritrus, une des fleurs les plus étincelantes de la vie devait être arrachée. Par justice... et uniquement dans ce but. Quelqu'un devait le faire. Quelqu'un devait maintenir l'équilibre.

Lorsqu'il atteignit Herald Square, il demeura planté sur le trottoir en face du magasin Macy pendant cinq ou dix minutes. Puis il aperçut une jeune femme jolie et élégante qui traversait la chaussée vers lui. Elle poussait un bébé aux cheveux d'or dans une voiture pour enfants. Il huma l'air une dernière fois, redressa le buste et sourit à cette jolie jeune femme.

Dans l'appartement de Margot, Ray ramassa la petite broche en plastique en forme de fleur qui était tombée du peignoir. Il l'examina un instant, puis l'empocha. Il la garderait en souvenir de Margot.

CHER JOURNAL

Elsa Rutherford

3 août

Cet après-midi, lors de ma visite au Dr Fillmore, nous avons prié pour le Dauphin et l'avenir de la France. Le Dr Fillmore comprend que mon devoir est de suivre les visions que Dieu m'envoie. J'ai récité dix « Je Vous Salue Marie » et le Dr Fillmore s'est contenté de m'écouter. Il n'est pas catholique, mais je puis affirmer qu'il a une vie spirituelle intense.

À présent, je me déplace seul. On me fait confiance. Je suis certain que c'est parce que le Dr Fillmore leur a dit que j'étais digne de confiance.

Une fois que l'infirmière Samuels a déverrouillé la porte derrière sa cabine et m'a accompagné jusqu'à l'ascenseur, je descends toute seul au rez-de-chaussée. L'ascenseur craque et grince. C'est un vieux bâtiment, mais cela ne me dérange pas. Le bureau du Dr Fillmore se trouve au bout du vestibule, à droite de l'ascenseur.

Quand je suis entré dans son bureau cet après-midi, il souriait et a dit :

— Bon après-midi. Je suis le Dr Fillmore. Et toi, qui es-tu ?

Depuis un certain temps, nous nous rencontrons plus souvent, lui et moi, mais il semble penser qu'il est plus convenable que nous nous présentions à chacune de nos rencontres. Il est très courtois et correct, sauf lorsqu'il aborde le sujet de mes parents. Je préférerais ne pas parler du tout de mes parents. Puissent-ils reposer dans la paix

éternelle !

Lorsque je vais rendre visite au Dr Fillmore, jamais je ne m'arrête ni ne flâne en chemin. Je ne comprends pas les gens qui gaspillent leur temps. À croire qu'ils n'ont aucun but dans la vie ni aucun sens de leur propre valeur. Malheureusement, un trop grand nombre d'invités, ici, n'ont rien de mieux à faire que d'errer tout le jour, les yeux perdus dans le vague. Quand je sais où je vais, ce qui est toujours le cas, je file tout droit. Ainsi lorsque je me rends chez le Dr Fillmore, je ne m'arrête même pas pour parler avec le portier qui monte la garde près de la porte d'entrée. Je lui lance un salut poli de la tête et poursuis mon affaire.

Bien sûr, je m'arrête parfois près de la fontaine qui se trouve dans le vestibule. Il faut bien étancher sa soif. Et je suis connu pour prendre une seconde ou deux afin d'admirer les grandes fougères en pots. Elles sont toujours vertes et jolies. Quelqu'un ici doit savoir exactement comment les traiter. Ici, on se donne un mal fou pour prendre soin des choses.

De temps à autre, je m'autorise un regard à l'extincteur d'incendie, situé juste à l'extérieur du bureau du Dr Fillmore. Ma foi, extincteur n'est peut-être pas le terme exact. C'est un vieil appareil très intéressant, sous vitrine, prolongé d'un tuyau suspendu au râtelier. Le bout du tuyau est en cuivre et il brille. Dans cette cage de verre, il y a aussi une hache assez petite avec un manche court. J'aime regarder mon reflet sur cette surface vitrée. C'est presque aussi bien que d'avoir un miroir.

Je ne sais pas si j'aime mes cheveux aujourd'hui. Châtains et coupés ras. Je trouve que j'ai l'air d'un garçon. Je me demande si le Dr Fillmore le pense aussi. Non, je suis sûr qu'il ne voit pas les gens sous l'angle de leur sexe, mais comme des créatures de Dieu qui doivent tendre tous leurs efforts vers l'accomplissement de Sa Volonté Bénie. J'aime bien le Dr Fillmore. Je m'appelle Joan.

9 août

Mes cheveux sont splendides aujourd'hui. Longs et bouffants autour de mes épaules. Et je raffole de leur teinte, un magnifique blond platine. Très sexy. Je me suis lancé un regard dans la vitrine alors que j'allais rendre visite au Dr Fillmore. Je sais que je suis beau. Dieu, que j'aime mes gros nichons, qui pointent en avant ! Fillmore ne pouvait en détacher son regard. Je l'ai fixé droit dans les yeux d'un air de dire : je sais ce que tu penses, mon saligaud ! Il a vite baissé la tête

et tripoté quelques papiers sur son bureau d'un air détaché. Le sot ! Je crois que je suis trop pour lui. Je crois qu'il ne sait pas comment me prendre, mais cela ne me dérangerait pas de lui donner une ou deux leçons. Il n'est pas mal, ce rustre, tout compte fait.

Seulement je suis écœuré et fatigué de l'entendre me dire : « Parle-moi de ta mère. Parle-moi de ton père. Parle-moi de ton enfance... »

Toujours la même vieille rengaine. Ennuyeux. Mais ennuyeux !

Au milieu de la visite, je me suis levé et me suis coulé derrière le fauteuil de Fillmore comme si j'étais agité et avais besoin de me dérouiller les jambes. Je me suis penché, faisant semblant de regarder quelque chose sur son bureau, et j'ai effleuré Fillmore si bien que mes seins ont caressé son épaule. Puis je me suis assis sur le coin de son bureau et me suis trémoussé de sorte que ma jupe remonte tout en haut de mes cuisses. Je ne me suis pas donné la peine de croiser les jambes ni de les serrer l'une contre l'autre. Fillmore a sacrément bandé. Je le sais. Son visage est devenu tout rouge et il a dit :

— Je crois que tu serais plus à l'aise si tu retournais dans ton fauteuil, Mae.

C'est lui qui aurait été plus à l'aise. Voilà ce qu'il voulait dire, pardi !

Mais il a aimé cela. Je connais les hommes. Ils n'ont tous qu'une seule chose en tête. Ils feraient n'importe quoi pour avoir ce dont ils ont envie. Et ils sont prêts à pousser les autres à les aider à l'obtenir.

Jamais Fillmore ne s'est levé de son bureau, si bien que je ne l'ai pas vu au-dessous de la taille, mais je parie qu'il était dur comme du roc. Je parie qu'il aurait aimé m'allonger sur son bureau et que quelqu'un me maintienne pendant qu'il me grimpait dessus. Il a envie de me la mettre. Je le sais. Ils en ont tous envie. Fouger et grogner comme de sales vieux cochons. Je n'y peux rien si je suis sexy. J'ai dû naître comme ça, à mon avis. Mais lorsqu'on devient femme, on peut choisir celui qui va vous sauter.

Lorsque je suis reparti, j'ai dit à Fillmore qu'il devait sortir de temps à autre de son vieux bureau encombré pour venir me voir.

16 août

Je porte une très belle couronne. On dirait une tiare. Mais au

lieu d'être orné de pierres aux couleurs criardes, un exquis serpent en or l'agrément. C'est un symbole de mon haut rang. Je la porte en certaines occasions, comme pour ma visite au docteur Fillmore, aujourd'hui. Pour être tout à fait franc, j'ai été assez déçu qu'il ne se soit pas incliné lorsque je suis entré dans son bureau. Pas le moindre petit signe de respect. Quel impudent ! Peut-être aurais-je dû le remettre à sa place ? Mais tout au contraire, très magnanime, j'ai décidé que non. Nous autres, ceux de noble naissance, nous sommes souvent contraints de tolérer les gens de basse extraction, les mal nés. Ils sont si nombreux et nous, si rares.

Le médecin voulait parler de ma relation avec mes parents. Il a insisté pour que je raconte certains incidents de mon enfance. J'ai refusé. Pourquoi s'attarder sur des sujets déplaisants ? Je suis de plus en plus las de cette inquisition. Je lui ai proposé de discuter de la vie au bord du Nil... Ou de César ou encore d'Antoine... Mais cet homme pourtant cultivé n'a guère paru intéressé.

Je suis sûr qu'il est jaloux. Il est évident qu'il rêve de savoir ce que je donne au lit. Je le vois dans ses yeux, bien qu'il n'ose pas du tout en parler. Eh bien, qu'il rêve ! Même les chiens ont le droit de rêver. Laissons-le imaginer qu'il pose ses reins sur ma couche de soie. Laissons-le imaginer dans tous ses détails salaces la gloire d'un tel accouplement et l'extase provoquée par mes caresses. Je lui accorde ce caprice, car c'est tout ce qu'il obtiendra jamais. Bien que de nature généreuse, mon indulgence a des limites, et si jamais il oubliait son humble position et avait l'audace, ne serait-ce que de poser un doigt sur l'une de mes boucles d'ébène, il le paierait très cher.

23 août

Aujourd'hui, avant ma visite, je me suis regardé dans la vitrine. Le bout du tuyau est toujours brillant. On dirait qu'ils ouvrent cette vitrine pour le polir tous les jours. Mais je sais qu'il n'en est rien.

Le seul moyen de l'ouvrir est de briser le verre. Et ce n'est pas facile. Il faut cogner vraiment dur, jamais je n'avais remarqué auparavant que la hache brillait autant que le bout du tuyau. Et qu'elle était tranchante. Une hache tranchante est un objet qui peut être très pratique.

Aujourd'hui, je me suis coupé la main. Je déteste la vue du sang. C'est dégoûtant. Quand je suis entré dans le bureau du Dr Fillmore, j'ai gardé mes mains derrière le dos. Fillmore a une vue d'aigle. J'ai essayé d'oublier le sang, j'ai essayé d'oublier ce qu'il y

avait dans mon dos. Je peux faire le vide dans mon esprit si j'essaie intensément.

Le Dr Fillmore voulait encore une fois parler de mes parents. Je savais qu'il en serait ainsi. Il en parle toujours. S'il ne la ferme pas...

S'il veut parler des parents de quelqu'un, il n'a qu'à parler des siens. Je parie que son vieux papa et sa vieille maman étaient aussi laids et détestables que lui. Je parie qu'ils lui ont fait plein de sales trucs quand il était petit. Je parie qu'il se souvient encore de tous les détails dégoûtants. Les affreux, affreux détails...

Lorsque j'ai montré mes mains à Fillmore, quand je les ai levées haut, ses yeux se sont écarquillés, et juste après, il a poussé un drôle de gargouillis.

J'ignore pourquoi le Dr Fillmore s'est transformé en loqueteux. Au bout d'un certain temps ses cheveux sont devenus gras, tout emmêlés et ses vêtements se sont couverts de taches. C'était écœurant. J'étais planté juste devant lui et il n'a pas cessé de me fixer, sans jamais sourciller, la bouche grande ouverte, comme s'il ne savait pas pourquoi je le regardais. J'ai remarqué aussi que son bureau était dans un état infect. Juste à ce moment-là, j'ai commencé à me sentir sale, comme si ces lieux déteignaient sur moi. Aussi ai-je tourné le dos à cette saleté rebutante et je suis repartie. Je suis retourné droit d'où je venais. Je ne me suis ni arrêté ni attardé. En fait, j'ai à peine adressé la parole au portier qui m'a pris par le bras lorsqu'il m'a vu traverser le vestibule. Il a insisté pour m'escorter jusqu'à l'ascenseur. Je n'ai pas desserré les lèvres lorsqu'il a retiré la hache de mes mains.

Je m'appelle Lizzie.

LE TRAFIGOTEUR

Don D'Ammassa

Rétrospectivement, Scott soupçonna que le traficotage des films avait commencé pendant le Festival Godzilla.

Le samedi, au Managansett, était toujours consacré à la science-fiction, de même que le vendredi était réservé aux films d'épouvante, le lundi aux mélodrames, et ainsi de suite. Le vieux Bradford était propriétaire de l'unique salle de cinéma de la ville et il n'avait pas les moyens de passer des films en première exclusivité, mais il compensait ce handicap par le nombre de films projetés. Chaque séance comprenait en effet deux longs métrages en semaine, et trois le week-end.

Le même souci d'économie se reflétait dans le personnel. Candy Carter vendait les billets d'un côté de sa cabine, des bonbons et du pop-corn, de l'autre. Scott ramassait les billets à l'entrée de la salle, faisant office d'ouvreur, puis escaladait l'étroit escalier menant à la cabine de projection. Le vendredi soir, seul jour où il y avait du monde, c'était la foire d'empoigne, mais en général, les spectateurs se réduisaient à moins de deux douzaines, des couples d'ados en majorité, si accaparés l'un par l'autre que Scott aurait pu passer trois heures de pellicule vierge sans qu'ils le remarquent. Si on lui avait demandé de l'initiative ou deux sous de jugeote, Scott n'aurait jamais tenu trois ans dans ce boulot. Il faisait fonctionner machinalement le projecteur et n'avait pas la moindre compréhension du mécanisme grâce auquel les images étaient transmises sur l'écran. De temps à autre, son patron grommelait au sujet de ses longs cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules, mais sans jamais insister. Peut-être parce que Scott se contentait de son misérable salaire...

Ce dernier avait depuis longtemps cessé de s'intéresser aux films qu'il projetait, les ayant déjà tous vus plusieurs fois. Il préférerait se perdre dans d'interminables rêveries au cours desquelles il distribuait des fortunes ou résolvait de graves crises politiques grâce aux qualités personnelles qu'il était le seul à posséder. Rarement, ses rêveries se teintaient d'érotisme. Le commerce charnel et la nudité mettaient Scott mal à l'aise sur et hors écran.

Voilà sans doute pourquoi il remarqua la fille qui avait une robe déchirée pendant la projection de *Godzilla contre le monstre des brumes*.

C'était, ce soir-là, le troisième des films de cette série, et Scott attendait la fin avec impatience pour pouvoir rembobiner la pellicule, vérifier que la salle était vide et tout boucler. Le monstre des brumes venait de s'envoler dans les airs lors de son ultime éclat de colère lorsque la caméra se déplaça sur une foule fuyant en quête d'un inefficace abri. Au premier plan de cette foule, une mince Japonaise s'écroula sur le sol, son corsage dévoilant une épaule. Tandis qu'elle s'efforçait de se relever, quelqu'un piétina l'ourlet de sa robe et la déchira jusqu'à la taille, révélant ainsi une seconde un morceau de cuisse blanche avant que la Japonaise ne fût engloutie par la foule aux abois.

Scott remarqua cette scène, car la moindre petite allusion sexuelle était anachronique dans les films japonais de monstres des années 70.

Une semaine ou deux plus tard, alors que la version originale de *King Kong* passait sur l'écran, Scott fut très surpris que le gorille géant mène une exploration aussi révélatrice des vêtements de Fay Wray. Un sein apparut à l'écran un quart de seconde. Scott se souvint vaguement d'avoir lu que plusieurs passages censurés de la version originale avaient été restaurés, si bien qu'il se contenta de secouer la tête en pouffant de rire.

Ce fut la scène d'amour torride entre Anne Francis et Leslie Nielsen dans *Planète interdite* qui finit par lui faire soupçonner que quelque chose allait de travers. La séance s'était ouverte avec le classique *La Chose d'un autre monde*. Margaret Sheridan lui avait bien semblé un peu trop légèrement vêtue pour l'Antarctique ; ses formes étaient plus opulentes que dans son souvenir, mais hormis ces détails, le film n'avait présenté aucune autre note incongrue. En revanche, lorsque Nielsen et Francis commencèrent à s'étreindre avec une passion manifeste, Scott comprit que quelque chose clochait.

Il se leva d'un bond de sa chaise et s'approcha de la petite

lucarne pour mieux voir l'écran scintillant en contrebas. Nielsen avait bel et bien une main sur un sein tandis que l'autre déboutonnait fiévreusement le corsage. L'ultime apparition ne fut empêchée que par l'arrivée prématurée du Dr Morbius, interprété par Walter Pidgeon.

Une fois la salle déserte, Scott contempla la bobine. Les spectateurs étaient demeurés sans réaction. Aurait-il imaginé toute la séquence ?

— Hé ! j'peux partir maintenant ?

Scott se retourna en sursaut ant. Candy était appuyée d'un air nonchalant contre l'embrasement de la porte.

— Ouais, je suppose. Tout est en ordre, en bas ?

Candy opina en ruminant avec énergie son chewing-gum.

— Je déposerai la caisse à la banque en rentrant chez moi... Ça va ? T'as un drôle d'air, dis-moi !

— Moi ? Ça va... À demain.

Scott se rendait compte qu'il avait l'air distrait, mais c'était plus fort que lui. L'esprit toujours ailleurs, il descendit l'escalier derrière Candy.

— Ouais, bien sûr. À demain, dit celle-ci.

Elle observa Scott une seconde, puis tourna les talons et partit.

Ce fut alors qu'il remarqua le gosse aux lunettes à grosse monture qui se tenait d'un côté du hall.

— Excusez-moi, m'sieur, fit le gamin en sortant de l'ombre.

Scott estima qu'il avait à peine dix ans.

— Y a un montage spécial dans *Planète interdite* ou quoi ? demanda-t-il.

Donc il n'avait pas imaginé la séquence ! Mais Scott ne voulait pas en parler avec ce même. Pas avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Aussi garda-t-il une expression neutre.

— Que veux-tu dire ? Tout m'a paru normal.

Le garçonnet eut l'air confus.

— Y a une séquence qui n'est pas dans la version originale. J'ai pensé que c'était une deuxième version, comme pour *King Kong*.

Scott haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, fiston. Moi, je me contente de projeter les films. Parfois on nous envoie de vieilles bobines qui ont été mal réparées... Allez, va-t'en, faut que je ferme.

Plus tard dans la nuit, tout au fond de son cerveau, Scott conçut l'idée que cette bizarre variante pouvait avoir de la valeur, mais il eut beau réfléchir, il ne trouva pas le moyen de profiter de cette situation. Il allait devoir renvoyer la bobine au distributeur demain matin. Même s'il avait disposé du matériel pour en tirer une copie, il ne trouvait pas la moindre solution pour utiliser sa découverte. L'idée qu'il allait louper une occasion formidable de gagner de l'argent, voire même beaucoup d'argent, le tracassait fort.

Le week-end suivant, Scott comprit qu'il avait mal évalué la situation.

Cette fois il s'agissait de trois longs métrages, à commencer par *La Guerre des mondes* avec Gene Barry. Scott ne regarda le film que vers la fin, puis approcha son siège de la lucarne pour mieux voir l'écran. Le deuxième film était *Silent Running*, l'un des rares qu'il aimait encore regarder, surtout à cause des robots intelligemment conçus. Il avait entendu dire, en effet, que des amputés avaient été engagés pour jouer les robots, debout sur leurs mains, le corps masqué par leurs étroites combinaisons, et il n'en finissait pas d'imaginer comment chaque prise de vues avait été construite.

Au bout de quelques minutes, Scott se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il savait avec une certitude absolue que Wolf, l'un des membres de l'équipage, n'était pas une belle rousse, grande et mince. Il en fut si interloqué qu'il ne remarqua pas que durant la scène de la bagarre entre Raquel Welch et Martine Beswick dans *un million d'années avant 7.-C.*, le soutien-gorge en peau de bête de la première tomba à terre.

Il attendit avec impatience que le dernier couple débraillé rajuste ses vêtements et quitte la salle, puis il descendit dans le hall et aida Candy à terminer son ménage. Celle-ci le regarda d'un air soupçonneux. Jamais, jusqu'à présent, Scott ne lui avait proposé de lui donner un coup de main, mais elle ne fit aucun commentaire.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la banque ? demanda-t-elle.

Il y avait eu deux attaques à main armée dans le centre de Managansett cette semaine-là et Candy avait exprimé des inquiétudes au sujet de sa propre sécurité.

— Désolé. (Scott fit non de la tête.) J'ai encore des choses à terminer.

Candy se mordit la lèvre.

— Mais je peux attendre. Je me sentirai plus rassuré si je ne suis pas seul dans la rue avec tout cet argent.

Scott émit un grognement d'impatience.

— Candy ! Il n'y a même pas cent dollars ! Pour l'amour du ciel !

— Mais les voleurs ne le savent pas, ça !

Scott se dandina d'un pied sur l'autre.

— Écoute, laisse-moi l'argent de la caisse. Je le déposerai moi-même, d'accord ?

Candy eut l'air dubitatif.

— Je ne sais pas. Normalement, c'est moi qui dois me charger de ça.

— Dans ce cas, fais-le et arrête de geindre ! explosa Scott. Je ne suis pas payé pour te servir de garde du corps ni de nounou.

Candy fit les yeux ronds ; sa bouche s'ouvrit comme pour répondre gentiment, mais, soudain la colère tordit ses traits. Elle saisit le sac de dépôt, pivota sur ses talons et sortit en tempête du cinéma.

Scott remonta soigneusement la bobine sur le projecteur et le remit en marche, convaincu que sa fortune était d'ores et déjà assurée. Le générique défila, puis l'histoire commença.

Wolf était de nouveau le jeune acteur, Cliff Potts.

Ce soir-là, allongé dans son lit, Scott envisagea diverses explications : quelqu'un avait échangé les deux copies pendant qu'il se disputait avec Candy dans le hall. Guère probable. Il était devenu fou et avait eu des hallucinations. Impossible, puisque le gosse avait observé la même chose que lui dans *Planète interdite*. Pour finir, deux autres hypothèses seulement lui vinrent à l'esprit : les images avaient été modifiées avant qu'elles n'atteignent l'écran, mais comment ? Ou encore il existait un procédé permettant de provoquer la même hallucination chez plusieurs personnes. Mais lequel ? Il n'en avait pas la moindre idée. Peut-être qu'un brillant, mais solitaire inventeur l'avait mis au point et était venu l'expérimenter en catimini. Managansett, Rhode Island, était très isolé sur le plan intellectuel, si

ce n'est géographiquement. Toute la ville avait une décennie ou plus de retard par rapport au restant de la terre.

Mais pour parvenir à tirer profit de cette situation, il devait auparavant identifier la source des altérations. Le lendemain était la soirée consacré aux comédies : *Arsenic et vieilles dentelles*, plus *Le Forum en jolie*. Scott connaissait par cœur ces deux films et saurait donc repérer la moindre modification. Il fallait à tout prix qu'il trouve le moyen de remonter à leurs causes. Il passa le restant de la nuit à mettre au point une stratégie.

La soirée de dimanche fut une déception. Il ne se produisit rien, de même que la semaine suivante. Scott était sur le point de tout imputer à la fatigue et au stress lorsqu'il arriva au cinéma, le samedi soir.

The Blob se déroula sans incident. Après ce classique on projetait *Beware the Blob*, l'un des très rares films que Scott n'avait encore jamais vus. Voilà pourquoi les quelques subtiles divergences par rapport à la bonne version passèrent inaperçues à ses yeux : la robe extrêmement révélatrice que Carol Lynley arbora durant la séquence de la party ainsi que la dissolution de celle de Cindy William au moment de sa mort.

En revanche, le troisième long métrage était l'un des favoris de Scott.

À l'origine, Bradford avait commandé *The Stuff*, un film du même genre que les *Blob*, mais par erreur, le distributeur avait envoyé *Rencontres du troisième type* que Scott estimait excellent.

Sa joie vira à l'excitation lorsque Richard Dreyfuss et Teri Garr eurent une dispute hystérique dans leur salle de bains. Frustré et même effrayé, Dreyfuss/Roy frappa sa femme. Garr/Ronnie tomba, interloquée, contre le mur, puis se défendit comme une lionne. Son mari hors de lui lui arracha son peignoir et la viola quasiment. Ils étaient tous deux nus lorsque leurs enfants arrivèrent pour connaître l'origine du raffut.

Scott descendit à toute allure dans le hall juste avant la fin du film pour observer discrètement les clients qui sortaient. Ils avaient tous l'air normaux. Scott fut déçu. Il y avait quelques jeunes amoureux qui venaient souvent pour se bécoter au dernier rang, deux jeunes gens arrivés séparément, deux hommes âgés, une femme distraite qui ne cessait de parler toute seule pendant les projections et enfin, le gosse aux lunettes.

En s'efforçant de prendre un air naturel, Scott traversa le hall pour intercepter ce même.

— Alors, ça t'a plu aujourd'hui ?

Le gosse le lorgna d'un air suspicieux.

— Je ne sais pas où vous avez déniché ces copies, monsieur, mais si maman découvre ce que vous passez ici, elle ne me laissera plus jamais revenir.

— Dans ce cas, ne lui dis rien, d'accord ?

Une fois que la salle fut vide, Candy referma la porte à clef de l'intérieur. Elle n'avait pas pardonné à Scott sa mauvaise humeur de l'autre jour.

Scott repassa la copie avant de quitter le cinéma. Ce fut la version normale.

Donc, le procédé utilisé était minime, quasiment impossible à détecter. Pourtant, même s'il s'agissait d'un gaz hallucinogène, il fallait bien le mettre dans un récipient. Peut-être parviendrait-il au moins à repérer celui qui apportait ce gaz ?

Scott se mit à regarder encore plus attentivement tous les films qu'il projetait, mais comme il l'avait supposé, rien ne se produisit pendant plusieurs soirs. Il en avait conclu que le coupable ne venait que pour les séances du samedi soir, réservées à la science-fiction.

Le samedi suivant, Scott tenait un stylo et un calepin à la main. Il connaissait peu d'habitues par leur nom, mais il les avait vus assez souvent pour savoir les distinguer par leurs traits particuliers. Il inscrivit ainsi vingt points de repère sur son calepin avant d'éteindre les lumières.

L'Étrange Créature du lac noir se déroula sans incident ; en revanche, *Barbarella* subit des transformations radicales.

Dès les premières secondes de la séquence où Jane Fonda est informée de sa mission, alors qu'elle est en tenue d'Ève, Scott comprit que quelque chose se tramait. Il n'arrivait pas à se souvenir à quel point la bonne version était explicite, mais le fait est que cette scène, elle, était d'une impudicité totale. À en juger par les murmures qui coururent dans la salle, le sexe affiché directement sur l'écran avait même attiré l'attention des spectateurs du dernier rang. Et ce ne fut pas tout. La scène de la machine, et cette fois, une évidente machine à plaisir, fut si érotique qu'elle arracha un cri d'indignation chez un spectateur sous le choc.

À la fin de la séance, le gosse aux lunettes jeta un étrange regard à Scott, mais fila sans lui adresser la parole.

Les semaines suivantes entraînèrent un pénible processus d'élimination. Scott avait décidé de rayer de sa première liste tous ceux qui étaient absents pendant un incident. Le viol de Mary Steenburgen par David Warner dans *c'était demain* élimina sept suspects le week-end suivant, mais il fallut deux autres séances pour en supprimer cinq de plus, et il demeurait encore onze personnes en lice. L'afflux de nouveaux spectateurs, en majorité des lycéens appâtés par les rumeurs de films classés X, compliqua l'enquête. La proie de Scott avait dû également flairer le danger, car pendant presque un mois aucune modification ne se produisit. Cet intermède réduisit le nombre des spectateurs à son chiffre habituel.

Scott était à deux doigts d'abandonner lorsque les changements réapparurent. De plus en plus osés, et toujours et uniquement sexuels. Mais à présent, c'était une sexualité souvent dénaturée, voire violente. Ainsi, Nova, la muette, fut soumise à une sorte de stimulation électrique douloureuse dans *La Planète des singes* et les Morlocks ligotèrent Weena sur un feu de bois pendant une séquence prolongée, dans *La Machine à explorer le temps*.

Pendant trois semaines d'affilée, Scott fut incapable d'éliminer un seul de ses candidats. Sa liste se réduisait alors à deux ados, la femme qui parlait toute seule, l'homme âgé qui piquait souvent un roupillon, le jeune homme de vingt-cinq ans environ qui souffrait de la plus grave acné que Scott ait jamais vue, plus le type d'âge mûr obèse dont Scott avait fait sans raison précise son coupable le plus probable. Le gosse aux lunettes cessa de venir après que Diane fut brutalement violée dans *Centre Terre septième continent*.

Le dernier samedi de novembre, Scott eut de la chance.

D'abord, il grêlait et le temps menaçait d'empirer. Candy ne cessait de jeter des regards inquiets vers la rue, bien qu'elle ne demeurât qu'à six pâtés de maisons du cinéma. Sept personnes seulement avaient acheté des billets et deux d'entre elles faisaient partie de celles que Scott avait déjà rayées de sa liste. Il y avait également un couple d'âge mûr qu'il n'avait jamais vu. Il restait donc Face d'Acné, l'obèse et l'un des deux ados, celui qui choisissait toujours lui-même sa place.

Le premier long métrage était *La Nuit de la comète*. Pendant un long moment, Scott craignit qu'il n'y ait aucun changement de scénario et que cette nuit fût une nouvelle fois infructueuse. Mais lorsque ces cinglés de types dénudèrent et fouettèrent les fesses des

deux sœurs avant de les ligoter, Scott comprit que son gibier se trouvait dans la salle.

Toutefois il demeurerait trois suspects.

Mais l'obèse se leva et remonta l'allée jusqu'à la porte tout en refermant son manteau. Scott s'empressa de descendre pour vérifier que cet individu quittait bel et bien le cinéma. Ils restaient donc deux suspects, Face d'Acné et le tranquille ado.

Le deuxième long métrage fut *Longueur d'onde*, un scénario au profil assez bas : un jeune couple tombe par hasard sur une base militaire secrète dans laquelle trois extraterrestres sont emprisonnés. Scott regarda attentivement le film, en proie à un malaise croissant. Si rien n'était modifié dans ce film, cela impliquait-il que l'obèse était son gibier ? La brève scène de nu au début du film se déroula sans changement, et Scott se cala, songeur, contre son dossier, cherchant le meilleur mode d'approche de ce type.

L'histoire continua de se dérouler, mais l'esprit de Scott était ailleurs. Robert Carradine et Cherie Currie fuyaient à travers les tunnels pour finalement être capturés. Scott était si préoccupé qu'il ne remarqua pas que la fille perdit son sweat au cours de la bagarre avec le garde et il fallut la brutalité des coups administrés après sa capture pour l'arracher en sursaut à sa rêverie.

Scott redescendit dans le hall avant le dernier plan. Peut-être que quelque chose dans le comportement de ses deux derniers suspects allait faire pencher le plateau de la balance. Face d'Acné s'éloigna, les yeux baissés, mains au fond des poches et il ne jeta pas un seul regard dans la direction de Scott.

L'ado tranquille ne sortit pas de la salle. Scott la passa au peigne fin, mais pas la moindre trace du jeune. Sa perplexité avait dû transpirer sur son visage, car Candy lui demanda si quelque chose allait de travers.

— L'un des spectateurs n'est pas sorti, expliqua-t-il. Ce petit jeune timide qui est tout le temps là. Peut-être que je devrais refaire le tour de la salle.

— Ne t'inquiète pas. (Candy poussa un soupir.) Il est sorti tout de suite après la fin du premier film. Je l'ai entendu appeler un taxi.

Tout semblait être pris dans les glaces.

— Tu en es sûre ? Il est parti avant le début du deuxième film ?

— Ouais, à peu près, répondit Candy en haussant les épaules. L'obèse qui vient souvent est son voisin, je crois. Mais quelle importance ?

Scott ne répondit pas à cette question pour la bonne raison qu'il ne l'avait pas entendue. Candy tourna les talons en hochant la tête.

Le samedi suivant, Scott attendait Face d'Acné, ayant au cours de la nuit décidé de la stratégie à suivre.

— Je sais ce que tu fabriques, susurra-t-il comme celui-ci achetait son billet.

Face d'Acné fixa Scott d'un air étonné, puis détourna les yeux.

— Je ne...

Sa phrase resta en suspens.

— Attends-moi dehors, une demi-heure après la fin de la séance. (Et d'un ton plus impératif, Scott ajouta :) Je ne le raconterai à personne si tu fais ce que je te dis.

Il n'obtint pas de réponse, mais la rapide expression de culpabilité qui voila les pustules de Face d'Acné fut aussi valable qu'une confession.

Et il n'y eut pas de modifications au cours de la soirée.

Scott sortit du cinéma.

— Je m'appelle Scott.

Il tendit sa main gantée. La silhouette tassée qui se tenait dans l'ombre ne bougea pas.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Chuck. Chuck Scusset.

— Ravi de te connaître, Chuck. Dis-moi, ça gèle dehors. Si on allait dans un endroit tranquille et bien au chaud pour parler de tout ça ?

Et ce fut ainsi qu'ils se retrouvèrent dans l'appartement en pagaille de Chuck Scusset, situé à moins de six pâtés de maisons du cinéma.

Scott qui pourtant n'était guère pointilleux sur l'ordre et la propreté fut carrément effrayé. Chuck demeurait dans une espèce de

réduit au deuxième étage de l'un des immeubles les plus miteux de Managansett. À part le lit, le mobilier se limitait à une seule chaise pliante et à une table de jeu. Les vêtements de Chuck étaient jetés en vrac dans deux valises cabossées et dans une demi-douzaine de cageots récupérés au marché. Chuck s'était emparé de la chaise, si bien que Scott se retrouva contraint de s'asseoir sur le lit, le seul endroit non encombré de la petite pièce.

Il sautait aux yeux que Chuck était un fan de S.-F. Il y avait des piles de livres de poche et de magazines tous consacrés à la S.-F. le long des quatre murs. Un modèle réduit du vaisseau spatial *Enterprise* se trouvait dans un angle, entouré de figurines de monstres, d'extraterrestres et d'humains en tenue de spationautes. Aucun autre signe de présence humaine dans ce cagibi, hormis çà et là un papier de bonbon ou un sac vide de chips.

— Alors, comment fais-tu ? demanda Scott.

— Je ne fais rien, répondit Chuck d'un ton renfrogné.

— Sans blague ? Les films changent tout seuls et tu m'as laissé monter chez toi uniquement parce que tu es un chic type ?

Pas de réponse.

Scott se pencha en avant, les mains appuyées sur les genoux.

— Écoute, Chuck, tu bousilles du matos avec copyright. Tu risques d'avoir de sacrés ennuis !

— Mais je n'abîme rien !

Scott redressa le buste en poussant un soupir de satisfaction.

— Ah ! mais tu changes les scénarios, non ?

Pendant quelques petites secondes, on put croire que Chuck allait de nouveau se réfugier dans la dénégation, mais finalement, il acquiesça.

— Parfait ! Nous pouvons conclure un marché tous les deux, si tu veux. (Scott n'attendit pas la réponse.) Montre-moi avec quoi tu fais ça.

Chuck détourna les yeux et se perdit dans la contemplation d'une tache sur le mur, en face de lui.

— Impossible.

Scott poussa un grognement d'impatience.

— Chuck, arrête tes conneries. Tu viens d'admettre que tu le fais, maintenant montre-moi avec quoi, bon sang !

La tête de Chuck se tourna brusquement vers Scott et ses lèvres prirent un pli ferme.

— Impossible ! Je le fais... euh... avec ma tête. J'imagine l'histoire telle que j'aimerais qu'elle soit, et elle change.

Cette explication ne correspondait pas du tout à ce qu'avait escompté Scott et il n'était pas certain qu'elle lui plût.

— Tu veux dire que tu n'utilises pas de machine ni rien de la sorte ? Juste un truc que toi, tu peux faire et personne d'autre ?

Chuck opina.

Des visions de fortune perdue traversèrent à toute allure le cerveau de Scott. Mais peut-être que tout n'était pas fichu. Il pouvait toujours organiser des projections privées, ramasser des centaines, voire des milliers de dollars pour le simple privilège de regarder une version altérée d'un film ou d'un autre. Peut-être que Chuck serait capable de remplacer Clark Gable par Cary Grant dans *autant en emporte le vent* ? Mais dans ce cas, les producteurs n'allaient-ils pas le poursuivre en justice ?

— Écoute, Chuck, toi et moi, on peut se faire un sacré paquet de blé.

— Que veux-tu dire ?

Scott donna un résumé succinct de ses projets sans s'attarder sur les détails. D'une part, il ne voulait pas que Chuck se rende compte à quel point son plan était nébuleux et il souhaitait lui donner l'impression que des connaissances mystérieuses étaient nécessaires en la matière. Et surtout il ne voulait pas que Chuck comprenne qu'il n'avait pas besoin de lui pour se lancer dans cette entreprise.

— Jusqu'à quel point peux-tu modifier un film ? Peux-tu en fabriquer un à partir de rien ?

Chuck fit signe que non et sourit presque. Enfin, ce type se détendait un peu. Toutefois ses épaules et sa nuque restaient tendues, comme s'il avait été sur le qui-vive.

— Non, je ne peux changer les choses qu'au fur et à mesure de leur déroulement. Si j'interviens beaucoup dans le scénario, j'en perds le contrôle. Comme s'il y avait trop d'images à la fois pour en garder le fil.

Scott opina.

— Dommage, mais cela ne m'étonne pas. Voilà pourquoi tu ne modifies que certains films, hein.

— Sans doute.

Chuck redevint brusquement taciturne.

Attention ! se dit Scott. Ce type change d'humeur comme une girouette.

— Et tout ce sexe, comment apparaît-il ? C'est ce qui t'a trahi, tu sais ?

Chuck détourna les yeux. Il se tordit les mains sans desserrer les lèvres.

— Allez, toi et moi, on va devenir des potes. Inutile de garder des secrets. Si nous voulons devenir riches, il faut que je sache comment ça fonctionne, comment tu t'y prends, et jusqu'où tu peux aller.

Les yeux toujours fixés sur le mur, Chuck secoua la tête.

Exaspéré, Scott claqua le plat de ses mains sur ses cuisses.

— Écoute-moi, Chuck, j'essaie d'être sympa dans cette affaire. Mais n'oublie pas que je sais que c'est toi. Et rien ne m'empêche de parler.

Chuck demeura toujours muet, mais il se mit à se trémousser sur sa chaise et à agiter la tête avec nervosité.

Scott estima qu'il avait été clair et ferme, et décida de pousser un peu plus loin avant que Chuck n'ait le temps de réfléchir.

— Ça te plairait si j'allais raconter à tout le monde que tu es un pervers sexuel, dis-moi ? Ça te plairait vraiment ?

La tête de Chuck pivota brusquement. Yeux écarquillés, mains crispées au point d'avoir les jointures blanches, Chuck actionna ses lèvres :

— Je n'ai fait de mal à personne ! C'était juste pour faire semblant.

— Ah ! ouais ! Le sexe juste pour faire semblant. Et du sexe sacrément brutal. Viol, coups, tortures, hein, Chuck ? Et c'est de cette façon que tu prends ton pied ?

La tête de Chuck se dévissait dans tous les sens, comme s'il avait cherché une issue de secours. Convaincu d'avoir coincé sa victime, Scott s'allongea sur le lit.

— Mais pas de problème, Chuck. Je n'irai raconter à personne que tu es un cinglé dont l'unique valeur pour les autres, comme pour lui-même, d'ailleurs, est d'avoir dans sa tête un truc qui lui permet de modifier l'apparition des images sur un écran. Tant que tu joueras le jeu, ton secret sera bien gardé.

— Non ! plus personne ne dira ça ! jamais !

Le ton employé par Chuck fut si singulier que Scott n'enregistra pas tout de suite le sens de ces paroles. Il releva le buste et s'aperçut que Chuck avait changé de position. À présent, penché en avant, il brandissait les poings, et ses yeux, cette fois, se fichèrent durement sur lui.

— Je vais te faire exactement la même chose qu'à mon vieux ! déclara Chuck avec un subtil sourire hors de propos.

Scott sentit d'abord un changement dans sa poitrine, une drôle de sensation de picotement qui se mua en une brève douleur très aiguë. Il crut un instant avoir une crise cardiaque et inconsciemment regarda son corps. Lentement, mais nettement, son buste enflait, prenant une forme reconnaissable, bien qu'un peu exagérée. Les boutons de sa chemise sautèrent, le tissu se plissa, révélant non pas sa poitrine un peu velue, mais des seins de femme très gros et laiteux.

Quand il sentit un picotement entre ses jambes, Scott fut saisi d'une panique sans nom. Il tenta de se lever du lit, mais découvrit que les couvertures s'étaient entortillées autour de ses chevilles et de ses poignets, le clouant sur place. Chuck Scusset se leva, un franc sourire aux lèvres, les yeux brillants d'un éclat surnaturel. Les picotements s'intensifièrent. Et Scott sentit les muscles de ses cuisses et de ses mollets prendre un nouveau contour. Au niveau de ses reins, il éprouvait une insolite pression, comme si son pelvis se muait en une forme différente et que ses fesses s'élargissaient.

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu fous ?

Ses paroles qu'il avait voulues impérieuses semblèrent désespérées, même à ses propres oreilles. Et le ton n'était pas tout à fait normal. Beaucoup plus aigu et plus doux qu'il ne le souhaitait.

— Tu as de beaux cheveux, fit Chuck d'une voix câline, debout près du lit. Je n'ai pas eu besoin de les modifier.

Les liens qui retenaient Scott le forcèrent à se rallonger sur le lit. Ils se rétractèrent et le maintinrent fermement ligoté.

À présent, Chuck tenait une lame dans une main et de l'autre, il déboucla sans hâte le ceinturon de Scott.

— Ce n'est pas seulement les films que je peux modifier, vois-tu. C'est simplement plus facile.

Scott était pétrifié par le choc. Son pantalon qui glissa le long de ses jambes révéla des choses qu'il n'était pas du tout habitué à voir. Le couteau scintilla devant ses yeux.

— Mais c'est beaucoup plus rigolo, souffla Chuck.

Et il abaissa son couteau. Ce fut le premier coup.

COMME C'EST CHOUETTE DE TROUVER UN DUR

R. Patrick Gates

Elle mouillait. Une fois de plus.

Mais bon sang, pourquoi je me suis assis à côté de la fenêtre ?

La réponse était claire comme de Peau de roche. Juste devant cette fenêtre, une équipe d'ouvriers, torse nu, démolissait la chaussée. Plusieurs n'étaient pas mal, mais l'un d'entre eux était beau à mourir.

Elle croisa les jambes. Le serveur apporta les plats.

— Le médecin de l'hôpital dit que je souffre d'une fatigue chronique. C'est une maladie de gens branchés, tu sais. Shelly, l'infirmière en chef de mon étage, prétend, elle, qu'il cherche à me draguer... en fait, je n'en sais rien.

Darlène cessa de parler le temps de retirer avec les dents de sa fourchette les oignons de la salade qu'elle avait choisie.

— Jeff, poursuivit-elle – c'est le médecin –, appelle ça « la maladie des *yuppies* ». Une autre infirmière prétend que c'est contagieux et que j'ai dû la choper, mais lorsque j'en ai parlé à Jeff, il m'a répondu que c'était une blague. Pourtant, si ça s'attrape, je parie que c'est ce taré de Roger qui me l'a refilée. Tu comprends, Lisa, il a beau rouler en Ferrari et avoir un superbe appart dans Martha » s Vineyard, il est sacrément bizarroïde, ce mec.

Darlène continua à papoter, mais Lisa ne l'écoutait plus. Elle avait déjà entendu une centaine de fois tout ce que son amie racontait. Celui qui était beau à mourir actionnait un marteau piqueur et ses muscles ondoyaient magnifiquement.

— La dernière fois que tu as couché avec un type, c'était quand ? demanda Lisa sans quitter des yeux les muscles qui dansaient la gigue. Je veux dire, en faisant vraiment l'amour, jusqu'à ce que ton cerveau explose et que tu tombes dans les pommes ?

Darlène, interrompue dans son énumération des avantages de Martha » s Vineyard, regarda Lisa d'un air interloqué. Elle piqua un fard, mais une ombre de sourire étira la commissure de ses lèvres.

— Lisa ! Comment tu parles ? On croirait un mec !

C'était vrai. Lisa le savait. Elle avait toujours parlé comme les mecs. C'était l'un de ses problèmes.

Le marteau piqueur s'arrêta. Le beau type avait remarqué qu'elle bavait pour lui. Et maintenant, il la matait. Ce fut plus fort qu'elle, Lisa passa la pointe de sa langue sur ses lèvres. Il sourit.

— J'ai... j'ai... tu sais... connu l'amour fou, une seule fois, souffla Darlène d'une voix timide. C'était la nuit de ma promo en dernière année de fac dans un lit à vibrations à la Dew Drop Inn. Nous étions toute une bande à avoir loué une suite de chambres pour une partie...

Se rendant compte que Lisa ne l'écoutait pas, Darlène se tut abruptement.

Elle suivit le regard de son amie qui était toujours tourné vers la fenêtre. Elle découvrit un ouvrier ayant belle allure, la main plaquée sur son sexe, hanches en avant, et qui appelait Lisa du doigt. « Tu le veux ? » lut Darlène sur les lèvres du type.

Elle hoqueta sous le choc, puis sursauta lorsqu'elle vit Lisa qui répondait par un sourire aux avances de ce type.

— Mais enfin ! s'exclama Darlène, le rouge de la honte aux joues. Mon Dieu ! Tu es incroyable ! C'est comme ça que les femmes se font violer, figure-toi.

Lisa jeta un regard amusé à son amie, puis lorgna de nouveau l'ouvrier. Celui-ci ramassait son blouson et sa gamelle tout en continuant à la reluquer d'un air aguicheur.

— Dar, je suis navré ! fit Lisa. Je dois y aller.

Darlène resta bouche bée, comme son amie partait avec l'ouvrier.

Pour Lisa, le week-end se perdait dans la brume.

Ce mec s'appelait Rod et il passait ses week-ends à se défoncer à la coke. Il était même en bonne voie pour en faire une habitude à plein temps. Lisa s'en fichait. Elle avait déjà goûté aux extases sexuelles de la coke et avait même plongé là-dedans pendant un certain temps. Si elle n'avait pas eu sa cloison nasale déviée qui la faisait parler du nez et l'empêchait de renifler à fond et de décoller, elle serait facilement devenue accro. Elle était déjà pas mal atteinte, mais nympho plus toxico, cela aurait été carrément se vautrer dans la lie. Si elle avait suivi cette voie, elle en aurait été réduite à tapiner pour assurer ces deux habitudes.

À peine furent-ils arrivés dans l'appartement de Rod que celui-ci sortit un sachet de poudre. Elle sniffa quelques lignes et, déjà bien lancée, se sentit partir. Lorsque Rod appliqua un peu de cette poudre venant d'une jungle de l'Amérique du Sud sur ses tétons à l'aide d'une plume, elle perdit conscience.

Ensuite, elle ne gardait que des lambeaux de souvenirs : Rod préparant ligne sur ligne, puis lui faisant l'amour pendant des heures et des heures ; un amour sauvage et sportif ; Rod vidant sur elle la bouteille de Jack Daniel et buvant à même son corps ; il y avait eu aussi des allées et venues de gens. (Avait-elle baisé avec plusieurs de ses copains ? Hé ! les gars, *vissez-moi ça* ! Cette poule est une nympho !) Peut-être... Mais elle gardait surtout le souvenir effiloché d'une éruption volcanique et interminable de plaisir sexuel qui l'avait emportée dans le gouffre d'une inconscience orgastique.

Quand elle s'était réveillée au milieu de la nuit du samedi, tout son corps était endolori et elle avait l'impression qu'une armée entière avait piétiné toute sa bouche. Rod dormait à son côté, le bord des narines couvert de croûtes laissées par son dernier sniff.

Lisa contempla son corps nu, baigné par la lumière de la lune qui filtrait par la fenêtre et elle sentit un désir brûlant renaître au fond de son ventre. Jamais elle n'avait pris autant son pied que lors de ces dernières quarante-huit heures. Elle avait frisé le plus intense orgasme qu'elle se savait capable d'atteindre. Seulement il avait fallu pour cela la coke, l'alcool et la partouze. Et pourtant elle n'était pas encore satisfaite. Il manquait un petit quelque chose.

Lisa joua avec le corps de Rod tout en désespérant. Jamais elle n'obtiendrait ce dont elle avait besoin ! Jamais elle ne connaîtrait l'extase parfaite et l'accomplissement total ! Aucun homme vivant ne saurait la combler. Lisa avait trente-deux ans et était en quête de l'orgasme suprême depuis l'année de ses dix ans où elle avait perdu sa

virginité sur une selle de vélo lors d'une longue promenade. Ce jour-là, elle avait également découvert sa faim insatiable.

Depuis cette époque, elle avait subi toutes les humiliations sexuelles les plus bizarres, à commencer par son transport à l'hôpital à l'âge de quinze ans pour se faire retirer de la matrice un morceau de brochette jusqu'à ce match de Thanksgiving, lors de sa dernière année de lycée, où elle s'était laissé enfiler par toute l'équipe de foot. Deux décennies d'aventurisme sexuel pour en arriver à friser l'extase absolue lors de ce pitoyable week-end avec la Rod and Co. Si jamais elle ne crevait pas du sida, elle crèverait à coup sûr d'ennui.

Dans son sommeil, Rod frissonna sous ses caresses. Il poussa un profond gémissement et sa respiration devint plus légère. Lisa sentit le feu dans son ventre se répandre dans tout son corps. En poussant un gloussement qui tenait plus du cri de rage que de plaisir, elle glissa le long du corps de Rod, éveillant son désir avec sa langue et ses lèvres.

Rod gémit, comme en écho à sa propre souffrance. Elle accéléra le rythme de ses caresses, le menant au bord de l'explosion, et ralentit alors. Rod dormait toujours, mais à présent, sa queue était toute gonflée.

Poussant un petit cri de désespérance à cause de la futilité de cette gymnastique, Lisa le chevaucha dans le clair de lune, le fit entrer en elle. Elle chercha à aspirer son corps tout entier dans sa grotte comme si c'était l'unique moyen d'être enfin repue.

La respiration de Rod devint hachée. Il commença à remuer sous elle. De petits orgasmes de rien du tout et trop rapides se déclenchèrent chez Lisa et elle poussa un soupir de frustration.

La fatigue rendait la respiration de Rod sifflante ; des convulsions le secouaient. Juste quand elle crut qu'il allait décharger, il se mit à émettre d'insolites gargouillis et la travailla avec une vigueur accrue. Ces coups de reins éveillaient ce qui – elle le savait – serait un véritable orgasme fulgurant.

— Oui ! oui ! cria-t-elle. S'il te plaît, ne viens pas tout de suite !

Les mains de Rod se refermèrent sur ses bras et il se mit à la secouer. La première vague d'orgasmes emporta Lisa, électrifiant ses hanches et portant ses mouvements de croupe vers une frénésie ressemblant à celle d'un piston. Rod lâcha ses bras et saisit ses seins. Il s'y cramponna faiblement comme la seconde vague la foudroyait. Le

ventre de Lisa tremblotait comme celui d'une danseuse égyptienne.

— Continue ! hurla-t-elle, comme les mains de Rod s'effondraient sur le matelas... Il a fini ! se lamenta-t-elle.

Mais il l'empala une fois, deux fois et à la troisième, il s'enfonça si loin en elle que la quatrième et la cinquième vague d'orgasmes déferlèrent simultanément.

Rod ne bougeait plus. Lisa accéléra son rythme pour qu'il ne débande pas.

Juste encore un petit peu ! supplia-t-elle en silence. Bon Dieu, jamais je n'y arriverai. Il va devenir mou. Je vais encore une fois passer à côté. Encore une fois !

Mais l'inattendu se produisit : Rod ne devint pas mou. Au contraire, sa queue durcissait ! On eût dit qu'elle enflait de plus en plus. Lisa rugit comme une tigresse électrisée.

Des orgasmes à cent à l'heure se succédèrent en une réaction en chaîne, la bombardant sans cesse en l'espace de vingt minutes. Après cette explosion, ils chavirèrent ensemble dans un unique et gigantesque orgasme qui semblait pouvoir durer l'éternité.

Lorsque Lisa se réveilla de nouveau, il faisait toujours nuit, mais de quelle nuit s'agissait-il, elle ne le savait plus. Elle gisait sur le plancher, au pied du lit, les cuisses collées l'une à l'autre ; une bosse de la taille d'une balle de golf avait poussé sur sa nuque.

Je suis tombé du lit, songea-t-elle en gloussant de rire.

Malgré son corps meurtri et les élancements de douleur qui lui martelaient le crâne, elle se sentait dans une forme éblouissante.

— C'est arrivé ! murmura-t-elle à l'adresse du plafond plongé dans l'obscurité. J'y suis arrivé !!!

Ses démangeaisons étaient calmées, sa soif brûlante étanchée. Pour combien de temps ? Elle l'ignorait et, pour l'instant, s'en moquait. C'était la première fois que depuis cette maudite balade en vélo, elle était totalement repue.

C'était beau ! Ah Dieu, que c'était beau !

Lisa se mit à genoux. Dans cette position, ses yeux arrivaient juste à hauteur du lit. Elle regarda, cligna des yeux, regarda encore et poussa un hoquet de surprise : Rod endormi était encore en érection !

Mieux ! Sa queue qui était déjà d'un respectable gabarit avait gonflé et semblait plus longue. Le souvenir de leur baise foudroyante lui arracha un sourire, puis un gloussement hystérique de joie tomba en cascade de sa bouche ouverte. Riant à en perdre le souffle, elle grimpa sur Rod pour une nouvelle chevauchée et fut aussitôt consumée par un nouvel orgasme infini et incandescent.

Quand Lisa se réveilla pour la troisième fois, il faisait jour. Elle mourait de soif, allongée là, à l'envers, le nez à quelques centimètres des testicules de Rod. Ils étaient tout ratatinés et bleus, mais son organe demeurait dur et affamé, bien que violacé. Et planté au sommet du gland, il y avait quelque chose. Lisa cligna des yeux pour ajuster sa vision. Ce quelque chose se mit à bouger.

C'était un cafard. L'espace d'une seconde, elle vit l'insecte comme à travers une loupe : sa carapace brun clair, ses antennes frétilantes, les pattes accrochées à la chair violacée, sa bouche mordillant le gland turgescent.

Lisa poussa un long, long hurlement digne d'un film d'horreur – le genre même de hurlements qu'elle avait toujours écoutés avec mépris lorsque c'étaient les minettes en détresse dans les films de série B qui les poussaient – et elle sortit en courant de la chambre. À peine arrivée dans la salle de bains, elle vomit de la bile. Dix minutes plus tard, après s'être rafraîchi les esprits sous une douche froide, elle retourna dans la chambre sur la pointe des pieds.

Le cafard avait disparu, mais le sexe grignoté de Rod était toujours dressé. Il avait une teinte affreuse, comme presque tout son corps. Sa peau avait viré au rouge grisâtre, fonçant carrément au noir et au bleu autour du cou, sous les aisselles, aux chevilles, et, comme elle l'avait déjà remarqué, sur ses parties.

Le visage de Rod était pire encore. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Sa peau était bleu-gris, les lèvres blanches et entrouvertes comme en attente d'un baiser. Ses vomissures avaient séché dans sa bouche et ses narines.

Lisa se rendit dans la cuisine pour se préparer un café et tenter de se calmer. Il fallait à tout prix qu'elle parvienne à réfléchir à la situation, sinon elle risquait de se retrouver dans un sacré pétrin. Mais une question la turlupinait plus encore que sa responsabilité pour la mort de Rod : cette érection post mortem était-elle un phénomène fréquent ou un cas exceptionnel ? Somme toute, elle avait enfin découvert une méthode pour atteindre l'orgasme absolu, et elle devait à tout prix savoir si ce n'était qu'un simple hasard. Certes, elle regrettait que Rod ait cassé sa pipe, mais d'un autre côté, elle

connaissait à peine ce type. Si elle n'avait guère de qualités, elle était au moins réaliste. Et quant à sa conscience morale, elle était morte depuis le jour de la partouze dans le vestiaire des footballeurs.

Lisa but son café, puis appela Darlène à l'hôpital.

— Salut, Dar ! c'est Lee ! fit-elle d'une voix la plus décontractée possible.

— Je suis débordé, répondit Darlène d'un ton glacial.

— Écoute, Dar, excuse-moi pour le déjeuner de l'autre jour.

— L'autre jour ? Tu veux dire la semaine dernière, non ?

— Euh... oui, répondit Lisa en hésitant. (Bon sang, j'ai baisé un macchabée pendant combien de temps ?) Oui, la semaine dernière. Je suis navré, sincèrement.

— Hum... ! Et c'est pour me dire ça que tu as attendu une semaine avant de m'appeler ?

— Allez, Dar chérie. Je suis désolé... Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

— Ma foi, tu ferais mieux de t'adresser à un médecin. Il y en a justement un ici qui a une grande bite. Tu n'as qu'à te ridiculiser avec lui.

Il y eut un coup sourd.

— Darlène ?

— J'ai une grande quoi ? entendit Lisa.

Une voix masculine étouffée, non loin du téléphone.

Lisa allait raccrocher quand cet homme prit la ligne.

— Hello ? Docteur Peter Ruttles à l'appareil. Puis-je vous aider ?

— Euh... bonjour, répondit Lisa gauchement.

— Vous êtes... une amie de l'infirmière Lemay ? s'enquit le médecin en adoptant un ton aussi gauche.

— Oui. Du moins, je l'étais.

— Oh ! Mais... y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Lisa hésita, puis décida de se jeter à l'eau, malgré sa gêne. C'était trop important.

— Oui. À vrai dire, vous pourrez peut-être me renseigner, répondit-elle en jouant les femmes aux abois.

— J'en serai ravi. Peut-être préféreriez-vous me parler de vive voix... Disons en dînant chez moi, ce soir ? ajouta-t-il d'un ton suave.

Lisa ignore cette invitation.

— Voilà ce que j'ai besoin de savoir : est-il inhabituel qu'un homme meure en ayant une érection ? demanda-t-elle hardiment.

Elle obtint la réaction prévue.

— Comment ? Vous plaisantez ?

Le médecin avait l'air choqué, mais excité aussi. Il eut un petit rire nerveux.

— Non, pas du tout... Voyez-vous, je me suis disputée avec un ami qui essaie toujours de m'en jeter plein la vue. Je lui ai répliqué qu'il exagérait et je voudrais lui clouer le bec une bonne fois pour toutes.

— Oh ! fit le médecin en s'efforçant de faire semblant d'avoir compris et de la croire.

Mais il ne fut guère convaincant et ce fut sur un ton un tantinet lascif qu'il reprit la parole.

— Je pense que nous pourrions discuter de cela chez moi. Je pourrais alors vous montrer qu'une érection d'un homme vivant est mille fois plus agréable que celle d'un mort.

N'y compte pas, mon salaud, songea Lisa, un sourire aigre-doux aux lèvres.

— Oui, ce serait charmant, répondit-elle d'une voix enjouée, mais il me faut ce renseignement tout de suite. Je déjeune avec mon ami.

— D'accord... Je vous réponds et on dîne ensemble.

Lisa accepta.

— Votre ami a tout à fait raison, expliqua le médecin. Il est très fréquent que le sang reflue au niveau du bas-ventre, provoquant ainsi un engorgement du pénis qui se dresse lors de la mort.

Lisa sourit dans le récepteur.

— Euh... et combien de temps une chose pareille dure-t-elle ?

— Oh ! à mon avis, jusqu'à ce qu'un employé des pompes funèbres retire le sang du corps ou que l'engin pourrisse, répondit le médecin en poussant un petit gloussement de gêne. Il existe en France une statue d'un général tombé sur le champ de bataille qui a été faite à partir d'un moulage de son corps effectué plusieurs jours après son décès et son érection est nettement visible dans le bronze. Bon... À quelle heure je viens vous chercher pour dîner ?

— Disons à 19 heures. Et, docteur Ruttlles, rendez-moi un autre petit service. S'il vous plaît, ne racontez à personne que nous avons rendez-vous. Darlène m'a appris que les infirmières et les médecins sont très cancaniers.

Le médecin s'empressa de lui promettre le silence et Lisa lui donna son adresse.

Puis elle raccrocha et retourna dans la chambre de Rod. D'après ce que lui avait dit Darlène, une semaine au moins s'était écoulée depuis le premier jour où elle avait couché avec ce type. Elle ne savait pas avec une certitude absolue quand il était mort, mais elle supposait que le décès avait eu lieu au cours de la nuit du samedi, car deux jours plus tard, Rod avait un air déjà blet. Elle fit un petit calcul et estima qu'elle avait baisé un cadavre pendant au moins trois jours avant qu'il ne commence à attirer les cafards. Elle frissonna au souvenir de cette bestiole, mais non à cause de son comportement.

Lisa s'habilla en toute hâte. Elle prit une once de la poudre dynamisante de Rod et plusieurs de ses seringues, puis quitta tranquillement l'appartement. Personne ne la vit. Son unique raison de s'inquiéter demeurait les amis de Rod. Elle comptait sur le fait que tout ce qu'ils savaient d'elle se réduisait à son prénom et à son physique, mais étant donné l'énorme quantité de cocaïne qui avait disparu, ils préféreraient sans doute rester dans l'ombre.

Lorsque le Dr Peter Ruttlles sonna à sa porte ce soir-là, Lisa l'accueillit dans ses sapes en cuir les plus sexy. Elle le convainquit facilement de l'emmener à l'Holiday Inn de la ville où elle avait pris l'initiative de réserver une chambre à son nom à lui. Mais elle évita de lui préciser qu'elle avait retenu cette chambre pour trois jours.

À l'issue de ces trois jours, durant lesquels l'écriteau « Ne pas déranger » était demeuré accroché en permanence sur la porte, Lisa se faufila hors de la chambre et sortit par une porte de secours sans être

remarquée. Quand la femme de ménage s'aperçut que l'écriteau avait enfin été retiré, elle entra dans la pièce et découvrit le Dr Ruttles mort. Il était nu et ligoté au lit par des bas nylon. Une seringue vide était plantée dans son bras, et son membre en voie de décomposition était encore en érection. Un sourire était figé pour l'éternité sur son visage.

LA FEMME FATALE

Karl Edward WAGNER

— Elle était plus jolie que Betty Page, observa Morrie Steinman. D'ailleurs, on l'appelait toujours Joli Page.

Steinman rit machinalement à cette plaisanterie éculée, puis s'étrangla à moitié en buvant sa bière. Il toussa et recracha de la mousse qui coula sur sa barbiche blanche. Chelsea Gayle le tapa avec vigueur dans le dos.

— Merci, miss. Ce sont ces maudites clopes.

Steinman s'épongea le visage avec une serviette en papier en faisant cligner ses yeux chassieux. Il avala une nouvelle gorgée de bière et poursuivit :

— Bien sûr, ce surnom la rendait folle. Elle avait horreur d'être comparée aux autres modèles même si on lui disait qu'elle était dix fois mieux. Kristi vous faisait alors sa célèbre moue et vous déclarait d'un ton à geler le scotch dans votre gorge qu'il n'y en avait *aucune* comme elle.

— Ce qui était vrai, approuva Chelsea. Et vous avez travaillé combien de temps avec elle ?

— Voyons voir...

Steinman termina sa bière, reposa le verre vide en poussant un gros soupir. Chelsea fit signe à la serveuse, mais déjà celle-ci remplissait le verre. Elle en conclut que Steinman était un habitué. C'était un après-midi d'automne et ce bar décrépît de Soho était sur le déclin. Peut-être qu'une nouvelle gérance le remettrait à la mode, à

moins qu'il ne soit rasé avec le restant du bloc ?

— Je travaillais surtout en free-lance, expliqua Steinman. Parfois pour des magazines, parfois pour les circuits de photos de pin-up vendues par correspondance, mais aussi pour les clubs privés de photos où l'on pouvait ramasser beaucoup plus de blé. Dans les années 50, c'était évidemment bien moins qu'aujourd'hui pour la télé.

Steinman sirota sa nouvelle bière tout en observant la serveuse qui s'éloignait de leur box.

— Merci, miss... J'ai fait quelques dépliants de Kristi en pin-up pour Harmony Publishing en 52 ou 53, le genre de clichés pour magazines masculins comme *Winlc*, *Eyeful* et *Titter*. Aujourd'hui, ça paraîtrait tocard et puritain, mais en ce temps-là...

Le photographe bedonnant roula des yeux et fit claquer ses lèvres. Chelsea trouva qu'il ressemblait à Lou Costello sur le retour.

— Après cela, j'ai fait ses premières photos de couverture pour des magazines comme *Gaze*, *Satan* et *Modem Sunbathing*. Vers le milieu des années 50, je crois. Bien sûr, elle bossait aussi beaucoup pour les revues destinées aux sadomaso et aux fétichistes, comme Betty Page. J'ai même entendu dire qu'elles avaient posé ensemble plusieurs fois, mais si c'est vrai, je ne connais personne qui ait vu ces séries.

— Est-ce que Kristi Lane a posé pour Irving Klaw ?

— Pas souvent, si j'ai bonne mémoire. Je me souviens de les avoir présentés l'un à l'autre en 1954, ou 53, peut-être ? Je crois qu'ils ont fait quelques séances : talons aiguilles et lingerie noire, photos de pin-up. Mais pas de trucs pour sadomaso.

— Pourquoi ?

— On racontait que Kristi Lane était un peu trop violente pour Klaw qui était sacrément collet monté. On racontait aussi que Kristi s'acharnait parfois un peu trop brutalement sur le modèle lorsqu'elle tenait le rôle dominateur. Certaines filles refusaient de poser avec elle, à moins que ce ne soit elle la soumise.

— Pour qui travaillait-elle surtout à cette époque ?

— Pour les clubs privés, principalement. Et pour les agences de vente par correspondance qui changeaient tous les deux, trois mois de boîte restante. Vous savez, ces agences qui passent des pubs en dernière page des revues masculines. Ce pauvre Irving a fini dans la misère sans avoir jamais montré un nichon sur ses clichés.

Tandis que Steinman vidait sa bière, Chelsea ouvrit son attaché-case et en retira plusieurs enveloppes en papier bulle. Elle les tendit au photographe.

— Et ces séries, savez-vous d'où elles viennent ?

Chaque enveloppe contenait une douzaine de clichés noir et blanc de format carte postale.

— C'est Kristi Lane, pas de doute.

La première série était des clichés de pin-up. Le bikini blanc était très osé pour l'époque et les formes sculpturales de Kristi Lane menaçaient de jaillir du maillot de bain. Ses cheveux blonds étaient coupés à la garçonne, l'estampille de Kristi, et elle faisait sa célèbre moue (que Bardot avait soigneusement imitée) ; le regard de ses grands yeux bleus était celui d'un ange déchu.

Dans la seconde série, Kristi était vêtue comme une soubrette française. Elle époussetait des objets, penchée en avant, et sa jupette révélait des slips froufrouants et très échancrés.

— Celles-là, c'est moi qui les ai prises, annonça Steinman d'un air gourmand. En 54 environ. Elle prétendait avoir vingt ans. *Beauty Parade* les a publiées, je crois.

Dans la troisième série, Kristi était ligotée à une chaise. Elle portait des talons aiguilles, des bas noirs et un porte-jarretelles en dentelle. Son slip et son soutien-gorge étaient en satin noir. Elle était vêtue de la même façon dans la série suivante, mais cette fois, elle était ligotée, allongée sur un tapis. Ensuite, sur un lit, les jambes grandes écartées.

— Tous ces clichés ont été expédiés en un après-midi, estima Steinman. On change un peu la tenue, on laisse la fille se détendre entre deux séances et on obtient une centaine de poses publiables.

Enfin, Kristi s'affichait en corset noir avec des cuissardes en cuir. Sa domestique était attifée de l'inévitable uniforme rikiki. Juchée sur des hauts talons, elle avait du mal à lacer les cuissardes de Kristi. Sur les autres clichés, la soubrette était bâillonnée et ligotée, le visage plaqué contre une table par Kristi, qui ensuite pointait une brosse à cheveux vers la croupe recouverte de dentelles de la jeune femme.

— Cela pourrait être de Klaw, observa Steinman, mais pas celles-là. Les numéros en bas des clichés ne correspondent pas à son système de numérotation. À cette époque, il y avait toute une flopée de types qui faisaient ce genre de photos. Ce n'était pas ma tasse de

thé, vous savez, mais un bifton, c'est un bifton, hier comme aujourd'hui.

Chelsea sortit un autre dossier.

— Et celles-ci ?

Steinman fit voler toute une série de clichés noir et blanc et en couleura sur la majorité desquels Kristi était totalement nue. C'était une vraie blonde.

— Un stock privé. Impossible de publier ça à l'époque. Même les magazines pour nudistes devaient utiliser un peu de camouflage.

— Et en voici quelques autres.

Kristi arborait des bottes de cavalier, un brassard nazi, une casquette de SS et rien d'autre. L'autre fille était suspendue par les poignets au-dessus du sol et n'avait qu'un cache-sexe. Kristi maniait son fouet avec un zèle jubilatoire ; le visage contorsionné de la victime suggérait une vive souffrance contenue et le sang qui striait son corps était d'un réalisme trop criant.

— Non, je n'ai jamais fait ce genre de clichés, déclara Steinman d'un air offusqué en rendant le dossier.

— Mais qui alors ?

— Oh ! beaucoup de types. Dont beaucoup d'amateurs. Cela ne se vendait que sous le manteau. Mais bon sang, je suis surpris qu'une fille comme vous s'intéresse à ce genre de saloperies, miss... euh...

Le photographe avait oublié le nom de Chelsea depuis son coup de fil datant de la veille.

— Miss Gayle. Chelsea Gayle.

— Miss Gayle. Moi, je croyais qu'aujourd'hui toutes les filles étaient féministes, que vous jetiez toutes vos soutiens-gorge au feu pour vous habiller comme les hommes. Vous êtes sans doute une exception.

Le regard de Steinman se fit soudain professionnel, et quelque part, dans son cerveau gorgé de bière, il réglait encore une fois son appareil Speed Graphie de 4 x 5.

Chelsea trempa les lèvres dans son Cuba Libre et s'efforça de masquer son trouble. Après tout, elle portait son imposant costume avec veste à très larges épaulettes, un chemisier en soie modestement fermé par une petite cravate et son pantalon gris anthracite comme ses

mocassins à talons plats étaient dans la note. Malgré ses allures de femme moderne, elle était absolument certaine que son corps n'aurait pas déparé dans *Cosmopolitan*. Son visage rendait bien en gros plan, ses cheveux blonds étaient coiffés avec style et elle portait des lunettes plus pour être à la mode que par nécessité. Que ce vieux baveux la reluque donc !

— C'est pour mon article sur les célèbres pin-up d'hier, expliqua-t-elle en répétant le mensonge qu'elle avait déjà avancé la veille au téléphone. Une sorte de regard nostalgique dans le passé, alors que nous voilà à l'aube des années 90. Les femmes auxquelles rêvaient les hommes en ces années-là et ce qu'elles sont devenues.

— Là, je ne peux pas vous aider pour Kristi Lane. (Steinman appela la serveuse en agitant la main.) Et je ne connais personne qui le pourrait.

— Quand avez-vous travaillé avec elle pour la dernière fois ?

— Difficile à dire. Elle a été omniprésente pendant ces quelques années, puis est sortie de mes circuits. Selon moi, j'ai dû la photographier pour la dernière fois vers 1958. Une couverture pour l'un de ces magazines qui copiaient *Play boy*, cela, j'en suis certain, mais j'ai oublié le titre. Après, je l'ai perdue de vue.

— Et quand l'avez-vous rencontrée pour la dernière fois ?

— En 1960, je crois. Juste avant qu'elle ne disparaisse totalement de la circulation. Un jour, un type m'a raconté qu'il était tombé sur elle à une party de hippies au Village, à la fin des années 60 ; mais il était trop défoncé pour reconnaître ce qu'il voyait.

— Une idée ?

— Rien que vous ne sachiez déjà. Certains prétendent qu'elle s'est convertie à la religion et qu'elle est entrée dans un couvent. D'autres qu'elle est tombée enceinte. Peut-être a-t-elle épousé un zigoto quelconque de Chillico et s'est casée, allez savoir ? On raconte même qu'elle a couché avec JFK et que la CIA la filait, comme Marilyn Monroe.

— Mais d'après vous, que lui est-il arrivé ?

Steinman se rinça le gosier.

— Peut-être menait-elle une vie trop dérégulée ?

— Trop dérégulée ?

— Mais vous savez bien ce que je veux dire. Elle s'est trop mouillée, peut-être. Fallait qu'elle disparaisse. Ou quelqu'un a fait en sorte qu'elle disparaisse.

Chelsea fronça les sourcils et fouilla dans son attaché-case.

— Celle-là est sacrément déréglée.

C'était un magazine annonçant en majuscules LES EXIGENCES DE SA MAJESTÉ SATANIQUE avec en dessous : *Vente autorisée aux adultes uniquement*. La femme nue en couverture arborait une sorte de harnais autour des hanches, prolongé d'une queue rouge qui pointait dans le dos et d'un monstrueux zob en caoutchouc devant. Elle avait le visage à la garçonne de Kristi Lane.

Steinman ouvrit le magazine sur le dépliant du milieu. Une victime était ligotée sur un autel sacrificatoire. Kristi Lane chevauchait son corps écartelé, l'enfilant rageusement avec son faux zob.

Steinman referma le magazine d'un coup sec et le repoussa vers Chelsea.

— Ce n'est pas mon dada, baby. Je n'ai jamais fait de porno.

Chelsea rangea le magazine.

— C'était Kristi Lane ?

— Peut-être. En tout cas, on le dirait.

— Mais cet exemplaire date de 1988. Kristi Lane aurait dû avoir l'air plus âgée. Elle avait plus de cinquante ans en 88.

— On ne peut pas se fier à ce genre de canards. Peut-être que c'est une reproduction de clichés datant de plusieurs années ? On ne se soucie guère de copyright pour ce genre de saletés.

— Il est marqué que l'éditeur est Nightseed X-Press, mais leur boîte postale est à présent celle d'une association New Âge. Ils n'ont guère été coopérants.

— Toujours la même façon de se tailler en douce.

— Qui photographiait ce genre de trucs en ce temps-là ? On dirait que ça sort droit de la 42e.

— Dans ce cas, c'est un sosie de Kristi. J'ai bien vu Elvis chanter dans un bar, pas plus tard qu'hier. Seulement, c'était un Juif.

Steinman souleva encore une fois son verre vide et le regarda

d'un air furieux.

— Écoutez, tout le porno est entre les mains de la pègre, maintenant. Ne posez pas de questions. Oubliez tout ça. Mais... si les vieilles photos vous intéressent vraiment, toutes les pin-up de l'époque, mon travail est classé. Pas de porno. Vous voulez venir chez moi pour jeter un coup d'œil ?

— C'est ça, et vous allez me montrer vos estampes japonaises.

— Non, je ne blague pas. Je pourrais être votre grand-père.

Chelsea eut un sourire sec et referma son attaché-case.

— Écoutez-moi. Voici ma carte professionnelle. Regardez ce que vous avez au sujet de Kristi, puis passez-moi un coup de fil à mon bureau. Si cela se trouve, je viendrai vous voir et retirerai pour vous mes lunettes.

Elle ramassa toutes ses affaires ainsi que l'addition. Et comme ce photographe ressemblait à un gnome lubrique, elle planta un baiser sur le sommet de son crâne chauve.

— Hé ! miss Gayle ! cria-t-il alors qu'elle s'éloignait. Je vais me rencarder. Et crois-moi, poupée, je te rappellerai.

Chelsea fit passer les messages enregistrés sur son répondeur, n'entendit rien d'intéressant et décida de prendre un long bain. Ensuite, elle mit un ample T-shirt, un bermuda en coton, et elle glissa dans le micro-ondes le premier plat de cuisine allégée qu'elle trouva dans le congélateur. Une barquette de glace la fit craquer et elle alla se blottir avec son chat sur le canapé pour faire le point de sa journée.

Le vieux vicelard qui vendait des livres et des magazines en solde près de Times Square lui avait donné le nom de Morrie Steinman après qu'elle lui eut acheté toute une fournée de photos et de revues où se trouvait Kristi Lane. Hormis le fait que sa collection augmentait, elle n'avait rien appris de nouveau, mais elle avait trouvé excitant cette discussion avec quelqu'un qui avait réellement photographié cette femme au début de sa carrière.

Chelsea donna à son chat la fin de la glace et glissa son gros livre consacré à Kristi Lane sur ses genoux. Il avait été récemment publié par les éditions Academy et elle l'avait acheté dans une boutique de Kensington, certaine qu'il n'en existait pas d'édition américaine. Il avait pour titre : *Kristi Lane, la femme à laquelle rêvent tous les hommes*, mais Chelsea avait commencé à rêver de cette femme bien des années auparavant.

Elle tourna les pages en étudiant toutes les photos. Kristi Lane en tenue d'effeuilleuse, Kristi Lane en talons aiguilles, bas à couture, soutien-gorge pointu, slip en dentelle, large porte-jarretelles et tous les sous-vêtements sophistiqués des années 50. Kristi Lane avec tout l'attirail pour fétichistes : bottes, corsets, gants de cuir, robe en latex et fouets à lanières tressées. Kristi attachée à des chaises, fouettée, allongée sur des tables, écartelée sur des cadres en bois, enchaînée et bâillonnée, enserrée dans des corselets de cuir et des fourreaux. Kristi ligotant d'autres femmes en des positions de soumission totale, les bâillonnant à l'aide d'écharpes, de sparadrap ou autres invraisemblables objets, les frappant avec des brosse à cheveux, des lanières de cuir et tout le tremblement.

Chelsea détenait déjà un grand nombre de ces clichés. Bien qu'elle les connût dans le moindre détail, elle continua à feuilleter le livre dans l'espoir d'y trouver peut-être un indice.

Bien sûr, elle n'apprit rien : Kristi Lane... Véritable identité inconnue. Lieu et date de naissance inconnus. Soi-disant originaire de l'Ohio. Âgée d'environ seize ans lorsqu'elle se lance dans la carrière de mannequin à New York. Très recherchée pour les posters de pin-up et les photos sadomaso durant les années 50. Disparue aux alentours de 62. Fin du texte. Il ne restait plus qu'à regarder les photos.

Chelsea repoussa le livre et posa son chat sur la place chaude du canapé, là où elle s'était assise. Il était temps de dormir.

Son rêve ne la surprit pas.

Elle portait l'un de ses soutiens-gorge coniques qui faisaient pointer ses seins comme des Dagmars sur les ailerons d'une Cadillac. Rapidement, elle étouffa dans le corset blanc à baleines qui lui étranglait la taille ainsi que dans le porte-jarretelles qui broyait ses hanches et retenait ses bas à couture. Elle trottinait sur des talons de dix centimètres, tandis que sa maîtresse la tançait pour quelque délit imaginaire. Cette dernière avait l'air très sévère dans sa guêpière noire, avec ses bottes à hauts talons, et dans un instant, elle allait punir sa servante maladroite.

Un miroir couvrant tout un mur permettait à Kristi Lane de se regarder tandis qu'on l'attachait à une table basse. Ses chevilles étaient ligotées aux deux pieds de la table, ses poignets aux deux autres, l'obligeant ainsi à supporter tout son propre poids sur ses jambes et ses bras pliés. Réduite à l'impuissance, Kristi gigotait sous l'effet de la douleur. Elle roulait des yeux apeurés et de sourds gémissements s'échappaient du bâillon en cuir, plaqué sur sa bouche. Sa maîtresse lui écarta grandes les cuisses et Kristi rougit lorsque la

vue de son sexe mouillé la fit sourire. Plus elle se débattait, plus son con devenait chaud et humide...

Les pulsations de son orgasme éveillèrent Chelsea. Peu après, elle décida de rechercher la série correspondant à ce rêve et d'y inscrire une note. Elle avait déjà inscrit des centaines de notes identiques.

— Votre grand-père a téléphoné pendant que vous déjeuniez, annonça la secrétaire de Chelsea.

— Pardon ? (Chelsea lut la fiche.) Ah ! ça doit être Morrie.

— Il a précisé qu'il avait quelques nouvelles gravures à vous montrer, ajouta la secrétaire. Votre grand-père a gardé un esprit vraiment jeune.

— C'est un sacré vieux larron. Je vais voir ce qu'il veut.

Chelsea rappela de son bureau. Le répondeur de Morrie expliqua que M. Steinman travaillait dans sa chambre noire et que l'on pouvait laisser un message et un numéro de téléphone après la tonalité. Mais quand Chelsea se mit à parler, Steinman décrocha.

— Salut, poupée ! J'ai quelque chose pour toi.

— Mais encore ?

— Nightseed X-Press. La boîte qui a fait la série porno que tu m'as montrée. La plupart des filles ne sont pas des mannequins. Rien que des putes faisant une passe devant une caméra. J'ai un ami qui s'est rencardé. Discrètement. Et j'ai déniché une fille qui prétend avoir bossé pour Nightseed il y a un an. Elle m'a refilé leur adresse.

— A-t-elle parlé de Kristi Lane ?

— C'est une minette de dix-huit balais. Elle est incapable de distinguer Kristi Lane de Harpo Marx. Pas de numéro de téléphone, mais un loft près de chez moi. Tu veux que j'aille y faire un tour ?

— Non, je peux y aller moi-même.

— Je ne crois pas. Ce n'est pas un boulot pour une dame. Et si tu passais chez moi vers 17 heures ? Je te ferai un rapport détaillé. J'ai aussi quelques photos que tu seras contente de voir.

— D'accord. Je viens après mon travail.

Chelsea raccrocha et ouvrit son attaché-case.

Oui, sa bombe de gaz lacrymogène était bien là.

Le studio de Steinman se trouvait au premier sans ascenseur, juste au-dessus d'un magasin de fournitures pour les arts, à quelques blocs du bar où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Le stencil sur le verre dépoli annonçait *Morris Steinman Photography* et Chelsea se demanda quel genre de clientèle il attirait.

La porte n'était pas verrouillée. Le bureau de réception était sans doute demeuré vacant depuis le jour où Kennedy s'était installé à la Maison-Blanche. Il n'était pas loin de 18 heures. Chelsea frappa à la porte et entra. Le local était étonnamment propre et en ordre, bien qu'un peu décrépit. Et il n'y avait qu'une canette de bière dans la corbeille à papiers. Les cabinets à tiroirs venaient d'être époussetés.

Chelsea pénétra dans le studio proprement dit, jouxtant la première pièce. Elle sentit une odeur de café et aperçut un canapé-lit vert, un réfrigérateur, un réchaud à gaz ainsi qu'un percolateur électrique qui fumait doucement. C'était une vaste pièce quasiment vide avec toutes sortes de toiles de fond, de trépieds et de projecteurs. Au fond, la chambre noire avec un voyant allumé au-dessus du panneau fixé sur la porte annonçait « Entrée interdite ». Le voyant s'éteignit.

— Morrie ?

Chelsea s'avança vers la chambre noire.

— C'est moi. Chelsea Gayle.

La porte de la chambre noire s'ouvrit lentement. Morrie s'avança d'un pas feutré dans le studio. Il tenait un cliché encore humide, mais il ne regardait ni ce cliché ni Chelsea. Il avait les yeux fixes, perdus dans le vague, et son visage ressemblait à un masque en papier mâché. Il passa à côté de Chelsea, tel un somnambule, et gagna le canapé-lit. On eût dit une marionnette dont les fils se cassent l'un après l'autre. Et lorsqu'il s'effondra sur le canapé-lit, un seul fil tenait encore.

Chelsea retira le cliché d'entre ses doigts raides, du sang s'égouttait de la manchette effilochée de sa chemise, salissant la photo. Malgré ces taches, elle reconnut Kristi Lane posant en sweat et jupe. Celle-ci était remontée sur la cuisse et dévoilait un petit bout de son porte-jarretelles. Elle était assise, jambes croisées, sur un canapé-

lit vert. La pose était bonne.

— Morrie fait toujours du bon boulot, déclara une femme en sortant de la chambre noire. J'ai estimé que je lui devais une dernière photo.

Kristi Lane referma son couteau à cran d'arrêt et fit la moue. On aurait dit une Lolita d'un film de série B des années 50. Son visage et son corps n'avaient pas pris une ride. Elle était toujours la vedette de 1954 sans le moindre cheveu gris.

Même son style à la garçonne est de nouveau à la mode, se dit Chelsea.

— Pourquoi l'avoir tué ?

Kristi s'avança d'un pas languide vers Chelsea.

— Rares sont ceux de la vieille époque qui pouvaient me reconnaître. Et maintenant en voilà un de moins. Tu n'aurais pas dû l'inciter à me rechercher.

— Mais il existe des milliers de photos de toi. Tu es un véritable culte.

— Mon chou, si tu croises Marilyn Monroe en train de faire du jogging dans Central Park, tu en déduiras que ce n'est qu'une imitation réussie.

Comme Kristi continuait d'avancer vers elle, Chelsea prit sa bombe dans son attaché-case. La main de Kristi se referma comme un étau sur son poignet avant qu'elle n'ait eu le temps d'utiliser sa bombe. Celle-ci tomba sur le sol alors que Kristi entraînait Chelsea à travers le studio avec une force inouïe. Cette dernière alla s'écraser contre le mur opposé et glissa sur ses genoux.

Kristi la saisit à la gorge et le couteau cliqueta.

— Mon chou, si tu veux, on peut se battre comme des chattes en furie.

Chelsea bondit sur ses pieds, attrapa Kristi par les aisselles et l'envoya dinguer sur une toile de fond. Celle-ci perdit son cran d'arrêt tout en s'empêtrant dans le rouleau en papier.

Puis se libérant, Kristi balança avec violence un projo droit vers le visage de Chelsea qui bloqua l'objet avec son avant-bras. Repoussant l'appareil, elle plongea en avant comme Kristi reculait en chancelant. Chelsea sauta sur elle et toutes deux allèrent valser dans

une autre toile de fond qui se déchira.

Mais Kristi cessa soudain de se battre. Elle regarda avec des yeux émerveillés la femme qui la plaquait au sol.

— *Qui es-tu ?*

— Je suis ta fille, répondit Chelsea, le souffle court. Maintenant, dis-moi ce que je suis !

Kristi éclata de rire et repoussa Chelsea.

— Telle mère, telle fille... Tu es un succube.

— Un succube ! ! !

— Est-ce l'heure de consulter le dictionnaire ? Un démon femelle, une tentatrice qui hante les rêves des hommes concupiscent et leur retire jeunesse et vigueur. Tu as sûrement d'ores et déjà commencé à te poser des questions sur toi-même.

— J'ai découvert que tu étais ma mère grâce aux archives des agences. J'ai cru que si je parvenais à te retrouver, tu pourrais m'expliquer certaines choses : entre autres, pourquoi je suis d'une force exceptionnelle, pourquoi j'ai toujours l'air d'avoir vingt ans et pourquoi je rêve sans cesse que je suis toi ?

— Oui, il est grand temps que nous ayons notre petite discussion entre mère et fille, dit Kristi en aidant Chelsea à se relever. Allons à la maison.

— Chelsea Gayle, murmura Kristi. C'est moi qui ai choisi ce prénom. Chelsea.

— Pourquoi m'as-tu abandonné ?

— Il n'y avait pas de place pour un bébé dans ma vie. À l'orphelinat, ils avaient l'habitude de ce genre de problème. De toute façon, ils ne risquaient pas de découvrir mes véritables motivations. Vois-tu, la majorité de nos descendants ne survit pas à la petite enfance. Mais toi, tu t'es nourrie de mon énergie pendant toutes ces années, et... tu t'es fort bien épanouie.

Chelsea retira son corsage en lambeaux et passa un kimono. Elle ne parvenait pas à déterminer si le regard de sa mère exprimait de la tendresse ou du désir.

— Qui est mon père ?

— Tous les hommes. Les milliers qui m'ont baisé au cours de leurs rêves lubriques, qui ont éjaculé sur mes photos. Leur sperme est notre force. Et parfois la somme de l'énergie de leur désir est assez intense pour donner naissance à un enfant. Cela se produit rarement. Mais peut-être qu'un jour, toi aussi, tu porteras l'une de nous, qui sait ?

— Je travaille dans la publicité.

— Tu vends de faux rêves. Déjà tu deviens l'une de nous.

Kristi retira le kimono de Chelsea et défit son soutien-gorge. Celle-ci n'opposa aucune résistance.

— Tu ne devrais pas dissimuler ta beauté, conseilla Kristi. Il nous faut nous nourrir de leurs désirs secrets. Toutes les deux. À présent, il est temps que tu perdes tes mauvaises habitudes. Je vais te trouver quelque chose de mieux à porter.

Lorsque Kristi revint, Chelsea était nue. Sa mère s'était habillée autrement : bottes à talons aiguilles et bikini en cuir clouté, plus tout un attirail en cuir sur les bras.

— Je vais t'initier. Aujourd'hui, il leur faut des stimulations plus fortes que lorsque j'ai commencé. J'ai presque attendu trop longtemps. Pour eux, je ne suis plus qu'un objet de nostalgie et non plus celui de leurs fantasmes sexuels. Mon retour sera aussi ton apparition.

Kristi conduisit sa fille sur une petite estrade. Tous les projets s'allumèrent et Chelsea sentit des appareils photo et des présences dans l'obscurité qui l'environnait, mais elle ne distinguait rien au-delà des projets.

— À présent, chérie, on y va. (Kristi déposa tout son attirail de soumise et saisit une cravache.) Aujourd'hui, c'est moi la maîtresse et tu dois m'obéir au doigt et à l'œil. Le promets-tu ?

— Oui, maîtresse. Je le promets.

— Après tout, souffla la mère, tu as toujours su que tu désirais cela. (Puis sur un ton impérieux :) Maintenant, enfile ça.

Docilement, Chelsea passa le corset de cuir et les bottes à talons aiguilles, puis se laissa ligoter les bras dans le dos à l'aide d'un seul gant de cuir. Il lui était désormais inutile de se défendre. Kristi enfonça dans sa bouche un bâillon en forme de phallus, puis sortit une ceinture de chasteté en cuir. Suffoquant, Chelsea gémit lorsque deux phallus en caoutchouc pénétrèrent en même temps dans son rectum et

son vagin et la déchirèrent alors qu'ils vinrent se frotter l'un contre l'autre à travers la mince paroi qui séparait les glands.

Penchée en avant, sa mère couvrit son visage de baisers tout en bouclant la ceinture de chasteté.

— Chelsea, tu seras comme moi... belle et jeune pour l'éternité.

Kristi aida sa fille à s'allonger sur un long fourneau en cuir. Comme Chelsea gigotait sur le ventre, Kristi entreprit de lacer les deux bords de la manche en cuir, enfermant étroitement sa fille dans une espèce de tube des chevilles jusqu'au cou.

Kristi embrassa encore le visage de sa fille tout en relevant le capuchon sur sa tête et le nouant dans la nuque.

— Leur désir est notre force. Je t'aiderai.

Réduite à l'impuissance, Chelsea demeura allongée sur le sol, aveuglé et bâillonné, à peine capable de remuer ne serait-ce que les doigts. Elle le sentit qu'on attachait ses chevilles. Puis lentement elle fut soulevée jusqu'à ce qu'elle soit suspendue au-dessus de l'estrade.

Ainsi pendue par les pieds, la tête en bas, prise au piège dans son fourreau en cuir, Chelsea sentit les objectifs avides des appareils photo. Elle se tortilla désespérément, envahie peu à peu par la chaleur qu'irradiaient les trois pénis en caoutchouc dur, enfoncés au fond de sa bouche, de son con et de son cul. Mais elle ne se sentait nullement violée. Tout au contraire, la force qu'elle retirait d'une proie invisible l'envahissait.

Pendue par les chevilles et comblée, Chelsea Gayle attendit d'être libérée de son cocon, tout en se demandant quelle créature elle était devenue.